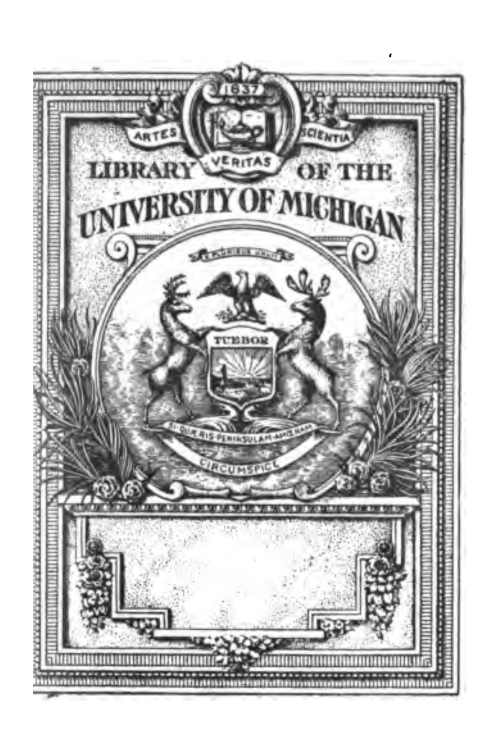

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES

TROIS CHATEAUX

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

I

PARIS.
DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, SALON LITTÉRAIRE.

1840

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage que nous publions ici devait paraître l'hiver dernier, et nous l'avions annoncé il y a environ un an ; mais des circonstances imprévues ayant interrompu les rtavaux de l'auteur, le manuscrit des *Trois Châteaux* est resté long-temps inachevé.

Nous le possédons enfin, ce manuscrit que nous avions craint un instant de ne plus avoir; et nous nous empressons de le livrer à l'impatience et à la curiosité publiques.

La cause qui a si long-temps arrêté la plume du célèbre écrivain n'est malheureusement que trop connue : le cœur de M. d'Arlincourt a été brisé par une série d'afflictions, et notamment par la mort d'une fille adorée, que la nature avait comblée de toutes ses faveurs. A partir de cette dernière époque, il ne s'est plus senti le courage ni la force de revenir à ses occupations littéraires. Il lui a fallu laisser à la douleur le temps, non pas de s'user, car il est de certaines douleurs qui, dans de certaines ames, ne s'usent jamais, mais de modérer sa violence. Il nous a donc fallu renoncer à publier *les Trois Châteaux* l'hiver passé ou le printemps dernier; il nous a fallu attendre et patienter; nous commencions même à concevoir de vives inquiétudes pour

la production désirée, lorsque enfin, à la sollicitation de ses nombreux amis, M. le vicomte d'Arlincourt a repris la plume... et l'ouvrage s'est terminé.

Il est sans doute cruellement fâcheux, sous le rapport du sentiment, que le retard de notre publication ait eu une cause aussi funeste; mais, sous le rapport de l'art, qui sait si le livre n'y aura pas remarquablement gagné? Et puis, nous ne saurions en douter, le public y attachera un intérêt bien plus vif en apprenant toutes les phases par lesquelles il a successivement passé avant d'avoir été livré à l'impression.

Quand l'auteur du *Solitaire* commença *les Trois Châteaux*, ce fut sous des impressions gaies et malignes. L'ouvrage, destiné à offrir la peinture animée de la société actuelle, devait être satirique et railleur. Aussi, que de pages piquantes! que d'observations fines! que d'épigrammes enjouées!... Mais, tandis

que l'écrivain se livrait à sa verve mordante, des coups inattendus viennent à le frapper; et presque aussitôt, malgré lui, les riantes couleurs de son pinceau disparaissent sous de funèbres teintes; les pages du livre s'imprègnent des diverses émotions de l'auteur; les réflexions douloureuses s'y entremêlent à chaque instant aux malicieuses peintures : des alternatives de crainte et d'espoir, de confiance et de découragement, se reflètent dans ses travaux. Ici ce ne sont plus des saillies piquantes, ce sont des sarcasmes amers; là ce n'est plus un ciel ténébreux, c'est un horizon qui s'éclaire. La comédie et le drame se chassent alternativement; le sérieux et le plaisant dominent tour à tour. L'ensemble est plutôt gai que triste; et pourtant, le long de cette production curieuse, où presque toutes les scènes se passent au milieu des ris et des jeux, on sent, à bien l'examiner, que, planant au-dessus des joies mondaines, la souffrance est là, à demeure.

Personne mieux que l'auteur du *Solitaire* n'était en mesure de peindre la société actuelle, où il occupe un rang distingué. Aussi sa touche est-elle d'une vigueur et d'une vérité qui seront vivement appréciées dans le monde. On voit que tout cela a été vu, pensé et écrit sur place : on ne doute pas que l'écrivain n'ait assisté aux réunions dont il parle ; on sent qu'il a peint *de visu*, et l'on serait tenté d'affirmer qu'il a dû être acteur ou témoin dans les événemens qu'il raconte.

On sait avec quelle fidélité locale M. d'Arlincourt a fait parler ses héros et truands du moyen âge ; on remarquera avec quelle originalité de style il nous reproduit les causeries du temps actuel. Le grand monde y est fidèlement représenté avec ses charmes et ses piéges, ses amorces et ses dangers, ses grâces et sa perfidie. Ce livre est à étudier ; car son papillonnage léger recouvre des pensées pro-

fondés; et de hautes questions de moralité ressortent de son plaisant essaim de frivolités.

Une grande partie des scènes riantes des *Trois Châteaux* était écrite quand la mort de la jeune et charmante comtesse d'Orestis de Châteauneuf vint briser l'ame de son père... Une élégie déchirante échappa peu après à l'ame du poète. Cette élégie, si remarquable par sa touchante simplicité et par une poésie harmonieuse où le cri de l'amour paternel retentit si douloureusement, fut publiée dans quelques journaux, et fit une vive sensation. Depuis, elle nous a été continuellement demandée; et, pour répondre au vœu genéral, nous avons demandé et obtenu de M. le vicomte d'Arlincourt la permission de l'insérer à la fin de cette préface.

Quand l'auteur des *Trois Châteaux* reprit son manuscrit abandonné, ce fut un supplice

affreux pour lui que de revoir ces pages amusantes et caustiques qu'il avait écrites lorsque sa fille était près de lui et qu'il se plaisait à les lui lire... Vingt fois depuis, se reprochant dans sa douleur les élans de gaîté du livre, il fut tenté de les effacer : il lui semblait que provoquer le rire, après la mort de son enfant, était presque outrager ses cendres : il allait mutiler son œuvre... Mais, d'un autre côté, ces mêmes pages avaient été faites ainsi sous les yeux de sa bien aimée *Mathilde;* il les lui avait ainsi montrées; elle avait souri à leurs épigrammes ; elle avait applaudi à leurs pensées; et ces pages, consacrées par ce doux souvenir, ne lui paraissaient plus devoir être changées... Il pleura, et elles restèrent.

A MATHILDE,

MORTE A NICE, LE 20 MARS 1839, AGÉE DE 24 ANS.

O Mathilde! ange de la terre,
Te voilà donc ange des cieux!
Hélas! c'était à toi de fermer ma paupière!...
Et c'est toi qui meurs la première!
Et je n'ai pu fermer tes yeux!
Car tu meurs loin de moi, sur la terre étrangère...
Il est vrai, qu'importe le lieu!
Qu'importe à l'ame juste où finit la carrière!
De partout on remonte à Dieu.

Mais moi, que, sans pitié, tu laissas en arrière,
Chargé de maux, vêtu de deuil,
Devant moi quelle coupe amère!
De toi pas un adieu! ni plainte! ni prière!
Je n'ai pas même ton cercueil!

Souvenir affreux! Quand naguère
Ma plume voulait peindre un être plein d'attraits,
Ma fille! je te regardais.
Quand de quelque beau caractère
J'essayais de tracer l'ensemble imaginaire,
A toi seule encor je songeais.

De charmes, de vertus, gracieux assemblage!
Le ciel de tous les dons se plut à te parer.
Mais à ce monde de passage,
Ouvrier fier de son ouvrage,
Il ne voulait que te montrer.
Humblement résigné, je garde le silence.
Je ne murmure point contre ta volonté.
Mais, ô divine Providence!
Pourquoi si tôt m'avoir ôté
Ce doux enfant, mon bien suprême?
L'homme a si peu de jours à garder ceux qu'il aime!
Toi, n'as-tu pas l'éternité?

O ma fille!... et pourtant si j'avais la puissance
De te rappeler dans mes bras,
Oserais-je te rendre aux tourmens d'ici-bas?

Non : car de nos destins grande est la différence.
Quand j'entends du malheur les lamentables sons,
Les harpes du Seigneur chantent ta délivrance.
Lorsqu'aux chagrins nous succombons,
Ta gloire immortelle commence.
Pour toi tout est bonheur; pour nous tout est souffrance.
Tu triomphes... et nous pleurons.

Mathilde ! à ton heure dernière,
Toi qui nous aimais tant ! si, de ton lit fatal,
Il t'était survenu le penser funéraire
Qu'en mourant tu frappais ta mère !
Oh ! relevant ton front, du caveau sépulcral
Ta main eût repoussé la pierre,
A force d'amour filial.

Triste pèlerin de la vie,
Je te suivrai de près. Déjà, dans le lointain,
N'entends-je pas l'appel divin ?
Ah ! si j'atteins un jour ta céleste patrie,
J'arriverai l'ame flétrie;
Car le long du chemin que de maux j'ai soufferts !
Battu par les vents en furie,
Que j'ai traversé de déserts !

Parvis du ciel ! demeure sainte !
Ouvre tes portes devant moi !
Ceux que j'ai tant chéris me quittèrent pour toi.
Juge suprême ! entends ma plainte !

Oh! qu'il doit être beau ton immortel palais!
  C'est là que l'on aime sans crainte :
  C'est là que l'on aime à jamais.

Mais comment, ô Mathilde! expliquer mon délire!
  Tu n'es plus... et je prends ma lyre!...
  Et cette lyre est sans pouvoir!...
  Ah! c'est que, dans mon désespoir,
De ma double nature il faut que je subisse
  La loi qui me vient dévorer :
Poète, j'ai besoin de chanter mon supplice;
  Père, je ne puis que pleurer.

Pardonnez donc cette hymne à mes douleurs amères!
  Vous me comprendrez, pauvres mères!
  Vous, si riches en sentimens!
  Qu'importe, au sein de ses misères,
Comment l'ame abattue exhale ses tourmens!
  Qu'importe la forme changeante
  Que prennent les gémissemens!...
Hélas! semblable au cygne à ses derniers momens,
  Alors que je souffre... je chante.

Loin de la froide tombe où je ne puis prier,
Ma fille! un mot encore : « *Adieu!* » C'est le dernier.
  Adieu repos! joie! espérance!
Adieu brillans projets!... Adieu joyeux essor!...
  Te survivre, est-ce vivre encor?...
  Adieu bonheur et confiance!

Je sens qu'avec tes jours a fui mon existence :
Tu m'auras devancé de peu.
Dors en paix ! dors loin de la France !...
Adieu, ma douce enfant ! *Adieu!*

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

LE CHATEAU DE SUZANNIN.

I

. . . .

. . . .

« Quand on a souffert beaucoup et long-temps,
» quand on a usé tous les genres de courage, de-
» puis l'élan de la témérité jusqu'au calme de
» la résignation ; quand on a tant abusé de l'es-

» pérance qu'on l'a prise elle-même en dégoût ; » quand, au milieu des tourmentes de la for- » tune et du cœur, on a bu successivement à » toutes les coupes d'amertume de la vie : oh ! » qu'il est difficile à l'ame de se relever, grande » et forte, des coups qui l'ont accablée, et, par » un effort victorieux, de repousser l'adversité » en lui disant avec dédain : *Malgré toi, je* » *suis encore* MOI ! . . . .
» . . . .

» J'ai refeuilleté le passé de mes jours ; j'ai » interrogé le livre de ma conscience : si » la première de ces méditations ne m'a pré- » senté qu'une longue suite d'illusions trom- » peuses, la seconde, du moins, m'a ouvert des » pages consolatrices : *j'ai erré, je n'ai pas* » *failli*. . . . .
» . . . . »

» Que de fois, lancé dans le tourbillon so- » cial, j'y ai partagé des plaisirs qui n'avaient » nul charme pour moi ! J'y portais un visage » riant ; j'avais l'air heureux et tranquille. Ah !

» c'est que, je ne l'ignorais pas, le monde a hor-
» reur des figures souffrantes et des êtres à plain-
» dre : il lui faut parfois des victimes, mais des
» victimes qui l'amusent. S'agit-il de porter aide
» à ceux que poursuit le destin, le monde les
» fuit ou les chasse ; il a pour eux, s'ils lui de-
» mandent secours, ce ton de compassion sans
» pitié, ou ce langage d'insouciance sans égards,
» qui étouffe toute plainte et qui anéantit tout
» espoir, comme la roue d'une mécanique, ar-
» dente et froide, qui va toujours, tourne sans
» cesse, et qui broie indifféremment l'insensé qui
» s'y précipite ou le malheureux qui s'y prend.
» . . . .

» Si la destinée ne m'eût encore frappé que
» dans les prospérités d'ici-bas, je lui pardon-
» nerais ses coups ; mais me briser dans ceux
» que j'aimais ! m'enfouir vivant dans la tombe
» en y jetant partie de moi-même ! me vouant
» à des pleurs sans fin, me faire un désert de
» la vie ! Oh ! pour mériter tant de châtimens,
» Providence ! qu'avais-je fait ? Tu l'as voulu,

» je me résigne : arbitre divin! je me tais. Hé-
» las! la plainte, je le sens, la plainte peut me-
» ner au blasphème. . . . .
» . . . . »

Le comte Rodolphe de Bréville venait de tracer ces lignes sur le papier, des larmes roulaient dans ses yeux. Était-ce le malheur qui lui dictait de pareilles réflexions? Avait-il donc assez cruellement souffert pour être en droit de parler de la vie avec un si triste découragement? Personne ne l'aurait pensé. Rodolphe habitait un château magnifique, à quinze ou vingt lieues de Paris, au nord de la France. La nature lui avait prodigué ses plus rares faveurs. Issu d'une ancienne famille, il était jeune, riche et beau; rien ne lui manquait ici-bas.

Et pourtant jamais une douce sérénité ne venait éclairer son front mâle et soucieux. Son sourire, au milieu du monde, n'avait rien de franc ni de gai : c'était une complaisance sociale quand ce n'était pas un effort pénible. Ses plaisanteries étaient glacées; il y perçait

LE CHATEAU DE SUZANNIN.

mence et de la fermeté. Pas une tache dans sa vie. Et puis le comte était si beau! Les jeunes filles, en jetant à la dérobée un regard sur lui, en faisaient secrètement le héros de leurs rêves d'amour; les mères l'enviaient pour fils; ses compatriotes, bien que le redoutant pour rival, le prenaient constamment pour modèle. Comment ne pas excuser des étrangetés de caractère au noble comte de Bréville, au pâle et poétique Rodolphe?... Il eût été parfait ici-bas, s'il eût pu joindre à tous ses mérites l'aménité de l'esprit calme et la sérénité du bel âge.

D'où venait donc sa misanthropie extraordinaire, misanthropie qui n'était point sauvage, puisqu'elle recherchait les fêtes, et qui pourtant était morose, puisqu'elle l'empêchait de s'y livrer à la gaîté? Les uns disaient qu'une passion profonde et malheureuse avait miné son existence; d'autres affirmaient que des revers de fortune, des perfidies de famille et des mécomptes d'amitié avaient aigri son cœur trop sensible, à ses débuts dans la carrière. Mais

pourtant on ne l'avait jamais vu éperdument épris d'aucune femme; on ne lui connaissait nul ardent amour; et comme il n'avait jamais quitté son pays natal, il n'eût pu s'enflammer ailleurs. *La passion profonde et malheureuse* dont on le déclarait poursuivi n'était donc évidemment qu'une fable. Quant à des revers de fortune, il est vrai qu'à l'époque où le ciel lui avait enlevé ses parens, il s'était trouvé presque réduit à l'indigence; il est vrai, en outre, que, son père n'ayant laissé que des dettes, tous ses domaines étaient saisis, et que le château de Bréville allait être vendu; mais aussi, par un revirement imprévu du sort, le jeune comte, âgé de vingt ans, s'était vu tout-à-coup en état de payer tous ses créanciers; il avait dégrevé toutes ses terres; il s'était retrouvé immensément riche; et certes, en se plaignant de la destinée, il eût fait preuve d'ingratitude. Les bruits publics étaient donc faux.

Cependant, dans la vie de Rodolphe, qui, d'ailleurs n'offrait rien que d'honorable, il se

remarquait une circonstance inexpliquée, qui avait donné lieu à mille conjectures. Comment l'héritier de Bréville, criblé de dettes et complètement ruiné, avait-il trouvé inopinément assez de moyens et de ressources pour se tirer du gouffre où toute sa fortune était au moment de s'engloutir? Qui lui avait procuré les fonds considérables et inattendus dont il s'était trouvé soudain possesseur? Nulle donnée à cet égard : pas le moindre éclaircissement. Il était de notoriété publique qu'aucun héritage ne lui était survenu; il n'avait jamais été question pour lui, dans la contrée, ni de mariage ni de dot. Quel était donc le pouvoir invisible et secret qui, l'arrachant à un naufrage certain, l'avait rendu, à la surprise générale, le plus riche propriétaire de la province?.... Incompréhensible mystère. Sept années environ s'étaient écoulées depuis ce singulier événement. On s'en était d'abord beaucoup entretenu dans la société; on l'avait commenté longuement; puis, comme il en arrive habituellement à toutes les choses d'ici-

bas, on avait fini par le mettre à peu près en oubli, et l'on n'en parlait presque plus.

Rodolphe, assis au fond de la bibliothèque du château de Bréville, le coude appuyé sur une table et la tête appuyée sur sa main, semblait, pour ainsi dire, endormi, tant son corps restait immobile. Il avait cessé d'écrire, et le papier sur lequel il avait tracé quelques pensées sans suite était tombé de son bureau. La fenêtre de la salle était ouverte, et le soleil des belles saisons dardait ses rayons dorés sur les murailles du manoir. Le ciel était serein, l'air était doux, l'oiseau chantait sous la feuillée, les campagnes étaient riantes. Là tout était gai... hors Rodolphe.

« — Que fais-tu donc là, mon cher comte ? dit soudain une voix amie. Dors-tu ?... Quelle sombre rêverie ! »

Celui qui s'exprimait ainsi venait de s'introduire à la dérobée dans les appartemens du château; personne ne l'avait annoncé; il était

arrivé jusqu'auprès de Rodolphe sans avoir été ni vu ni entendu. C'était M. de Placourt, une espèce de parasite, ancien ami de sa famille, intime du toit paternel, homme aimable et proche voisin. Les domestiques de Bréville, accoutumés à le voir à toute heure, ne faisaient plus aucune attention à ses entrées ni à ses sorties. Il leur était devenu comme une façon de meuble vivant qui se plaçait ou se déplaçait à son gré dans la demeure de leur maître, sans qu'ils eussent à s'en mêler.

Le comte relève la tête. Son front, couvert d'un sombre nuage, a pris une expression plus douce.

« — Tu écrivais, je crois? reprend Placourt d'un ton railleur; la plume est encore à ta main. Dieu me pardonne! tu faisais de la littérature intime; voici des phrases avec des points!... de rêveuses méditations!... et le papier par terre, en désordre!... et l'écrivain, les yeux humides, un coup de vent dans les cheveux, en bonne voie de mélancolie!... Où êtes-vous, beautés

sensibles?... Quel dommage que ce romantique tableau, si bien fait pour tourner vos têtes, n'ait ici que moi pour témoin!... D'honneur! mon pâle ami, tu es beau, tu es très-beau dans ce genre-là.

— Tant mieux si je vous plais ainsi, répond le comte avec une froide distraction. Venez-vous déjeuner avec moi?

— Non; je viens admirer tes œuvres. Permets-moi de les ramasser. Sans indiscrétion, n'est-ce pas?... Des fragmens détachés, voyons : *J'ai erré, je n'ai point failli.* Ceci, mon brave camarade, est passablement orgueilleux; peu d'êtres, en ame et conscience, ont le droit de se poser de la sorte. Poursuivons : *J'avais l'air heureux*. Comment! tu te figurais cela?... est-il bon enfant!... Après. *C'est que, je ne l'ignorais pas, le monde a horreur des figures souffrantes*. Bravo! des pensées à effet; à ta place, et sans balancer, je les mettrais en vaudeville. *Le monde les fuit ou les chasse.* Qui donc?... ah! *les figures souffrantes*. Eh!

cher ami! regarde la tienne! personne pourtant ne te fuit, personne pourtant ne te chasse. Appelle! on accourra de suite : j'accourrai même auparavant.

— J'y compte, a répliqué Rodolphe. Bien qu'un ami soit chose rare....

— *Chose rare!* interrompt Placourt; mais il me semble qu'il doit t'être permis moins qu'à un autre de te plaindre de tes semblables. Eut-on jamais des amis pareils aux tiens... si vrais, si puissans, si discrets! Un homme qui, comme toi, complètement ruiné, s'est vu tout-à-coup complètement enrichi, n'a pu véritablement faire ainsi volte-face au malheur sans de miraculeux dévouemens. Je ne suppose pas, entre nous, qu'il soit descendu du ciel au château de Bréville des anges à auréole lumineuse, avec des cassettes bourrées d'or et des portefeuilles farcis de billets de banque, pour payer tout prosaïquement tes tracassiers bons au porteur et tes maussades lettres de change; un pareil métier, cher ami, eût compromis leurs

ailes blanches, leurs nuées d'azur et leur pourpre. Il faut donc qu'il te soit tombé quelque part, sous la main, des capitalistes en chair et en os, avec des cœurs tendres et poétiques, ce qui tient des temps fabuleux, pour te donner leurs bourses gratis. C'est du merveilleux de *Peau d'Ane*; j'y ai pris *un plaisir extrême*. Du reste, qui, dans la province, n'en a été stupéfié? rien que d'y penser, par ma foi! j'en ai encore la bouche béante. Ces invisibles protecteurs!... d'où diable les as-tu tirés? où sont-ils? où les trouve-t-on? Si la sorcellerie était encore vouée aux flammes, tu mériterais d'être brûlé vif. »

Un ricanement mêlé de malice et de bonhomie accompagnait ce flot de sarcasmes. Rodolphe, toujours impassible et accoutumé aux saillies de Placourt, a paru n'y prêter aucune attention ou n'y attacher aucun sens. Une question est sa réponse.

« — Revenez-vous de Suzannin?

— Justement; et j'allais l'oublier. Je t'ap-

porte une lettre de la marquise, une invitation pour le 15 de ce mois. Grand concert et fête champêtre : ce sera, comme d'habitude, un charivari de plaisirs. Il y aura spectacle en plein air, sérénades sous le feuillage, illuminations en verres de couleurs, banquet royal sur la pelouse et fusées volantes au ciel. Ne faut-il pas à toute force que la noble veuve du marquis de Suzannin fasse la grande dame, la dame opulente, la dame puissante, *la dame blanche?*... Ne faut-il pas qu'elle absorbe l'attention publique, qu'il ne soit question dans le pays que de son château, de ses laquais, de ses chevaux, de sa toilette, de ses meubles, de ses dîners, voire même de ses armoiries?... car la marquise, à aucun prix, n'aurait gratté son écusson; elle se fût plutôt laissé griffer elle-même. Elle porte si haut son lignage! Hélas! et pourtant, tout le monde le sait, la suprême châtelaine, avant d'épouser l'illustre ruiné qui lui a octroyé un sac de parchemins en échange d'un coffre d'écus, portait le simple nom de

Bichon ; Marie-Catherine Bichon. Son vieux père, immensément riche, homme habile et marchand de laines, n'avait que cette seule héritière. Oh ! le digne spéculateur ! pour laisser tant de biens après lui, qu'il avait dû tondre de bêtes !

— Votre lettre ? interrompt le comte.

— La voilà !

— Je vous remercie. Y a-t-il beaucoup d'invitations ?

— Sa seigneurie veut du grand monde, une haute société. On a donc biffé, parmi les voisins, les noms qui semblaient sonner mal ; on a trié les plus sortables. Mais comme, dans ses réunions, elle se croit obligée d'admettre les gens du pouvoir, force lui est d'avoir quelque peu de mauvaise compagnie. Elle s'en console, du reste, en pensant qu'elle aura sa tante la princesse de A..., sa nièce la duchesse de B..., sa belle-sœur la marquise de C..., sa cousine la comtesse de D... ; car Marie-Catherine Bichon n'a que d'illustrissimes parens. Elle est même

persuadée qu'elle a, par son mari, un peu de sang royal dans les veines, vu que ce bon mari, qui n'est plus, était allié, lui, par sa mère, à différentes cours souveraines. La marquise de Suzannin s'est tendrement attachée à madame la maréchale de Z..., quoiqu'elle soit la dernière de l'alphabet nobiliaire, attendu qu'elle ne date que de l'empire; mais comme l'impératrice Marie-Louise appelait son mari *mon cousin*, elle lui a fait grâce de l'ancienneté du nom en faveur de l'illustration du rang. Au résumé, le 15 du mois, il y aura foule à Suzannin. La cohue va si bien à qui aime le bruit! La dame de Valdoux y sera; car point de fêtes sans sa nièce. Anna d'Ambleville est si belle! »

Le comte, à ces mots, s'est levé. Le dernier nom qu'il vient d'entendre a produit sur lui quelque impression; elle a été cependant aussi fugitive que légère. Une question hors de propos y a succédé sur-le-champ.

« — Reconstruisez-vous Nortonval?

— Mes vieilles ruines? non certes. Il me fau-

drait, pour subvenir à pareille dépense, un de tes sylphes cousus d'or; et il ne m'en vient pas de ce genre. Figure-toi que depuis trois jours je n'ai fait que courir la poste, et que, dans cet espace de temps, j'ai visité les trois châteaux!

— Qu'appelez-vous *les trois châteaux?*

— Parbleu! les trois plus beaux monumens de la province, les seuls que l'on puisse citer, ceux qui fixent l'attention publique, ceux que visitent les voyageurs, ceux qui, chacun dans leur genre, ont un charme particulier: SUZANNIN, BRÉVILLE et NORTONVAL; *Suzannin,* la construction moderne par excellence, la ville richissime, où brillent toutes les splendides vanités du goût boursicotier de l'époque; *Bréville,* le manoir Louis XV et Pompadour, où se retrouve, avec la pompe aristocratique des princes, l'ennui majestueux des cours; *Nortonval* enfin, Nortonval, la forteresse crénelée, à pont-levis et à meurtrières, le vieux débris des temps féodaux, où se prélassent, dans tout leur

appareil romantique, les chauves-souris et les décombres, les mâchicoulis et les rats, les eaux stagnantes et les fantômes, les tombeaux et les araignées, les souterrains et les clairs de lune.»

Le comte a essayé de sourire.

« — Autre mission! reprend Placourt. La marquise de Suzannin m'a chargé de te dire qu'elle réunira demain soir, en tout petit comité, une partie de ses voisins. Tu es de cette heureuse partie. C'est sans cérémonie, en famille : une soirée dansante en attendant la grande fête. Y viendras-tu?

— Je ne le puis.

— Pourquoi donc?

— Je quitte aujourd'hui même Bréville.

— Pour long-temps?

— Pour huit ou dix jours.

— Et tu vas sans doute à Paris?

— Oui; des affaires m'y appellent.

— Et quand dois-tu partir?

— Tout-à-l'heure.

— La marquise en sera désolée. La charmante

Anna d'Ambleville en fera la moue, je le gage. Elle est bien jolie, cette Anna!

— Fort jolie.

— Quel ton sec et froid! Nos élégans en parlent mieux.

— L'enthousiasme leur est permis.

— Te serait-il défendu, à toi? »

Un sourire amer est la seule réponse de Rodolphe.

« — Singulier jeune homme! a continué Placourt avec une sorte d'intérêt naïf où pointillait la moquerie; quel est donc le vent mystérieux et glacé qui a soufflé sur ton printemps pour le défleurir et le dessécher ainsi?... Tu devrais pourtant commencer à être horriblement fatigué de la mélancolie; car voilà un temps infini que tu t'es fait, sans cause et sans raison apparente, une nature dolente et triste. Je sais bien que cela rend très-intéressant dans la primeur; mais aussi, mon cher, à la longue, cela devient fort ennuyeux.

— Il est des êtres, répond le comte avec un

flegme inaltérable, dont les résolutions sont tenaces, et qui, à tort ou à raison, s'établissant dans leurs défauts comme on s'installe en un devoir, se sont défendu d'en sortir.

— La phrase est poétique, Rodolphe ; mais elle est hors de ma portée. Ce que souvent on donne, ici-bas, comme une force de caractère, n'est qu'un égarement du cerveau. Laissons là cette controverse. Ton cœur est un de ces livres fermés où rien ne parle à qui les ouvre : il n'y a que des pages blanches. Je suis trop poli pour te dire : *Il n'y a que des pages noires.*

— Vous pouvez dire l'un et l'autre : jamais vos railleries ne me fâchent.

— Tant pis ; je voudrais t'irriter. La colère te donnerait du mouvement, de l'ardeur, de la vie : il en sortirait peut-être quelque chose. Hélas ! tes entretiens, cher ami, n'offrent jamais rien que des mots : des mots et point de confidences, des phrases et point d'abandon. Je préférerais des sottises. Autrefois, cepen-

dant, il y avait un foyer dans ton ame : n'y reste-t-il plus que des cendres ?

— Sans adieu, Placourt ! dit Rodolphe. »

Et, lui pressant la main, il s'éloigne. L'indiscret est congédié.

4

Quel était donc ce Placourt, dont le langage malin et sardonique avait une sorte de prétention à la grâce et à la légèreté, tandis que son ame sèche et aride avait, au contraire, un caractère profond d'astuce et de fourberie ? Quelques mots suffiront pour le peindre.

Placourt, né avec une soif démesurée de domination et de fortune, n'avait pu atteindre ni au pouvoir ni aux richesses. Parvenu, dans sa jeunesse, à obtenir quelques places, il n'avait pu s'y maintenir. Il s'était efforcé, à l'âge mûr, d'accroître l'héritage de ses pères, et de fausses spéculations avaient considérablement diminué son patrimoine. Intérieurement irrité contre les hommes, les gouvernemens, les lois et la destinée, il en était arrivé, au

déclin de la vie, à haïr la société tout entière, et à ne se plaire qu'à y semer secrètement le trouble et la discorde. Mais, pour y réussir, il lui importait d'y jouer un rôle honorable; il fallait cacher sous de gracieux dehors le fond noir de ses intentions; il y avait nécessité de se montrer aimable pour être à l'aise en perfidie. Caustique et plein d'esprit, mais affectant d'y attacher peu d'importance, il apportait dans les réunions joyeuses le piquant et l'*entrain* qui y donnent le mouvement et la vie. Obligeant et affectueux, il était l'homme indispensable de toutes les parties de plaisir. Ami des principaux du pays, il s'immisçait dans tous les secrets de famille pour y jeter la désolation, à la grande surprise des victimes, qui, ne concevant pas les coups invisibles dont elles se sentaient frappées, voyaient des catastrophes inattendues déranger tout-à-coup leurs secrètes opérations, et mettre au jour leurs plans cachés. Pas un soupçon néanmoins ne s'était élevé contre lui. Il paraissait si franc, si ou-

vert !... un peu étourdi ; mais si bon !... *Mauvaise langue, excellent cœur !* voilà l'arrêt prononcé à son égard par les gens les moins bienveillans. La plupart, prenant sa défense, lui reconnaissaient à peine un travers. Sa gaîté était si expansive ! ses mensonges si bien tournés ! ses moqueries si amusantes ! Il y avait tant de laisser-aller, de rondeur, et, pour ainsi dire, de naïveté, dans l'essor de ses railleries !.... Le mal qui en pouvait résulter n'était nullement de sa faute : l'esprit a ses droits et ses licences : il faut bien lui élargir la carrière et souffrir qu'il se fasse place.

Tout lui était donc pardonné, quolibets, satires, sarcasmes. Ce qui, venant d'un autre, eût passé pour une impertinence et une insulte, était regardé, venant de lui, comme un badinage et un jeu : personne ne s'en offensait. Il était reçu, dans la société des châteaux de Bréville et de Suzannin, que Placourt, en fait de reparties et d'attaques, pouvait se liver impunément à sa verve. C'était un privilége ac-

quis; aussi, semblable aux fous des cours féodales, quelque écart qu'il se fût permis, Placourt était sûr d'être absous.... car *le bon mot* avait fait rire.

Ah! le champ libre ouvert au perfide était largement exploité. Le bonheur de cet esprit d'orgueil et d'envie était de corrompre et de perdre, de séduire et de déchirer. Il avait la volonté qui marque le but, la déloyauté qui choisit le moyen, et la finesse qui tourne l'obstacle. Il n'offrait pas une coupe de miel qu'il n'y eût versé du venin; il ne présentait pas une fleur sous laquelle il n'eût mis un dard. Son intérêt marqué pour ses semblables était une ironie permanente. Haineux et vindicatif, s'il recherchait une ame pure, ce n'était que pour la souiller. S'il frappait à la porte des privilégiés de la fortune, c'était pour tâcher d'y introduire le malheur. Les fléaux étaient son cortége, cortége invisible et caché. Rien ne lui semblait plus ravissant que de venir, après avoir frappé dans l'ombre, parler consolation à la

proie dont il avait été le vautour; et toutes ses noirceurs, non connues, partaient du milieu des ris et des jeux. On l'appelait *l'homme des fêtes*.

II

Placourt, après s'être séparé de Bréville, était reparti pour Santure, hameau peu éloigné du château de Rodolphe, où il s'était bâti une demeure simple et modeste. Placourt, ayant perdu la plus grande partie de ses revenus, avait à peine de quoi vivre; mais, habituellement heu-

reux au jeu, et cachant avec soin son peu de fortune, il savait puiser avec habileté dans la bourse de ses amis. De plus, il spéculait sur la rente, et avait quelques actions, tant bonnes que mauvaises, dans une foule d'entreprises industrielles. Chacun le croyait, sinon riche, du moins à l'abri de la gêne. On lui connaissait un vieil oncle dans l'opulence, dont il était le plus proche héritier; malheureusement cet oncle, qui ne pouvait le souffrir, avait promis ses biens à un autre; et, de ce côté, nul espoir. Mais il avait de jeunes élèves, de riches mauvais sujets qu'il avait façonnés à son image, notamment le comte Eugène de Stainville, chez lesquels, au gré de ses vœux, il trouvait argent et crédit. Placourt, bien qu'il eût un caractère formé des matériaux les plus corrompus de la société moderne, avait un je ne sais quoi de brillant dans l'esprit et de franc dans la physionomie qui attirait, charmait..... et trompait. Sa taille avait de la noblesse; ses yeux étaient vifs, ses dents

blanches : il n'avait pas encore cinquante ans.

Placourt, quittant l'avenue du manoir de Bréville, marchait à pas lents le long de la grande route qui conduisait à Santure, lorsqu'une chaise de poste vient soudain à passer auprès de lui. Une exclamation de surprise a frappé son oreille en même temps. Quelqu'un a prononcé son nom.

« — Que vois-je? s'écrie-t-il à son tour : le baron de Lowensfeld!... ici?

— Et vous Placourt!... à pied!.... sur la route?...

— Arrêtez, postillon, je monte! »

Et, assis près du voyageur, Placourt le presse entre ses bras, comme un vieil et ancien ami.

« — Et où alliez-vous? reprend-il.

— Au château du comte de Bréville.

— Voici l'avenue qui y mène. J'en sors.

— Y trouverai-je quelqu'un?

— Non : Rodolphe vient de partir.

— Absent pour long-temps?

— Pour huit jours.

— Quelle affreuse contrariété !

— Seriez-vous pressé de le voir ?

— Oui, mon cher Placourt, très-pressé.

— C'est un de vos amis ?

— Pas le moins du monde.

— Et comment vous est-il connu ?

— De nom : voilà tout.

— Vous ne l'avez jamais vu ?

— Jamais.

— Pardon ! je suis bien questionneur ; mais notre liaison en Suisse, une amitié vraie, mutuelle...

— Vous ne sauriez être indiscret.

— Cher baron ! disposez de moi. Notre rencontre fortuite est un coup de la Providence : elle a voulu nous réunir ; et je pourrai vous être utile. J'ai, ici près, un gîte hospitalier à vous offrir. Faites-moi la grâce d'y descendre. Vous me rendrez le plus heureux des hommes en venant vous y reposer. Acceptez ! c'est l'offre du cœur.

— Merci, mon cher Placourt.

— Sans façon. Vous avez accepté, n'est-ce pas? Bien. Ma demeure est peu brillante; mais elle est commode du moins. Vous pourrez y attendre d'une manière convenable le retour du seigneur Rodolphe. Je vous y égaierai de mon mieux. Je n'ai à vous offrir, Lowensfeld! ni la vallée d'Interlachen ni les bords du lac de Genève; mais ma contrée a bien son mérite : elle est admirablement habitée. Nos châteaux sont joyeux et riches, nos dames gracieuses et belles. Je vous mènerai tour à tour au bal, au concert, au spectacle; et, jusqu'à l'arrivée de Rodolphe, nous irons de fêtes en fêtes. Postillon! retournez à gauche. Avant le pont, là-bas, sous les arbres! la maison blanche à grille verte! »

Le voyageur est chez Placourt.

Lowensfeld, âgé d'environ quarante ans, était né dans cette noble et antique Germanie, terre monarchique et religieuse, pays de la pensée, de la franchise et de la loyauté. Sa stature était haute et forte, sa figure régulière et belle. La

dignité aristocratique des Allemands de haut lignage se remarquait dans son maintien. Sa physionomie était froide; ses mouvemens étaient compassés. Son grand œil, d'un bleu pâle et doux, n'avait nuls rayons passionnés, et rien n'en altérait le calme. Quelles que fussent ses paroles, lentes ou vives, gaies ou tristes, sa bouche avait la même expression : c'était comme le portail d'un monument qui en s'ouvrant reste le même, soit qu'il y passe un mariage, un baptême ou des funérailles.

Apathique et silencieux, il compromettait rarement ses idées dans le choc des discussions. Il ne se prononçait jamais d'une manière absolue sur une question à résoudre ou une affaire à décider; il se contentait de répondre à la curiosité de ses interlocuteurs par quelques phrases détournées ou par quelque vague sourire. On s'arrêtait avec égards devant la dignité de son attitude; et l'on se retirait avec respect devant la profondeur de son recueillement. Le baron s'étant casé tout doucement et

à peu de frais parmi les savans et les sages, y rencontrait peu d'adversaires : il s'était fait place sans bruit. Ne se permettant nulle attaque, il ne gênait qui que ce fût ; et, chose éminemment remarquable ! pour s'élever dans le monde à la haute réputation d'un homme de talent et d'esprit, il n'avait dérangé personne.

Néanmoins, sous l'impassibilité de son flegme, il cachait une ame irascible : le feu, recélé sous la cendre, n'en éclatait que plus ardent. Lorsqu'un violent désir s'allumait en lui, le comprimer lui était facile, l'éteindre lui était impossible. Voulait-il arriver à un but ? il ne craignait aucune traverse ; il n'y voyait qu'une affaire de patience, une simple question de temps : le succès était infaillible. Opiniâtre en ses résolutions, aussitôt qu'il disait : *Je veux*, il lui semblait, au fond de son ame, que le destin, se prononçant, lui répondait : *Cela sera.*

Placourt, voyageant en Suisse, avait ren-

contré Lowensfeld au pied du Mont-Blanc, dans la vallée de Chamouny. Là d'intimes rapports de société s'étaient rapidement établis entre eux. Placourt était aimable et gai; le baron allemand trouvait mille charmes à son entretien. Ils avaient gravi ensemble le Montanvert, côtoyé la mer de glace, et visité la grotte de Balme. Ils étaient demeurés tous deux quelque temps aux bains de Saint-Gervais. Que de fois, assis sur les petits bords du lac de Chede, ils avaient admiré la belle vallée de Sallanches et ses pittoresques cascades! Lowensfeld, énormément riche, menait un train de grand seigneur. Placourt, lui épargnant les ennuis de la route, s'était fait à la fois son compagnon, son intendant et son guide. Le baron ne voyait plus que par ses yeux et n'agissait plus que d'après ses idées. Aussi, quand arriva le jour de la séparation, ce fut, de part et d'autre, une véritable douleur. Les années écoulées depuis cette époque n'en avaient pas détruit l'impression. Les deux pèlerins de la Suisse se

sont retrouvés avec joie, et Placourt fête Lowensfeld.

Les anciens amis sont à table.

« — Baron ! dit Placourt à son hôte, vous arrivez d'Allemagne ?

— Oui.

— Pour séjourner en France ?

— Trois mois.

— Vous y venez chercher des plaisirs ?

— Non ; des affaires m'y attirent.

— Et elles concernent Rodolphe ?.... Et ce Rodolphe vous est inconnu ?... Voilà qui paraît singulier. Mais qui s'étonne des mystères quand M. de Bréville est là ?

— Comment ?

— C'est su de tout le monde : Rodolphe est un être bizarre. Le bonheur l'environne, et on dirait, à le voir, que les adversités l'accablent. Tout lui rit, et il se lamente. C'est le roi des étrangetés. Croiriez-vous que, devenu amoureux depuis quelque temps d'une des belles du pays, il s'en effraie comme d'un crime ?

— Ah ! ah ! dit froidement le baron. »

Mais quoique l'exclamation n'eût rien de remarquable, Placourt, habitué à l'observation, et connaissant l'humeur de Lowensfeld, y a cru voir une émotion.

« — A propos ! continue Placourt ; comme nous irons demain soir à Suzannin, où il y aura danse et musique, je vais vous peindre la marquise...

— Non, non, interrompt l'Allemand ; vous parliez du comte Rodolphe : poursuivez. Il est amoureux ?...

— De la belle Anna d'Ambleville.

— Il l'avoue ?

— Non, certainement. Rodolphe est le mystère incarné : il n'avoue ni ne confie rien ; il garde pour lui ce qu'il pense : on ne peut que le deviner. Anna d'Ambleville elle-même en est encore à le comprendre ; et cependant, au bout du compte, on est presque sûr, à Valdoux, qu'il finira par l'épouser.

— Par l'épouser ? reprend le baron. »

Cette fois l'accent de Lowensfeld exprimait un réel étonnement : Placourt en est resté confondu.

« — Comment, baron! cela vous surprend?... Quoi! quelque chose vous étonne? Vous avez donc bien changé de caractère depuis nos caravanes helvétiques?

— Laissons là ce sujet, Placourt.

— Eh non! revenons à Rodolphe. Est-ce que, par hasard, il ne lui serait plus permis, ici-bas, ni d'être amant ni d'être mari? »

Lowensfeld a paru réfléchir profondément, comme si cette question, bien que faite sur le ton du badinage, eût pu avoir un sens raisonnable et une importance quelconque.

« — Est-on jamais pareilles idées? reprend-il ensuite avec calme. M. de Bréville, je suppose, a bien le droit d'aimer qui lui plaît et d'épouser qui bon lui semble.

— Vous le *supposez?* c'est fort bien. Mais n'y voyez-vous nul obstacle?

— Il paraît fort riche; il est libre.

— Vous lui croyez de la fortune?

— Je n'en fais pas le moindre doute.

— Et vous pensez que, maître de ses actions, il peut agir au gré de ses vœux?

— A-t-on droit de l'en empêcher?

— Pas que je sache.

— Ni moi.

— Alors, pourquoi cette surprise?

— Et vous, pourquoi ces questions?

— C'est que le comte de Bréville...

— Il m'est tout-à-fait inconnu : je vous l'ai déjà déclaré.

— En ce cas, baron, vous êtes parfaitement en contradiction avec vous-même ; car si Rodolphe vous était *tout-à-fait inconnu*, vous ne m'affirmeriez pas avec l'aplomb de la certitude qu'il a une fortune assurée, et que, sans nul empêchement, il peut se conduire à sa guise.

— Sans empêchement que l'on sache. En tout cas, ceci, cher Placourt, ne regarde ni vous ni moi. Cette discussion est oiseuse. Mêlons-nous

de ce qui nous concerne : c'est assez, c'est souvent beaucoup, et quelquefois même c'est trop. »

III

SOIRÉE DANSANTE A SUZANNIN.

Les salons de la châtelaine étincelaient du feu des bougies. La marquise, vu la fête magnifique qu'elle préparait pour le 15 du mois, avait invité peu de monde à son petit bal; néanmoins ses appartemens étaient décorés avec pompe.

Les toilettes étaient brillantes. De nombreux laquais en tenue se rencontraient à toutes les portes. Il y avait orchestre et banquettes.

Là se trouvaient réunies les opinions politiques les plus diverses; car la dame du lieu, bien qu'enthousiaste de l'aristocratie nobiliaire et de ses anciens priviléges, professait une certaine admiration pour les idées du mouvement et les maximes du progrès. La république était à ses yeux une admirable théorie, le juste-milieu un gouvernement nécessaire, l'usurpation un grand essor, la légitimité un principe sacré. Il résultait de cet amalgame législatif et de ce gâchis doctrinaire une confusion d'idées dans sa tête qui faisait de sa conversation habituelle un verbiage inintelligible et un galimatias permanent. Elle espérait tirer de là le suprême avantage d'être encensée de tous les partis. Hélas! qu'en était-il advenu? tous les partis se moquaient d'elle.

Elle seule n'en voyait rien. On s'empressait de l'applaudir : on se gardait de l'attaquer. Ses

salons étaient si splendides! ses fêtes si élégantes! sa table si somptueuse! Et puis, parmi ses ridicules, elle n'avait pas celui de lésiner dans ses dépenses; son faste avait une allure franche. Elle ne faisait pas de l'avarice sur un point pour étaler plus de prodigalité sur un autre; elle était constamment généreuse. Mais aussi, en mal comme en bien, tout allait de front dans sa marche, arrogance et humilité, égoïsme et bienfaisance. Il y avait dans sa conduite privée ce qui se remarquait dans sa position sociale, un mélange incohérent de disparates : basse naissance et nobles titres, grande fortune et petit esprit, habitudes féodales et tendances démocratiques, front hautain et manières communes, rang élevé et goût vulgaire.

Son mari, en mourant, ne lui avait laissé qu'un fils. Philibert, élevé chez sa mère, et façonné par elle à l'orgueil, ne rêvait que luxe et plaisirs. La marquise, en contemplation devant la charmante figure du jeune écervelé, souriait à ses folies de jeunesse comme à des

écarts de génie. Il avait alors vingt-cinq ans. On le disait en Allemagne ; il avait parcouru l'Italie. Philibert voyageait en prince.

« — Madame la marquise ! dit M. de Placourt en entrant dans la galerie de Suzannin un peu avant l'heure des danses : permettez-moi de vous présenter M. de Lowensfeld, un des plus hauts barons d'Allemagne, un châtelain des bords du Danube, et le meilleur de mes amis. »

La marquise a fait une profonde révérence au noble étranger.

» — Soyez le bien venu, répond-elle. Le marquis Philibert, mon fils, est en ce moment près de Vienne. Un pèlerinage d'honneur... un élan de fidélité... Vous comprenez, monsieur le baron, qu'ayant le sang des preux dans ses veines, il a de saints devoirs à remplir.

— A merveille ! interrompt Placourt. Lui, admis là-bas chez des princes, il salue le règne passé ; vous, invitant ici des ministres, vous

saluez le règne présent : compensation et balance. »

Le comte Eugène de Stainville, élève chéri de Placourt, a serré la main de son maître.

« — Verrons-nous Bréville, ce soir?

— Non, mon cher.

— Serait-il malade?

— Il se portait hier à ravir.

— Que fait-il donc?

— Il est en voyage.

—Il avait pourtant promis aux dames d'Ambleville de ne manquer à aucune des soirées de Suzannin.

— En ce cas, il a oublié sa promesse.

— C'est, en vérité, peu galant.

— Rodolphe n'a jamais eu la fatuité de vouloir l'être.

— Encore faut-il être poli!

— Sans doute, quand on en a le temps... et le vouloir... et les moyens.

— Bréville est donc bien occupé?

— Occupé et préoccupé.

— Des affaires de bourse, peut-être? Voilà qui tue celles du cœur.

— *Du cœur?* c'est vrai ; quand on en a. »

Plusieurs écoutaient, chacun rit ; car, dans les conversations du monde, on ne trouve presque jamais de spirituel que ce qui est mordant, de gai que ce qui est perfide, et de bien que ce qui est mal.

Un romantique passionné, à chevelure moyen âge, Théodose de Sombrelin, s'est posé vis-à-vis de Placourt. Son geste est lent, sa voix affectée :

« — Où est la belle Anna, cher ami?

— Pas encore arrivée, Théodose!

— Et son prétendu?

— Lequel?

— Bréville.

— Bréville ne *prétend* à rien. Quoi de plus rare cependant qu'un homme sans prétention? Je suis sûr que vous n'y croyez pas.

— Placourt! dit Sombrelin d'un ton grave, il est des êtres condamnés à tourner continuel-

lement autour d'une même idée, d'une idée fatale et brûlante, qui circonvient, égare et tue, comme le gouffre béant devant le voyageur éperdu, qui attire, tourne la tête, et doit tôt ou tard engloutir : Rodolphe en est peut-être là.

— Tudieu! dit Placourt, que d'images! Est-ce redondant et cossu! Un peu trop long, pas assez clair; mais, au total, *mirobolant*.

— Des facéties au lieu de raison! poursuit Théodose piqué. Bréville m'aurait mieux compris : il a sondé plus d'un abîme; il a, lui, une ame pieuse.

— Je ne sais quel abîme il sonde, interrompt le railleur Placourt; mais des mines d'or en surgissent. Quant à sa haute piété, il a de bonnes façons envers l'église : c'est positif; mais il me semble y mettre plus d'égards que de ferveur. Lorsqu'il lève les yeux au ciel, il n'a pas l'air de lui adresser une prière; il paraît tout bonnement lui présenter ses civilités : sa religion, c'est de la politesse.

— Toujours des épigrammes, n'est-ce pas? dit un riche industriel en abordant l'ami de Lowensfeld. C'est une habitude chez vous, un droit, et presque un monopole. Ne vous en déplaise pourtant, je veux aussi me faire abeille; j'aurai mon aiguillon comme un autre.

— Oh! du venin; mais pas de miel.

— Réponse abominable, Placourt. J'allais justement vous associer à une affaire commerciale où il y aura d'immenses bénéfices; mais vous avez de si mauvaises paroles dans la bouche!...

— Pas si mauvaises du moins que les actions qui sont dans votre poche.

— Mauvaises? On se les arrache. Voyez mes mines!

— Affaires creuses.

— Mon bitume!

— Affaire qui pue.

— Et ma bougie!

— Affaire flambée.

— Mes canaux!

— Affaire qui coule.

— Et mon chemin de fer!

— Casse-cou. »

Un murmure général de surprise et d'admiration a interrompu les dialogues : Anna d'Ambleville arrivait. Jamais elle ne s'était montrée si belle à la jeunesse enthousiaste. L'élégante simplicité de sa toilette, et le goût qui y avait présidé, ajoutaient encore à l'éclat de ses charmes. Les riches parures des grandes dames du pays n'attiraient plus la moindre attention. Toutes les adorations et toutes les flatteries se dirigeaient vers Anna seule, qui, modeste et les yeux baissés, n'osait regarder son triomphe.

Elle a pris place au banc des danseuses; elle y a choisi l'endroit le moins en évidence; et là, se cachant parmi ses compagnes, comme la violette sous l'herbe, elle cherche à se dérober aux empressemens de la foule. Son bouquet tremblait à sa main; et son attitude timide, sa

rêveuse mélancolie semblaient demander grâce aux hommages.

« — Oh! la ravissante personne! dit Lowensfeld en serrant le bras de son ami. Vous la nommez...?

— Anna d'Ambleville.

— Quoi! ce serait celle dont le comte de Bréville...?

— Est épris : oui, mon cher baron. Mais, quelle chaleur de langage! quel subit élan d'enthousiasme! Où donc est votre flegme allemand? Vous prenez feu à la française.

— Ne pourriez-vous pas, mon très-cher, me mettre en rapport avec elle? Est-ce contraire à vos usages?

— Pas le moins du monde : venez. Mais, sire pèlerin! seriez-vous donc susceptible de vous éprendre de belle flamme à un premier coup de flèche d'amour, comme cela se pratiquait aux temps mythologiques des Vénus et des Cupidon? Prenez-y garde! ces choses-là ne sont plus du siècle; la mode en a fait bonne

justice; et vous tomberiez, sous de pareilles friperies, dans le domaine du ridicule. Nos dandys en riraient aux larmes. »

Puis entraînant son ami vers la déité du bal :

« — Permettez, mademoiselle! dit Placourt à Anna d'un ton demi-plaisant, demi-grave, que M. le baron de Lowensfeld, qui désire vous être présenté, mette à vos pieds ses respectueux hommages. C'est une étoile d'Allemagne qui court à une étoile de France : je plains celle qui vient du nord. »

A ce pompeux amphigouri, mademoiselle d'Ambleville, étonnée, n'a répondu que par une inclination gracieuse. Puis, son regard a paru chercher auprès de M. de Placourt quelque autre personne que le baron allemand. L'ami de Lowensfeld l'a comprise :

« — Non, pas ce soir, mademoiselle. »

La jeune fille reste interdite. Sa physionomie surprise a paru solliciter de Placourt l'explication de ces étranges paroles.

« — Ne me demandiez-vous pas, mademoiselle, a repris ce dernier, si M. le comte de Bréville viendrait au petit bal d'aujourd'hui?

— Moi, monsieur? répond Anna troublée; je ne vous ai rien dit de semblable. »

Et ses joues se sont empreintes d'une vive rougeur.

« — Mille pardons! reprend Placourt; j'avais cru lire votre pensée dans vos regards, et je m'empressais d'y répondre.

— Monsieur! interrompt la tante d'Anna, assise à côté de sa nièce, mademoiselle d'Amblevillle n'a donné le droit à personne d'interpréter ses regards et de lire dans sa pensée.

— Elle est folle, la vieille tante! dit tout bas Placourt au baron en l'arrachant d'auprès d'Anna. Elle fait un tort affreux à sa nièce, avec ses œillades d'Argus et ses grognemens de Cerbère. Le dragon qui gardait *la toison d'or* avait des manières moins âpres. Eh mais! à propos de la conquête des Argonautes, le père de la marquise Bichon de Suzannin,

je ne sais si vous le savez, opérait mieux encore que Jason; car toutes les dépouilles de ses troupeaux, et non pas une seulement, étaient pour lui des *toisons d'or*.

— Mademoiselle d'Ambleville, interrompt Lowensfeld, qui n'avait rien compris à la plaisanterie de Placourt, est-elle de haute naissance?

— Elle est d'une excellente famille.

— Ses parens?...

— Elle est orpheline.

— A-t-elle de la fortune?

— Non.

— Et croit-on que son cœur soit libre?

— Ceci n'est pas facile à savoir. Le comte Rodolphe de Bréville est, de tous ses adorateurs, celui qu'elle accueille le mieux; mais existe-t-il entre elle et lui de ces affinités profondes et germaniques, qui, nées d'un souffle à la Werther, identifient deux êtres sensibles? c'est possible; mais je l'ignore. »

Le bal était commencé. Les sons harmonieux

de l'orchestre avaient retenti. Lowensfeld, errant au milieu des danses, ne remarquait ni l'élégance des salons, ni l'éclat des lumières, ni le parfum des fleurs, ni les charmes de la musique ; il ne voyait qu'Anna d'Ambleville. Quand son œil rencontrait le sien, quand le souffle de son haleine arrivait jusqu'à lui, quand sa robe effleurait sa main, un frémissement de plaisir et d'amour courait dans ses veines. Il sentait naître en lui, pour la première fois, l'amour vrai, l'amour passionné ; et, à la manière des hommes du nord, il allait aimer avec cette ardeur concentrée, cette volonté tenace, et ce dévouement exalté que nul obstacle n'intimide, que nul raisonnement ne retient, et que nul pouvoir ne peut vaincre.

« — Quel est son danseur, mon ami ? demande à Placourt le baron. Il est bien empressé, bien fat.

— C'est le marquis de Vérancourt : charmant garçon, neveu d'un pair, héritier d'un capitaliste. Il est membre du *Club-Jockey*, di-

lettante, dandy, *jeune France,* enfin tout ce qu'il y a de mieux dans le genre fashionable. On en raffole dans le monde.

— Votre monde a bien peu de goût, répond avec dédain l'Allemand. Qu'a donc ce monsieur de si merveilleux? Je le trouve fort ordinaire.

— Vous, d'accord, mon cher Lowensfeld; mais les opinions germaniques n'ont pas ici force de loi; et nos belles, malgré le trésor de vos mérites, pourraient vous préférer le marquis.

— Aimerait-il Anna d'Ambleville?

— Comptez-vous la lui disputer?

— Qui vous autorise à le croire?

— Parbleu! votre étrange figure. En tout cas, mon pauvre baron, Vérancourt est le moins à craindre. Le plus dangereux est Bréville.

— Bréville!... Il ne l'est pas pour moi. Placourt, où demeurent ces dames?

— A une lieue de Suzannin.

— Voulez-vous m'y mener, mon cher?

— Oui. Quel jour?

— Demain.

— Volontiers. »

Lowensfeld, après ces paroles, a traversé la galerie pour se dérober, loin de la foule, à une continuation d'entretien qu'il ne se sentait pas capable de soutenir. La légèreté française est si déconcertante en face du flegme allemand! Ce langage, sérieusement moqueur, qu'on peut à peine définir; qui va, qui s'en va, qui revient; qui n'a ni marche ni raison; qui échappe à l'analyse; qui flotte à l'aventure entre quelque chose et rien; qui tient de l'injure et du compliment, de la sottise et de l'esprit; qui, insaisissable Protée, a toutes les formes et n'en a pas une; ce cliquetis d'armes courtoises qui caressent et qui blessent; ce feu roulant d'épigrammes qui à la fois échauffent et brûlent; cette monnaie sociale à mille empreintes qu'il faut savoir échanger rapidement, sous peine de ridicule ou de nullité; ce je ne sais quoi de

bonne compagnie qui, comme le volant sous la raquette, se jette, passe et se repousse ; enfin toute cette grâce d'élocution où la subtilité française a toujours eu tant de supériorité, accablait l'esprit germanique.

« — Ainsi donc, il n'est que trop vrai, dit la châtelaine à Placourt en passant près de lui d'un air distrait et nonchalant, le comte Rodolphe nous délaisse ? ma cousine, la princesse de Beauveau, m'écrit qu'elle l'a vu à Paris. A propos, fâcheuse nouvelle ! Mon intime amie la duchesse de Rohan est fort souffrante depuis trois jours : les Noailles m'en ont fait part. J'attendais ce soir un Montmorency, vous savez, celui qui est mon petit-neveu par les femmes ; il m'apportait un charmant cadeau de la famille Mortemart : il m'eût parlé de tous les miens. Pas du tout ; il n'est pas venu : cela me tourmente et m'attriste.

— Madame la marquise a tant de noblesse ! répond Placourt avec un imperceptible sourire de moquerie ; tant de noblesse en elle et autour

d'elle! Or le blason dit : *Noblesse oblige;* du moins je crois qu'il s'exprime ainsi : à moins qu'il ne s'exprime pas du tout; et j'en serais alors pour une fausse citation; bagatelle sans conséquence, du reste, au milieu de tant d'autres faussetés qui passent ici tête haute. »

Ces mots n'ont offensé personne : ils venaient de l'homme à la mode, du privilégié des sarcasmes.

« — Monsieur de Lowensfeld! a repris négligemment la marquise, ne seriez-vous point parent éloigné des ducs de Bade? En ce cas, nous serions alliés; car les armoiries de ma maison...

— Non, madame, interrompt Placourt; M. le baron ne tient à aucune race souveraine; et je remarquerai même, à cet égard, que vous l'étonnez prodigieusement; car il s'était persuadé qu'en France, depuis certaine *passe-passe* gouvernementale, on s'occupait beaucoup moins de positions aristocratiques que d'institutions révolutionnaires. Vous dérangez

donc essentiellement l'équilibre de ses opinions d'outre-Rhin. Monsieur nous croyait tous souverains, tous indépendans, tous égaux.

— Mais nous ne sommes pas encore en république, dit la châtelaine indignée; nous avons une monarchie...

— Il est positif qu'on l'affirme.

— Un roi : par conséquent, un trône.

— Ce ne serait pas une raison.

— Des lois...

— Quatre-vingt mille environ, réplique en souriant Placourt : c'est déjà un honnête chiffre. Néanmoins, il pourra doubler; car chaque jour, à la fabrique, il s'en forge et il s'en étire.

— Assez de politique, messieurs! »

IV

Au fond de l'élégant cabinet d'un hôtel de la chaussée d'Antin, Rodolphe marchait à grands pas, l'œil triste et le front abattu. A ses joues pâles et amaigries, on voyait que, dans une lutte intérieure entre son devoir et ses passions, il avait reçu de cruelles atteintes. Son vi-

sage néanmoins n'avait aucune de ces expressions fatales que donne le remords. On y remarquait seulement la haute souffrance d'un grand cœur se débattant contre la destinée.

« — Oh ! oui ! se disait-il tout bas, je l'aime à en perdre la vie. Anna ! tu connais mon amour, que dois-tu penser de ma fuite ? Ces contradictions... ces mystères !... Tu finiras par me haïr. Amour ! Ah ! ce mot déshonoré que l'on traîne dans le monde à l'usage du vice ignoble et des voluptés honteuses ! moi, je ne l'ai jamais profané ; et pourtant ce mot dans ma bouche...! »

Il n'a achevé sa phrase que par un long gémissement ; puis, avec l'énergie désespérée de l'homme qui a pris la résolution d'accepter courageusement son malheur, il continue d'un ton plus ferme :

« — Non, je n'irai pas t'offrir lâchement de rompre avec moi le pain d'amertume et de fiel que chaque jour je porte à mes lèvres. Anna ! je te fuirai pour toujours. »

La porte s'ouvre. Une visite.

« — M. le comte Eugène de Stainville!

— Entrez. Vous, à Paris? dit Rodolphe.

— Pour deux ou trois jours tout au plus. Je viens de Suzannin, mon très-cher. Que de choses s'y sont passées depuis ton absence!... Il y a de quoi rire. Écoute. »

M. de Stainville s'est étalé sur une chaise longue avec une aimable nonchalance. Son costume du matin était d'une élégance extrême : on voyait qu'il avait passé des heures entières à en soigner les moindres détails. Il se vantait d'imposer les modes nouvelles; ses chevaux étaient de race pure. Il avait un jockey qui, monté sur une rivale de *miss Annette*, s'était cassé deux ou trois côtes en perdant un prix à la course. Que de titres à la *fashion!*

« — Tu sauras donc, poursuit Eugène, qu'on a dansé l'autre jour en petit comité chez la très-illustre marquise, et qu'il y est apparu je ne sais quel baron allemand du nom de Lowensfeld, qui y a tout mis en émoi. Ce person-

nage germanique a pris feu pour la belle Anna : feu subit, feu incendiaire : une de ces passions du nord à la Gœthe et à la Schiller; début de drame : est-ce plaisant?... Tiens, comme ta lèvre se pince!... La drôle de mine, mon cher!... Est-ce que tu crois que tu ris?

— Allons, continue! dit Bréville. Quel est ce M. Lowensfeld?

— Un riche baron du Danube, à ce que débite Placourt.

— Placourt le connaît?

— Intimement. C'est lui qui l'a introduit et présenté au château de Suzannin. Cet Allemand, d'après ses ouï-dire, était venu en France, d'abord, pour te présenter ses hommages...

— Lui? interrompt Rodolphe en fronçant le sourcil avec une sorte d'effroi. Mais le nom de Lowensfeld m'est tout-à-fait inconnu. Que pourrait me vouloir cet homme?

— Il ne te veut plus rien maintenant; on dit que ses idées ont changé.

— Quoi! venu en France pour me visiter, il

s'en retournerait sans m'avoir vu? Cela est inexplicable.

— Cela te ressemble.

— En quoi donc?

— Eh! parbleu! mon ami, n'es-tu pas depuis long-temps une énigme toi-même? Il te convient peu de t'étonner des mystères d'autrui. Lowensfeld, dont la réserve est extrême, et qui ne parle que lorsqu'il n'y a pas moyen de se taire, vient de s'établir chez Placourt.

— Chez Placourt?

— Au petit hameau de Santure; et il s'y trouve si bien, qu'il paraît décidé à y faire un long séjour. Son hôte l'a conduit, en conséquence, chez tous les voisins de campagne : madame d'Ambleville, à Valdoux, les a accueillis à merveille.»

Bréville s'est mordu les lèvres.

«— Est-ce un bel homme, ce baron?

— Fort beau dans le genre allemand.

— Et sa fortune? sa famille? sa position? son âge?

— Bon Dieu! qu'est-ce que cela nous fait? A Suzannin, ces choses-là ont passé, l'une après l'autre, par le crible des conjectures; mais il n'en est résulté que d'inutiles caquets. Au reste, pourquoi toutes nos dames se sont-elles préoccupées du noble étranger? parce qu'il est *du nouveau* pour elles; parce qu'il y a du bizarre dans cet inconnu qui vient à Bréville on ne sait d'où; qui va ensuite ailleurs, on ne sait pourquoi; et qui peut-être un jour, tout-à-coup, disparaîtra, Dieu sait comment.

— J'ai toujours haï l'Allemagne, a repris le comte Rodolphe, l'Allemagne et tout ce qui en vient.

— Quoi qu'il en soit, mon cher Bréville, Lowensfeld a eu du succès : c'est un concurrent en étrangetés qui te détrône à Suzannin. Placourt ne s'est-il pas mis en tête, un beau matin, de lui faire épouser Anna!

— De quoi diable se mêle-t-il? interrompt brusquement Rodolphe.

— Point d'aigreur : il est ton ami. Au sur-

plus, s'il marchait dans un sens contraire à tes vues, qu'y aurait-il là d'étonnant? Cela se fait ainsi tous les jours. Est-ce que tu crois bonnement, toi, à l'amitié dévouée, à l'honneur sans tache, à l'inaltérable franchise?... Absurdités, niaiseries. L'intérêt personnel, aujourd'hui, voilà le sentiment par excellence, ou plutôt le seul parmi nous. Dans ce monde qui tourbillonne, qui bout, qui enivre et qui brûle, les grands principes ridiculisent et les hautes vertus discréditent. Ne va pas rêver que tu puisses te mettre à part, au milieu de tes contemporains, dans des catégories idéales. La foi manque, où te fourrerais-tu? Plus de saints, partant plus de niches.

— Mais Placourt...

— Est un traître, c'est possible. Eh! nous le sommes tous plus ou moins. La société, mon ami, ne se compose que de gens qui se jouent mutuellement et se trompent à qui mieux mieux. Veut-on mener sa barque en pilote habile? il faut prendre la vie et le siècle comme

ils sont; les vanter tout haut et s'en moquer tout bas; faire des dupes et ne jamais l'être; puis, constamment, à son profit, tout oser sans rien compromettre, et sans rien briser tout détruire. Veux-tu m'allumer mon cigare? »

Et Stainville, achevant ces mots, frappait son chien de sa cravache avec toute la grâce possible.

Le comte Eugène était un assez bel homme, de trente à trente-cinq ans, que la Providence avait comblé de ses faveurs, et qui lui rendait en ingratitude ce qu'il en avait reçu en bienfaits. Porté à la bonté par nature, il était méchant par système. Les déréglemens et le vice poussés à l'extrême lui paraissaient le genre de supériorité le plus digne d'admiration. Lorsqu'une belle action lui venait à la pensée, il en rougissait comme d'une honteuse sottise. Il lui arrivait cependant de faire çà et là quelques bonnes œuvres; mais il s'arrangeait de manière à ne jamais être soupçonné de cette espèce de dégradation.

Il se complaisait, en roué de la régence, à imiter les plus odieux travers d'un siècle de dévergondage. Il avait une petite maison et des soirées d'orgie. Cynique en ses propos, et libertin blasé par ton, Eugène, en marquis à talons rouges des salons de Louis XV, était, parmi les fashionables du jour, un anachronisme vivant. Plus il étalait de turpitudes, et plus il se croyait grandiose. Jouant un jeu d'enfer, à l'entendre, il perdait chaque nuit des sacs d'or, sans à peine en savoir le compte. Fanfaron d'intempérance et de débauches, et se glorifiant de ses débordemens, il recherchait, à cet égard, le scandale, comme un militaire une croix, comme un sous-officier l'épaulette. Il s'en parait avec orgueil. Hélas! et, chose inconcevable! vu ses grâces et son esprit, il était avidement recherché dans la société, où il occupait un haut rang, bien qu'au lieu d'avoir sa place marquée dans les salons, il eût mérité d'être aux bagnes.

« — A propos! continue Stainville, veux-tu venir dîner demain chez moi? Tu verras ma gentille

Claire, un vrai bijou : j'en perds la tête. Figure-toi que sa mère, il y a environ dix-sept ans, était la maîtresse de mon père. Claire, née à cette époque, est donc peut-être une *Stainville* : juge si cela est piquant !

— *Piquant !* répète le comte de Bréville avec l'expression du dégoût : j'aurais choisi une autre épithète.

— Comme tu voudras, cher ami ; ne chicanons pas sur les mots. Je t'avouerai que depuis plusieurs jours je suis en mauvaise veine : j'ai perdu hier un pari de six cents louis avec ce petit marquis de Vérancourt, qui, parce qu'il va en soirée, avec la ville, les faubourgs et la banlieue, au grand bâtiment de la place du Carrousel, s'imagine être un homme de cour.

Mais à quoi rêves-tu, Bréville? continue-t-il négligemment. Est-ce au baron de Lowensfeld? Tiens, crois-moi, si tu conserves encore quelque tendre fantaisie pour la vaporissime Anna, dépêche-toi de repartir en poste pour les lieux... *où rose respire;* car on ne

sait de quoi sont capables en amour les messieurs du septentrion. Nous qui soufflons le froid et le chaud, nous la grande girouette de l'Europe, nous qui faisons pluie et beau temps, nous ne comprenons souvent ni le nord ni le midi. C'est égal : à nous la supériorité parmi les nations! Mais, qu'allais-je te conseiller?... Ah! de te méfier du baron hyperboréen. C'est un aquilon dont l'outre est pleine de feu. Si je l'avais voulu cependant, je lui aurais escamoté sa belle; car, entre nous, soit dit sans te fâcher, la chère Anna n'aurait pas demandé mieux que de me voir roucouler à deux genoux devant sa jolie face de chérubin. Mais, vois-tu, je suis pris ailleurs; et puis, n'es-tu pas mon ami? La tante de Valdoux, en outre, est si platement ennuyeuse! Je suppose que tu n'as pas, à l'égard de la petite nièce, ce que les gens de moralité appellent des *vues honnêtes?* ce serait par trop *bon enfant*. Tu regardes mon chien de chasse? Aussi bon que beau, ma parole!... Ne va pas le toucher, il mord. »

Stainville, après ce flux d'éloquence, a jeté un coup d'œil sur la pendule.

« — Dieu! déjà si tard? reprend-il; et l'on m'attend aux grandes courses!

— Adieu, Eugène! dit Rodolphe.»

Et Stainville, remonté sur le gigantesque coussin de son tilbury, dominant un tout petit groom, fait trotter son cheval *de race*, critique les *pur sang* qu'il rencontre; se moque des passans, qui le lui rendent; se croit non moins admiré qu'admirable; ricane, chante, jure et fume.

V

LETTRE DE M. DE PLACOURT A M. DE STAINVILLE.

Cottage de Santure, ce mardi.

« Pourquoi es-tu parti, cher Eugène? Ta présence ici me serait tout-à-fait indispensable pour mener à bonne fin la caravane d'intrigues à la tête de laquelle je marche en vigoureux chamelier, bien que mes bêtes soient sans bosses.

Ce n'est pourtant pas *le désert* que Suzannin, tant s'en faut; mais si la sécheresse et la stérilité n'y dominent pas sur le sol, l'aridité et le vide y trônent dans les cœurs : c'est toujours une analogie. Et puis, quel *Simoun*[1], que les passions de feu qui soufflent au milieu des sables élégans de notre courtoisie inféconde! Il y en a qui préféreraient les champs de Mascara, de Constantine ou de Bone, à la terre de Suzannin; pas moi pourtant. Je suis comme ces conquérans armés de la foudre qui se plaisent à faire des solitudes, mais qui n'aiment pas à s'y établir. Le bruit est ce qui prouve la vie, et la paix tient trop de la tombe. Que d'animation, de charme et d'intérêt dans les tempêtes, les bouleversemens, et ce que le vulgaire appelle les crimes! Je pardonne à tout ce qui donne une séve active à l'existence; je tolère tout, hors l'ennui.

» Assez de préambule : en matière! J'ai toujours chez moi, à Santure, mon haut baron de

[1] Vent brûlant du désert.

Lowensfeld, accouru des rives du Danube pour faire un bout de causerie avec notre mystérieux Bréville. Qu'ont-ils à se communiquer? J'ai mis à la piste de leurs secrets tous les limiers de mon esprit, je n'ai rien découvert encore. Il paraît qu'ils ne se sont jamais vus; leurs rapports devront être étranges. En attendant, j'ai répandu le bruit que c'étaient d'intimes amis, qui se cherchaient, tandis qu'à mon idée ce sont de mortels ennemis qui se poursuivent. Beau début; gare au dénouement!

» Autre fait incompréhensible. Depuis que Lowensfeld a vu la sensitive de Valdoux, il ne s'occupe plus de Rodolphe: il n'a plus envie de le voir, il chercherait plutôt à le fuir. Tout entier à son nouveau feu, le gros insecte allemand est venu se brûler à la petite bougie française, comme un papillon printanier. Je crois qu'il n'a déjà plus d'ailes, si tant est qu'il en ait jamais eu.

» Tu sais la haine profonde que j'ai vouée à la *carissima* d'Ambleville; il est temps enfin que

cette haine porte ses fruits. Mes fers sont au feu pour la perdre. Te souviens-tu de ses mépris, quand tu voulus chercher à lui plaire?... Elle fut bien autrement dédaigneuse le jour où, épris aussi d'une sotte passion, j'osai lui déclarer ma flamme. Elle me fit une petite mine si impertinemment étonnée, qu'on eût dit qu'en jetant mes vues sur sa personne, je venais en quelque façon de croiser des os de mort sur une guirlande de fleurs. Mon humiliation fut complète. Je jurai en moi-même de lui faire payer cher ma déconfiture amoureuse: aussi, avant peu, je l'espère, sa brillante réputation de sagesse et de pureté sera tombée à tout jamais. Viens! je t'attends à cet effet; car tu seras le héros des galantes aventures où l'*angélique* Anna sera prise. Superbe triomphe pour toi! ce ne sera pas d'ailleurs ton coup d'essai. Je t'en ai fait faire bien d'autres. Te rappelles-tu la tendre Irma, la sainte Émilie et la capricieuse Euphrosine? Avoue que mes leçons étaient bonnes. Je haïssais tant ces

trois belles !... Donne-moi des nouvelles de ton harem ; on m'a assuré que tu allais faire venir par une occasion sûre, et de je ne sais quelle pagode, une bayadère à peau olivâtre. Pas mal imaginé, mon ami ; toujours des teints blancs, ça fatigue ; de la variété, ça repose.

» Pour nous seconder, grâce au ciel, il est arrivé à Suzannin une guêpe de bonne maison, qui joindra, avec un gracieux plaisir, ses dards à nos aiguillons : c'est la comtesse d'Estival, tu sais, cette beauté un peu sur le retour, à tête haute et à nez en l'air, qui traîne toujours derrière elle et sous le bras de son mari, Max de Mosseval, son amant. Ce bon petit servant d'amour, il faut l'avouer, est d'une constance admirable ; et puis, quelle docilité ! Hébergé par l'époux, tiraillé par la femme, il est matin et soir en scène. Ni monsieur ni madame ne peuvent s'en passer. C'est fatigant peut-être pour lui ; mais c'est gai pour ceux qui regardent.

» Or, la comtesse d'Estival a une aversion décidée pour Anna d'Ambleville ; et, petit tigre

féminin, elle ne lui épargnera pas les coups de griffes. La comtesse met admirablement bien les réputations en charpie, charpie qui n'est bonne ensuite à panser aucune blessure. Elle a du mordant et du trait dans la conversation; malheureusement, on y sent trop la recherche et l'effort. Quand elle fait jouer son esprit, il me semble entendre le bruit du fer qui frappe le caillou pour en tirer l'étincelle. C'est une manière de battre le briquet qui me porte, à moi, sur les nerfs.

» Mais revenons à Lowensfeld : il a quarante ans, ce brave homme ! et à quarante ans être amoureux fou, comme un élève en médecine ou un artiste du Conservatoire, il faut convenir que c'est allonger outre mesure la courroie du printemps, d'autant que ses jeunes années n'ont pas été sans doute aussi calmes et aussi pures qu'une eau de source et de fontaine. La d'Estival, à son aspect, le sachant riche à millions, s'est mise en tête de le marier à sa cousine : et la cousine est auprès d'elle, et la cousine n'a

pas le sou. Il est vrai qu'on la nomme *Flore ;* mais quelle *Flore !* juste ciel ! Pas de fraîcheur, et point de taille. C'est égal : la comtesse n'en présente pas moins à l'admiration de Lowensfeld :

> Et la rose et la fleur d'orange,
> Et le jasmin et le muguet,

dont elle voudrait gratifier l'Allemagne. Elle chantait hier au baron : « *C'est pour toi que je les arrange.* »

» En attendant, j'ai eu l'habileté de rester l'ami dévoué des dames de Valdoux. Elles ont admiré la grandeur d'ame avec laquelle j'ai fait le sacrifice de mon amour ; et j'ai obtenu toute leur confiance. La séduisantissime orpheline, en butte aux petits soins du baron, est heureuse, loin de Bréville, comme le poisson..... hors de l'eau. Elle est obligée de subir une masse de déclarations à l'allemande ; et les déclarations ressemblent au déclarateur. Le baron a cinq pieds huit pouces, et il pèse deux ou trois cents. Je suis, en apparence du moins,

l'intermédiaire du mariage qui se mijotte entre eux aujourd'hui. *A moi les flambeaux de l'hymen!* crierait un faiseur d'épopées. Et cela me rappelle que nous avons ici un financier qui fait des drames-vaudevilles, un monsieur fort récréatif. Il a un œil toujours sinistre et une bouche toujours riante; il fredonne d'un air lugubre; il est à la fois noce et convoi. Cet individu est une chanson qui ressemble à une épitaphe.

» Ta sœur, la vicomtesse de Montbris, a un appartement au castel de Suzannin; elle y est venue pour la grande fête. Elle est belle et n'a point d'amant. Pauvre dame, elle a des principes. Elle parle sermens et fidélité. *Sermens!* dans ce siècle où les Talleyrand du crû, après avoir juré treize fois obéissance à un même nombre de pouvoirs, se désoleraient de mourir avant d'avoir trahi le quatorzième! *Fidélité!* dans ce beau royaume de France, où l'on est successivement en contemplation politique devant une kyrielle de figures qui, comme à la

lanterne magique, passent, gambillent et disparaissent ! Ta sœur est femme à *hautes vertus*, bagage ennuyeux et maussade; j'en bâille, rien que d'y penser. Elle peut changer, par bonheur; il ne faut qu'un coup du hasard. Crois-tu au hasard, toi, mon cher? J'ai ouï dire que le *hasard* était l'incognito de Dieu : je crois plutôt que c'est celui du diable, si, du moins, diable et Dieu il y a.

» Tu vas trouver que je divague; mais tu demandes des nouvelles : je n'ai pas le temps de mettre de l'ordre dans mes récits, ni de l'arrangement dans mes phrases. Elles y perdraient d'ailleurs leur naturel, et par conséquent leur mérite, en supposant que j'aie l'un ou l'autre.

» Surtout profond secret, mon Eugène! En savons-nous assez l'un par l'autre, et, je puis ajouter, l'un sur l'autre! Quelle garantie réciproque! Tu as été, tu es mon élève, et un lien sacré nous unit. *Sacré* n'est peut-être pas l'adjectif convenable; mais tu n'y tiens pas, ni moi non plus. En vérité, Stainville! je suis quel-

quefois effrayé de ma besogne et de mes entreprises. Ame damnée de la province, je suis le compagnon chéri de Lowensfeld, le dévoué serviteur des d'Ambleville, le confident de tous nos dandys, le conseiller de toutes nos folles, et l'intime ami de Bréville. Est-ce là de l'occupation ! Quel bel écheveau d'intrigues je vais tordre ! Qui le démêlera sera fin. Je défierais le démon lui-même de retirer tous mes *ayant-cause* du *labyrinthe* inextricable de machinations et de maléfices où je vais les jeter pêle-mêle et à corps perdu, sans *Ariane* et sans peloton. *Le monstre* y devra prendre place ; et ce monstre, ce sera toi : toi ou moi, comme tu voudras.

» Adieu. Rappelle-toi bien qu'ici-bas, dans la lutte intérieure des passions et des intérêts, la terre est au plus audacieux ou au plus rusé. Tout a son temps, tout passe et s'en va. N'avons-nous pas vu disparaître jusqu'à l'âge d'or des poignées de main royale? ce qui du reste est peut-être heureux pour le palais, mais bien

découragéant pour la rue! Apporte-moi cinquante louis dont j'aurais un pressant besoin; je te les rendrai cet hiver, si, du moins, je vis jusque là; car, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudra bien que, tout comme un autre, je m'en aille

. . . . . . Où va toute chose,
Où va la feuille de rose,

et cætera. Très-cher! je t'embrasse. »

VI

A l'extrémité du vallon de Suzannin, s'élevait une jolie maison de modeste apparence. Placée sur le penchant d'un coteau, cette habitation isolée, que l'on nommait Valdoux, avait peu de dépendances ; mais elle était meublée avec une élégante simplicité. Un limpide ruis-

seau, traversant son petit enclos, serpentait sur une pelouse émaillée de fleurs et semée d'arbres verts. Une haie vive en défendait les abords; et, sans cacher aucune vue, elle permettait d'embrasser l'immense paysage qui là, se déployant aux regards, semblait appartenir au domaine.

La demeure était pittoresque; et, bien que sans aucune fortune, la belle Anna, sous la surveillance de sa tante, y avait coulé de paisibles jours. Les révolutions sans fin de la France avaient enlevé aux deux habitantes de Valdoux des héritages considérables; il ne leur restait qu'un nom sans tache; et, depuis long-temps dans la gêne, elles vivaient de privations.

Madame d'Ambleville, ambitieuse et fière, avait de la fermeté dans le caractère, et savait parfaitement dissimuler la pauvreté de sa situation sous la quiétude de son maintien. Sa toilette, toujours soignée, était d'un goût simple et parfait. Sa maison, réglée avec ordre, semblait constamment en tenue de fête. Elle possédait admirablement l'art de faire quelque

chose avec rien, de donner un air noble à un objet vulgaire, et de présenter comme remarquable ce qui était insignifiant. Il résultait de là que tout en elle et chez elle avait une sorte de dignité qui, jetée sur son dénuement, excitait d'abord la surprise, imposait ensuite le respect et captivait enfin l'intérêt.

Malheureusement, madame d'Ambleville, avec un cœur peu expansif, avait beaucoup de légèreté dans l'esprit. La vanité gâtait en elle une foule de bonnes qualités. La flatterie lui tournait la tête; elle s'en était fait une habitude à l'époque où, jolie et riche, elle était entourée d'hommages. L'encens brûlé aux pieds de sa nièce avait continué depuis à l'enivrer; et les louanges enfin lui étaient devenues un tel besoin, que, lorsqu'on ne lui en prodiguait pas, elle se croyait presque insultée.

Sa nièce était le seul objet de ses affections; et elle se persuadait qu'un brillant mariage assurerait tôt ou tard une immense fortune à l'orpheline qu'elle avait élevée. Ses idées étant

habituellement hautaines et arrêtées, son langage était presque toujours froid et positif. Elle abordait franchement, pour arriver à son but, les questions les plus épineuses, et ne se laissait jamais influencer dans sa marche par les argumens du cœur ou de l'imagination. Elle se plaisait dans ses discours à dépouiller la vie de ses poétiques prestiges et à désenchanter la jeunesse en brisant sans pitié ses rêves. Anna d'Ambleville, au contraire, avait une ame douce et tendre ; ne se livrant néanmoins que rarement aux illusions de l'espérance, elle fuyait les impressions, et ne cherchait que les devoirs.

Modeste, pieuse, soumise, et accoutumée de bonne heure aux exigences de la pauvreté, elle ne regrettait ni le luxe ni la richesse. La fortune et le bonheur ont besoin d'être quittés et perdus pour être appréciés et sentis. Or Anna avait toujours été étrangère aux pompes des existences dorées ; et, dépourvue de toute idée ambitieuse, elle avait secrètement promis à Dieu de se résigner à tout

ici-bas, sans jamais douter de sa miséricorde. La nature l'avait créée gaie, les circonstances l'avaient faite triste. Sa taille était svelte et légère; ses longs cheveux, d'un blond cendré, étaient d'une beauté remarquable; et la blancheur de sa peau avait quelque chose de si transparent, la suavité de son regard quelque chose de si ineffable, qu'on l'eût prise pour une angélique vision, quand, sous les bosquets de Valdoux, elle errait pensive et rêveuse.

Les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière les coteaux de Suzannin. Madame d'Ambleville et sa nièce se promenaient sur la terrasse de leur maisonnette. L'entretien qu'elles venaient d'avoir ensemble avait dû être pénible; car le visage de la première exprimait un violent dépit. L'autre pleurait amèrement.

C'est qu'il s'était passé bien des événemens depuis la soirée dansante de Suzannin. Flacourt avait présenté le baron de Lowensfeld aux

dames de Valdoux. Madame d'Ambleville, ayant remarqué la vive impression qu'avait faite Anna sur le noble étranger, s'était empressée de l'accueillir avec sa grâce habituelle : elle n'avait négligé aucun moyen de séduction ; et Lowensfeld, entièrement subjugué, sollicitait la main de l'orpheline. Un aussi brillant mariage éblouissait la tante d'Anna. Elle venait de l'annoncer à sa nièce ; elle avait pensé que la jeune fille partagerait son enthousiasme ; hélas ! quel mécompte imprévu ! l'orpheline, pâle et troublée, avait pleuré pour toute réponse.

« — Ma nièce, dit madame d'Ambleville après avoir épuisé en faveur de Lowensfeld ses argumens les plus persuasifs, je ne n'ai plus qu'un mot à vous dire : *Vous l'épouserez*, je le veux.

— J'obéirai, répond Anna, suffoquée par la douleur ; vous avez le droit d'ordonner, mon devoir est de me soumettre.

— Beau mérite ! a repris la dame de Valdoux avec ironie : beau mérite vraiment, que de se *soumettre* à épouser un bel homme, un

noble baron, et cent mille écus de rente!

— Mais son caractère, ma tante!

— Je l'ai étudié, mon enfant; il est généreux, calme et juste.

— Il est froid et dissimulé.

— *Froid!* ce jugement est bien faux; il t'aime d'un amour brûlant. *Dissimulé!* où en est la preuve? il avoue franchement sa flamme.

— Et sa vie passée! quelle est-elle?

— Il nous suffit de savoir qu'il jouit en Allemagne d'une réputation sans reproche et d'un nom sans tache. Aurions-nous le droit d'aller lui demander compte, en outre, des sentimens plus ou moins tendres de ses premières années? Ma nièce, *vous l'épouserez!*

— Je ne saurais l'aimer, ma tante.

— L'amour n'est pas indispensable; au contraire, ma bonne petite. En mariage, l'amour est un luxe inutile et dangereux. Je n'aimais que médiocrement M. d'Ambleville quand je lui engageai ma foi. Il était peu agréable et d'une humeur atrabilaire. Eh bien! nous avons vécu

fort convenablement ensemble. Je ne me tourmentais ni de ses froideurs, ni de ses infidélités, ni de ses caprices; tout cela, glissant sur l'indifférence de mon cœur, n'avait aucune prise sur moi. Puis, quand la mort vint le frapper, je le regrettai dignement, mais sans me fondre dans les larmes. Déplorable chose, ici-bas, que ces sentimens ardens qui dévorent et qui tuent! Il faut, ma chère Anna, pour vivre sans trouble en ménage, aimer avec tranquillité et raisonner à froid ses affections. L'amour, lorsqu'il n'est point un enfantillage, est une sottise ou une calamité; trop heureux encore lorsqu'il n'est pas un crime. Enfant! tu n'aimes pas? tant mieux.

— J'ai dit seulement, chère tante, que je n'aimais pas le baron.

— Cela signifie sans doute que tu as du penchant pour un autre. Bah! quelque pensée romanesque! Tu auras lu dans des livres d'imagination que l'amour est le délice de l'existence; que ce puissant régénérateur accourt,

au printemps de la vie, un flambeau à la main, pour éclairer la belle saison; que, paré d'une robe nuptiale, il vient entonner l'hymne universel avec des harpes et des palmes!... Mais ces beautés poétiques, ma pauvre Anna, quelque attrayantes qu'elles paraissent, n'en sont pas moins, au fond, des leurres pernicieux et d'impertinentes folies. La seule chose vraie, dans tout cela, pour une jeune fille, c'est tout bonnement qu'il faut se marier aussi richement que possible, aimer d'une façon raisonnable, et s'efforcer, dans la loterie des alliances, de tirer un bon numéro.

— Mais M. de Bréville!... ma tante...

— Ah! nous y voilà revenues. Eh bien! que veux-tu faire, ma nièce, de ce singulier personnage?... Devras-tu passer tes belles années à attendre, et inutilement, qu'il daigne te communiquer ses secrètes intentions?... On dirait qu'il t'aime, c'est vrai; j'avais espéré moi-même un instant qu'il me demanderait ta main; pas du tout. Ce monsieur, pétri de mys-

tères, parle sans jamais s'expliquer, et ne fait un pas en avant que pour en faire quatre en arrière. Dieu nous sauve, en fait de mariage, de lui et des gens de sa trempe! Le baron! quelle différence! Il va, lui, franchement, droit au but. Il se présente, il aime, il épouse. »

Ces mots étaient à peine achevés, que le baron de Lowensfeld et M. de Placourt s'offrent aux dames de Valdoux. Le visage de l'orpheline était d'une pâleur mortelle, et la souffrance y était empreinte. Quelques paroles insignifiantes se sont échangées d'abord entre les nouveaux venus et madame d'Ambleville; puis, celle-ci, prenant le bras de M. de Placourt, l'entraîne rapidement vers un bosquet voisin.

« — Laissons-les ensemble un moment, lui dit-elle à voix basse. Il faut que votre ami plaide sa cause lui-même; il y a des obstacles à vaincre.

— Refuserait-elle sa main? demande Placourt étonné.

— Non; mais ses idées sont bizarres. Elle veut, premièrement, aimer.

— La chose est déjà faite, madame; elle aime, mais ce n'est pas Lowensfeld.

— Et qui donc?

— Le comte Rodolphe.

— Monsieur!

— Ne vous irritez pas; nous ne parlons ici qu'entre nous. Qu'importe, en définitive, que mademoiselle d'Ambleville, ainsi que j'ai cru m'en apercevoir, ait un tendre penchant pour le beau sire de Bréville? elle n'en épousera pas moins Lowensfeld : l'affaire est magnifique pour elle. Après cela, que je me sois trompé ou non, que son cœur batte à droite ou à gauche, qu'elle ait des dégoûts ou des préférences, cela regardera le baron. Ce seront des choses d'intimité ou d'extérieur, dont vous ne devez en aucune façon, ni moi non plus, accepter la responsabilité. La noce! voilà notre tâche. Le reste, à la garde de Dieu!

— Taisez-vous! monsieur de Placourt, dit madame d'Ambleville en agitant son éventail avec une humeur mal déguisée : je déteste un

pareil langage. Vous mentez à votre conscience.

— Comme tout le monde, madame.

— Mais tout le monde n'en a pas.

— J'entends par *tout le monde*, personne.

— C'est calomnier l'univers.

— En tout cas, l'univers s'en moque. »

Madame d'Ambleville a réfugié son dépit sous le ton léger du badinage.

« — Vous êtes un monstre, Placourt!... le abominable des monstres.

— Tout à vous, du moins, et aux vôtres. »

La dame de Valdoux s'est tue. Les railleries de Placourt avaient quelque chose de si perfide et de si incisif, dans ses conversations avec elle, que, bien qu'elle s'efforçât presque toujours, en y mêlant ses plaisanteries, d'y entrer avec un visage riant, elle en sortait l'ame blessée.

Le soleil était couché depuis long-temps, et l'obscurité commençait à s'étendre sur le bocage avec rapidité. Lowensfeld marchait silencieusement auprès d'Anna. Il avait bien remar-

qué que madame d'Ambleville s'était éloignée à dessein pour lui laisser le loisir d'exprimer son amour lui-même; mais un insurmontable embarras paralysait ses sentimens. L'orpheline, non moins troublée, cherchait à réunir ses forces. Elle comprenait tout ce que, dans cet entretien, il pourrait y avoir pour elle d'irrévocable et de décisif. Elle tremblait de tous ses membres.

« — Mademoiselle ! dit enfin le baron d'une voix mal assurée, vous n'ignorez plus sans doute à quel bonheur j'ai osé prétendre. Me permettrez-vous, aujourd'hui, de mettre ma vie à vos pieds? »

Cette question franche et loyale nécessitait une réponse; mais il semblait à l'orpheline que, dans ce moment terrible, eût-elle voulu parler, sa voix n'eût pu rendre un accent, ni son esprit une pensée.

Lowensfeld l'examinait attentivement. Enhardi par un silence qui pouvait ne provenir que de timidité, il a repris d'un ton plus ferme :

« —J'avais mille choses à vous dire, aimable orpheline! mais près de vous les mots ne me viennent pas comme à un autre. La tête est vide quand le cœur est trop plein. Et puis, né en Allemagne, je n'ai pas cet esprit français qui trouve toujours de gracieuses paroles, même à défaut d'heureuses idées. J'ai bien ici, au fond de mon ame, un monde entier de sentimens; mais je n'ai à mon aide aucune langue connue pour vous ouvrir cette ame et ce monde. Je vous parais absurde, sans doute; je suis maladroit, je le sens; cela est ridicule à mon âge; mais, que voulez-vous! à l'automne de mes jours, je me suis pris à aimer tout-à-coup avec la fougue de vingt ans, avec son audace et ses craintes, sa torpeur et ses gaucheries. En vain j'ai lutté un instant; je suis vaincu, à votre merci : ne soyez pas pour moi sans pitié! »

La physionomie du baron était si tendrement humble en s'exprimant ainsi, qu'Anna s'est peu à peu rassurée.

« —Vous ne repoussez point mes vœux, a-t-il

repris d'un ton moins triste; vous consentez donc à me laisser aller à vol d'imagination dans le champ des illusions de l'amour. Oh! soyez bénie pour le rayon d'espoir que vous me descendez du ciel! Je ne saurais plus que faire aujourd'hui de l'existence, si vous n'en vouliez pas comme d'une chose à vous, à vous seule, à vous toute entière. C'est bien hardi ce que je vous dis là; mais vous m'écoutez sans m'interrompre; et ne pas me défendre de chercher à vous attendrir, c'est m'enhardir à vous aimer. L'avouerai-je encore? je me suis fait près de vous une habitude de trouble et d'émotions qui me rendrait désormais insupportable une vie d'indifférence et de calme. Il y a pour moi, assurément, plus de tourmens que de joie à vous aimer; n'importe : ôtez-les-moi, j'en mourrais. »

Anna, peu accoutumée au langage de la passion, écoutait Lowensfeld avec une naïve surprise. Un autre que le baron allemand eût proféré ces aveux d'amour avec un geste exalté,

une voix énergique et des regards brûlans : ce qui, alarmant la pudeur, eût embarrassé l'innocence. Mais le noble étranger avait parlé sans violence et sans transports. Le sentiment, concentré chez lui, n'avait ni éclats ni délire; sa parole était lente et simple; il s'offrait soumis et modeste.

«—Monsieur le baron, répond l'orpheline, je suis sans fortune et sans dot. Votre désintéressement me pénètre de reconnaissance; vos sentimens m'ont émue; mais souffrez qu'avant de prendre une détermination solennelle, j'interroge en secret mon cœur. Accordez-moi quelque délai. Je prierai... Dieu m'éclairera.

— Puisse-t-il vous conduire à moi! répond le dévoué Lowensfeld. Prenez des journées... des semaines... et, s'il le faut même, des mois. J'attendrai encore... et long-temps. Je ne me lasserai point d'attendre; mais que ce soit auprès de vous. J'attendrai, pourvu qu'on me plaigne; j'attendrai, pourvu que j'espère. »

Lowensfeld et Anna se trouvaient en ce moment sous un bosquet de verdure où les derniers rayons du soir n'arrivaient plus qu'à demi-éteints. L'atmosphère était douce et pure; une odeur balsamique s'élevait de la pelouse et des parterres. L'orpheline, attendrie des accens du baron, éprouvait une sorte de regret de ne pouvoir répondre à sa flamme : il y avait tant de déférence et de respect, tant d'amour et de loyauté dans son langage et dans ses manières! Hélas! elle songeait à Rodolphe. Quel contraste entre ces deux hommes! Jamais le comte de Bréville, alors même que sa tendresse essayait de l'emporter sur sa réserve, ne parlait avec confiance et abandon. L'un était constamment droiture et vérité; l'autre, mystère et réticences.

Les oiseaux gazouillaient tendrement sous la feuillée; le bocage était plein de parfums et d'harmonie. Anna s'assied sur le banc rustique où chaque soir elle conduisait sa tante. Une lassitude extrême s'était emparée d'elle; et,

toute abattue, toute rêveuse, elle continuait à prêter l'oreille aux discours du baron sans inquiétude et sans trouble. Lowensfeld ne l'effrayait plus.

Il s'était assis auprès d'elle, et, bien qu'il s'enivrât de sa vue, à peine la regardait-il.

« — Oh! continue-t-il lentement, qu'il me rait doux de rendre une existence brillante à celle qui vous servit de mère! Je voudrais qu'elle eût une fortune indépendante, et que, la recevant de mes mains, elle ne la tînt que de vous seule. Le plus heureux de tous, ce serait moi. »

Un léger sourire a glissé sur le visage d'Anna. La reconnaissance de l'orpheline a eu un mouvement irréfléchi d'expansion. Son geste a été celui du remerçiement. Le baron, l'interprétant au gré de ses vœux, a cru qu'elle lui tendait la main. Il l'a saisie, mais sans transport; il l'a portée à ses lèvres, mais plutôt comme un témoignage de gratitude que comme une manifestation d'amour. Et pourtant les genoux du

baron commençaient à plier; et pourtant, un instant encore, il allait tomber à ses pieds.

Tout-à-coup Anna jette un cri, un cri de surprise et d'alarme. Elle a retiré précipitamment sa main des mains de Lowensfeld; elle a voulu se lever de son banc, elle y est retombée sans force. Un nom est sorti de sa bouche, un nom inattendu, « *Rodolphe!* »

Bréville était là, devant elle, en face, debout, immobile; et, seul à l'entrée du bosquet, il fixait sur elle un œil consterné. Les dernières teintes du couchant qui se reflétaient au dehors sur sa pâle physionomie éclairaient son front mâle, où se lisaient à la fois l'irritation et le dédain. Le vent agitait ses cheveux noirs. Muet comme une statue de marbre, il avait croisé ses bras sur son sein; et l'épais feuillage des arbres, entourant de son cadre obscur cette étrange apparition, la revêtait en ce moment d'une de ces puissances mystérieuses dues à l'imprévu du hasard ou à la magie des circonstances.

A force de vouloir concentrer ses sensations,

le visage de Rodolphe les résumait toutes. Lowensfeld a fait quelques pas... mais, malgré sa froide impassibilité, il s'est arrêté, muet aussi, devant la figure menaçante du comte. Tous deux, lutteurs prêts à se battre, ils se regardent et s'attendent. Inconcevable instinct de la rivalité! leurs haines, comme des épées invisibles, se sont déjà croisées sans bruit. Ces deux hommes ne s'étaient encore rencontrés nulle part, et pourtant ils se reconnaissent. Là même, ils ne s'adressent aucune parole, et cependant ils se défient.

Les choses étaient à ce point, quand soudain Placourt se présente. Il pousse une exclamation de surprise, comme s'il pensait qu'elle dût conjurer un maléfice; il frappe sur l'épaule de Bréville, comme s'il espérait y briser un talisman perfide; et présentant Rodolphe au baron avec une aisance pleine de gaîté, il leur jette à tous deux ces mots :

« — Monsieur le baron de Lowensfeld! voici M. le comte de Bréville, que vous êtes venu

chercher du fond de l'Allemagne, et dont vous désiriez tant la présence... pas précisément ici peut-être, mais ailleurs ; le lieu n'y fait rien.

Monsieur le comte de Bréville ! voici M. le baron de Lowensfeld, dont vous serez sans doute charmé de connaître les intentions et les secrets, car le mystère doit aimer les mystères, « *comme la rose le zéphyr :* » cela se chante à l'Opéra. Eh ! vive la bonne harmonie ! »

Ce flot de paroles décousues, accompagné d'un rire bruyant, a déconcerté les rivaux. Leur position muette et menaçante en face l'un de l'autre commençait à devenir singulièrement ridicule, entre les moqueries de Placourt et la désolation d'Anna.

«—Eh ! messieurs ! poursuit le railleur, que vous êtes donc peu attentifs ! Mademoiselle d'Ambleville est ici près, qui attend un bras pour sortir de cet humide bocage. Ne sentez-vous pas la fraîcheur...? si du moins vous sentez quelque chose. Or çà ! m'aurait-on laissé seul ? On n'entend ici d'autre voix que la mienne. Ah ! Dieu

merci ! voici du renfort. Madame d'Ambleville ! messieurs. »

La tante d'Anna a salué froidement le comte Rodolphe, et les deux rivaux ont courbé respectueusement leurs fronts devant elle. Puis, la dame de Valdoux s'est rapprochée de sa nièce, qui s'était à demi levée pour la recevoir ; et toutes deux, se rasseyant, échangent quelques mots à voix basse.

Le comte de Bréville, pendant ce temps, attirait Lowensfeld à part hors du bosquet. Son air est calme et réfléchi.

« — Monsieur le baron, lui dit-il d'un ton mesuré, je regrette infiniment de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous vous donniez la peine d'y venir ; mais, présentement de retour à Bréville, j'y serai tout-à-fait à vos ordres. »

L'étranger s'est d'abord incliné légèrement. Il a ensuite regardé Rodolphe des pieds à la tête, avec une sorte de curiosité sombre et discourtoise. Il hésitait à lui répondre :

« — Monsieur le comte, réplique-t-il enfin

d'une voix sourde mais posée, je vous remercie du désir que vous m'exprimez de me recevoir à Bréville; mais je n'ai plus rien à y faire.

— Cependant, monsieur le baron, vous n'étiez venu en France, disiez-vous, que pour m'entretenir d'affaires... d'affaires dont je n'ai nulle idée?

— *Nulle idée!* souffrez que j'en doute.

— Comment?...»

— J'arrive d'Allemagne; c'est déjà, si vous regardiez, un premier rayon de lumière.

Rodolphe a paru tressaillir.

«— En tout cas, monsieur le comte, a repris Lowensfeld, l'affaire dont vous dites *n'avoir nulle idée* ne me concerne pas personnellement; je ne m'en suis chargé qu'à titre de *commission*, et rien ne m'y attache de force. En conséquence, à cet égard, ce que je voulais la semaine dernière, je ne le veux plus aujourd'hui. J'avais à parler, je me tais. Cela, au surplus, doit peu vous surprendre, vous, qui êtes d'un pays où l'on change d'opinion comme de vête-

ment, et où, même avant que d'avoir servi, l'habit à revêtir est usé.

— Monsieur ! un tel langage m'étonne.

— Si je vous étonne aujourd'hui, vous m'avez étonné autrefois ; partant, monsieur, nous sommes quittes.

— *Autrefois !* répète Rodolphe ; mais je ne me rappelle pas, monsieur, avoir jamais eu l'honneur de vous voir ; votre nom même m'est tout-à-fait inconnu. Je n'ai jamais été en Allemagne.

— Pardon, monsieur le comte : trois jours. »

Le regard de Rodolphe a pris une expression indéfinissable : il s'y joignait tour à tour de la colère et de l'effroi, du saisissement et de la menace.

« — Monsieur lebaron, reprend-il d'une voix altérée, où étiez-vous pendant ces trois jours ?... Oserais-je vous le demander ?

— Je n'étais pas où vous priiez, je priais où vous n'étiez pas.

— Qu'importe où Dieu reçoit nos prières !

est-ce là que gît la question? Je vous trouve incompréhensible.

— Vous l'êtes aussi pour bien d'autres.

— Un mot encore, je vous prie. Me connaissiez-vous?

— Non, monsieur.

— Qui vous a envoyé?

— Personne.

— Qu'auriez-vous à m'apprendre?

— Rien.

— Quoi qu'il en soit, monsieur le baron, permettez que, pour l'acquit de ma conscience, je vous demande un moment d'entretien particulier, chez vous ou chez moi, n'importe où.

— Permettez que je m'y refuse.

— Si j'ai des secrets!

— Gardez-les.

— Vous en avez qui me concernent.

— Il m'est libre à moi de les taire.

— Je vous sommerai sur l'honneur... de remplir votre mission.

— Et si je vous sommais sur l'honneur... de tenir vos engagemens?

— Y ai-je manqué?

— Pas encore.

— Croiriez-vous, monsieur, que plus tard...?

— Avant de croire, j'attendrai.

— Et jusque là?

— J'observerai. »

La pâleur habituelle de Rodolphe est devenue effrayante. Il a fermé les yeux comme quelqu'un qui sent un nuage obscurcir sa vue et passer sur son intelligence. Il a saisi dans le peu de mots du baron ce que nul, excepté lui, n'aurait pu y comprendre. Leur sens, énigmatique pour d'autres, n'était point sans clartés pour lui. Il s'est appuyé contre un arbre, et un long soupir lui échappe.

« — Messieurs! s'écrie alors Placourt, qui s'était écarté par discrétion, mais qui, caché derrière le feuillage, n'avait rien perdu de l'entretien; messieurs! le bonheur de vous retrouver ne devrait pas vous faire oublier tota-

lement ces dames, qui attendent, pour rentrer chez elles, la fin de vos tendres explications. Le bon vent qui vous a mutuellement poussés vers ce fortuné rivage, et qui vous a rendus l'un à l'autre, devrait souffler à tous la gaîté. Laissez-nous donc prendre part à vos joies réciproques. Et vous, monsieur Rodolphe! donnez à votre regard une expression plus affectueuse; en vérité, votre satisfaction a quelque chose d'irrité. Ce n'est pourtant pas quand on retrouve un *Pylade*, ou à peu près, qu'il convient de donner à sa figure un semblant des fureurs d'*Oreste*. »

Madame d'Ambleville s'était levée.

« — Rodolphe, offrez-lui donc votre bras! a repris M. de Placourt. »

Bréville obéit sans répondre. La tante d'Anna lui adressait au hasard quelques paroles insignifiantes; il s'est brusquement retourné. Lowensfeld, qui marchait derrière lui, soutenait la tremblante orpheline; il lui parlait à voix basse, et elle s'appuyait sur son bras.

Accoutumé à se contenir, Rodolphe détourne la tête. Ils arrivent silencieusement au salon de la maisonnette. Quelques bougies, allumées sur la cheminée, éclairaient faiblement l'enceinte. Rodolphe a jeté sur Anna un regard dédaigneux et calme. Il ne lui a pas adressé un mot. Il s'éloigne et salue à peine; il s'était dirigé vers la porte.

« —Vous nous quittez déjà ? dit madame d'Ambleville avec ce ton inexpressif qui chasse plutôt qu'il n'arrête. Pourquoi si vite? qui vous presse? »

Le comte est revenu brusquement vers le baron.

« —De grâce! un nouvel entretien! Monsieur de Lowensfeld, au revoir!

— Nous verrons, monsieur de Bréville.

— Vous ne viendrez jamais assez tôt.

— Arriver à temps me suffit. »

VII

LETTRE DU COMTE RODOLPHE A M. DE PLACOURT.

Château de Bréville, dimanche matin.

« Soyez assez bon, mon cher ami, pour dire à M. le baron de Lowensfeld que je désirerais l'entretenir un instant aujourd'hui. Je le prie de vouloir bien m'indiquer l'heure où il

pourrait me recevoir, et le lieu qu'il lui plairait de choisir!

» Mille amitiés.»

RÉPONSE DE M. DE PLACOURT AU COMTE RODOLPHE.

Cottage de Santure, dimanche matin.

« Je m'empresse, mon cher Rodolphe, de répondre à ta lettre, par le retour du domestique à cheval que tu m'as dépêché à franc étrier. Permets-moi d'abord de te déclarer que je déteste les messages laconiques, et que ton billet de ce matin est ridiculement exigu. Toi qui écrivais naguère si bien, est-ce que tu serais présentement à court d'idées, comme nos télégraphes à bout de mensonges?

» J'en suis fâché pour toi si tu aimes aussi les réponses courtes; car moi, au contraire, je suis passionné pour les digressions et les longueurs, en fait de correspondance épistolaire. Il te faudra donc dévorer mes quatre pages, quand tu devrais en éprouver le malaise de Régulus

au moment où il roulait, bon gré mal gré, dans un tonneau garni de petites pointes de fer : promenade peu attrayante !

» Tu voudrais voir ce matin M. de Lowensfeld? je te ferai observer que c'est aujourd'hui dimanche, et que ce n'est pas à l'heure des saints offices qu'on se donne des rendez-vous d'affaires. Cela n'est nullement catholique ; et, bien que je n'aille jamais à l'église, je tiens aussi rigoureusement au catholicisme... que certains modernes Brutus à la vertu républicaine.

» Le baron, à qui j'ai communiqué ton message, m'a répondu qu'il allait y réfléchir, et que sous peu, relativement à l'entretien que tu désires, il prendrait une décision. Or, tu connais la lenteur allemande : un pareil *sous peu*, selon moi, signifie au moins *trois semaines*. Au reste, le temps va si vite ! Il faut convenir que toi et Lowensfeld, vous avez une manière originale de vous rechercher mutuellement. Le jour même où il accourait d'Allemagne à Bréville, tu te rendais en poste à Paris ; et à peine

es-tu de retour, que le baron du nord se retire. Vous jouez à la cligne-musette. On dit que *les petits cadeaux* entretiennent l'amitié, je m'imagine que, chez vous, ce sont *les petites courses*.

» Si, avant d'avoir pris sa décision relative au rendez-vous sollicité, Lowensfeld repartait pour Vienne, je me hâterai de t'en prévenir : cela te fera voir le Danube, un fleuve qui en vaut la peine. Les bateaux à vapeur y fument aussi noirs que sur la Tamise. Le locomotif, au surplus, fait en maître le tour du globe ; et à la toute-puissante voix de ce dieu régénérateur, le monde entier se fait... chaudières. Tout bout, tout galope... et tout crève.

» Au fait, qu'est-ce que le progrès de la civilisation? une suite continue de mutations, de bouleversemens et de métamorphoses. On change, on invente, on perfectionne; et qu'a-t-on de plus qu'autrefois ? marche pareille : les souffrances ; même guide : la déraison; invariable fin : la mort. A y mûrement réfléchir, si la barbarie était un fruit vert, la civilisation

est un fruit pourri. Si l'une était un sol inculte, l'autre est un terrain calciné. A l'âge ancien, du nerf mais sans formes; aux temps nouveaux, du corps mais pas d'ame. Qu'aimes-tu mieux? Pour moi l'un vaut l'autre.

» Deux calèches se sont arrêtées tout-à-l'heure à ma porte; elles venaient chercher Lowensfeld. Dans l'une, il y a la comtesse d'Estival, avec son amant et son mari, autrement dit l'arbre et l'écorce, ou, si tu veux, la chair et l'ongle; dans l'autre, Flore et le baron. Je n'ai jamais vu ce dernier plus lourd et plus compassé. Quel renversement de la fable! *Flore* qui enlève *Zéphyr!*... La *Flore* était couleur feuille morte; et le *Zéphyr*, c'était du plomb.

»Tu ne te douterais jamais où va cette carriolée matinale? Au spectacle d'une partie de barres à ânes imaginée par notre cher Stainville, le *nec plus ultrà* des viveurs, le prince souverain des coulisses, arrivé tout exprès de Paris. Un haut fonctionnaire d'armée, qui a gagné, dit-on, ses épaulettes, à la porte d'une prison,

et dont l'épée n'est qu'un verrou, doit être le juge du camp. Il distribuera des couronnes aux vainqueurs : ce sera bien flatteur pour les ânes.

» Lowensfeld dînera ensuite chez la comtesse d'Estival. C'est l'amant qui l'a invité : on en préviendra le mari. Puis, de là, on se rendra à la brillante fête de Suzannin, qui enfin aura lieu ce soir. La marquise a déjà envoyé des articles à l'avance aux petits journaux de Paris et des départemens. Il y est annoncé que la magnificence et la splendeur de la cérémonie étaient *impossibles à décrire*. C'est comme l'enthousiasme public à propos de... *tu sais bien quoi*.

» Il y aura bal, concert, comédies gratis et feu d'artifice, absolument de même que s'il était né quelque illustre mioche à... la dame de Suzannin. Je lui avais conseillé de faire jouer une pastorale dans les bosquets. Elle m'a regardé d'un air furibond. *Une pastorale!* elle a vu là-dedans des *brebis*, et cela faisait une allusion

maligne à M. Bichon, qui n'était pourtant rien moins qu'un *bélier*, quoiqu'il en eût peut-être le front. Puis, la noble marquise a reçu hier de fâcheuses nouvelles. Il lui manquera deux duchesses, un ancien ministre de la restauration, trois marquis, un prince danois, un feld-maréchal et deux mylords. Il est bien entendu que les duchesses, le prince, les mylords et le maréchal étaient nièces, cousins, alliés ; c'est de rigueur ; mais il est affligeant de penser que *le compte-rendu* de la solennité, déjà livré à l'impression, vante leur toilette et leurs grâces, en déroulant *primo* leurs titres. C'est égal ; on ne changera rien à l'article. Si les illustrations citées n'étaient pas à Suzannin, elles devaient y être : c'est la même chose ou à peu près. Il y aura d'ailleurs, pour compensation, quelques notabilités de l'époque. On peut en faire cas, au besoin.

» Dis-moi donc, mon brave garçon ! tu m'as battu froid l'autre soir. Serait-ce parce qu'on m'accuse de manigancer le mariage d'Anna avec

Lowensfeld? Eh mais! de deux choses, l'une : ou tu aimes l'orpheline et voudrais l'épouser; ou tu ne l'aimes point et ne penses aucunement à demander sa main. Dans le premier cas, prononce un mot, et le haut baron déguerpit; dans le second cas : eh! que t'importe qui l'on épouse? Pauvre ami! quelle est donc la mouche qui te pique?... Tu n'as pas l'air heureux, tant s'en faut. As-tu besoin de moi, Rodolphe? j'accourrai de suite à ton aide. Fais ta cour à *Flore* ce soir; j'ai idée que ce sera la nuit aux aventures. Il faut du bruit à la marquise : il s'en fera beaucoup, tu verras. Sur ce, Dieu te tienne en sa garde! »

VIII

La belle façade du château de Suzannin resplendissait du feu des lampions, qui en dessinaient l'architecture. Une foule d'équipages se pressaient dans les cours et les avenues, où retentissaient, depuis le coucher du soleil, les juremens des valets et le hennissement des che-

vaux. La journée avait été étouffante, et la brise du soir était encore imprégnée de ces lourdes chaleurs de juillet qui semblent préluder aux orages. Les jardins du manoir achevaient de s'illuminer en verres de couleurs. L'échafaudage d'un beau feu d'artifice s'élevait sur une des pelouses du parc; et déjà les bosquets de Suzannin, prenant un air de fête qui tenait de l'enchantement, se peuplaient d'une foule avide d'émotions. Un brillant orchestre avait été placé, non loin du château, au fond d'une salle de danse champêtre établie sous une tente de toile pourpre, au milieu d'un grand bouquet d'arbres. Cette enceinte, garnie de fleurs, d'où s'exhalaient des flots d'harmonie, était entourée de gradins, tapissée de glaces, surchargée de candélabres et couronnée de lustres. La grâce y disputait le prix à la richesse, et la splendeur à l'élégance.

Partout de ravissans aspects, partout des surprises nouvelles. Ici un pavillon de musique où de jeunes cantatrices soupiraient les

airs à la mode ; là un petit théâtre en feuillages où des acteurs distingués devaient, tour à tour, chanter un vaudeville et exécuter un ballet. De toutes parts, les armoiries de la marquise en peinture et en illuminations. Tout cela n'avait qu'un défaut, mais un défaut cruel et tuant : trop de prétention et de pompe, une exagération continuelle en toute chose : bruit fatigant, élan sans bornes, et but constamment dépassé.

L'affluence allait grossissant. La châtelaine comptait avec ravissement le nombre prodigieux de hauts personnages et de nobles dames qui venaient payer leur tribut d'admiration à ses délicieux bocages. Là commençaient à se mêler la raillerie élégante aux complimens adulateurs ; les éloges distribués à haute voix s'éparpillaient tout bas en sarcasmes. Là des diatribes en pleine fête, jetées çà et là contre les uns et les autres, avec le ton le plus parfait, circulaient gracieusement voilées. C'était une réunion d'amis et de gens d'honneur à la façon

du monde, où l'on se déchirait amèrement de l'air le plus affectueux, où l'on se frappait sans pitié le sourire à la bouche, où la perfidie toute aimable avait la bonhomie de l'abandon. C'était, au milieu des parfums, de la musique et des fleurs, un *tohu-bohu* de joies et de trahisons, de félicitations et d'envie, d'admirations et de flétrissures, qui eût fait horreur mis à nu, mais qui charmait à l'œil fasciné.

M. de Placourt, arrivé l'un des premiers au château avec le baron de Lowensfeld, s'était établi, suivant sa coutume, le maître des cérémonies de la fête.

« — Madame la marquise! dit-il à la châtelaine en l'abordant près d'un des pavillons du parc où accouraient une foule de curieux, nous vous avons bien regrettée ce matin à la partie de barres du comte de Stainville : on y a ri à en mourir. La lutte était à peine en train, que le terrain était jonché d'ânes qui se roulaient avec leurs cavaliers sur la poussière en manière de jeux de boules : ni les uns ni les autres ne vou-

laient entendre raison ; rien ne s'est dignement relevé. Il n'y avait pas moyen de haranguer l'assemblée sur le préau, comme une députation à Neuilly ; il a donc fallu se résoudre à quitter la partie de baudets, et l'on s'est consolé à table. Notre juge du camp avait eu la galanterie de nous faire apporter un bon déjeuner dans la campagne, sous une tente venue d'Alger et dressée contre une route vicinale ; car, madame la marquise doit le savoir, la route vicinale est aujourd'hui le sentier des vertus ; et le patriotisme actuel n'y va pas par quatre chemins pour trouver à s'y goberger.

—N'est-ce pas mylord Salsbury qui vient à moi? interrompt négligemment la marquise. C'est un homme d'un haut mérite, un diplomate remarquable.

— Oh ! très-remarquable, madame. C'est lui qui conseille au gouvernement français de faire du fourreau de son épée un étui à protocoles. Pas d'autre lame que la langue.

— Quel est ce jeune homme à visage sombre? demande Lowensfeld à Placourt.

— Un charmant garçon, mon ami : il s'est signalé par sa façon d'aimer. Il a d'abord tué sa maîtresse d'une main ferme; puis il a voulu se tuer, avec la même énergie, par le fer, l'eau et le feu : les trois élémens, c'est superbe. Mais son poignard, mal aiguisé, n'a pu lui percer la poitrine; la rivière, venue à sec, a manqué d'eau pour le noyer; et son pistolet, trop chargé, a crevé sans blesser personne. Vous concevez que, vu ces circonstances atténuantes, la cour d'assises l'a absous. Il mûrit un nouvel amour.

— C'est affreux! s'écrie la marquise; cet homme ne devrait pas être ici. Qui l'a invité? D'où sort-il?

— Il est cousin d'un haut dignitaire, madame; et lorsqu'au printemps dernier, M. Philibert, votre fils, venant de Paris en *brisca*, voyageait à quatre chevaux, avec tambour, courriers et trompettes, cet intéressant meurtrier

sonnait du cor le long de la route; il était fort beau sur le siége.

— C'est très-bon genre aux écuries, dit tout bas une dame à sa voisine; ce Philibert va vite, ma chère. La mère et le fils, avant peu, pourront bien repartir d'ici, et sans tambour et sans trompettes. »

La marquise de Suzannin montait les marches du pavillon qui était devant elle, lorsque les dames de Valdoux se présentent à ses regards.

« — Approchez, mon aimable enfant! dit la châtelaine à Anna. Qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle.

— J'ai un peu souffert ce matin... »

La vicomtesse de Montbris, sortant du pavillon de musique, a interrompu l'orpheline.

« —Venez, madame la marquise; mademoiselle Flore d'Estival consent à nous chanter une romance. On n'attendait que vous; venez vite!

— C'est plutôt vous, baron, qu'elle attend,

dit Placourt en tirant Lowensfeld à part. Flore est assise au piano; la comtesse, sa cousine, est debout auprès d'elle; et l'amant de la susdite est derrière, en manière de porte-queue, avec un paravent de moustaches. Regardez-le, ce pauvre Max! dandiner sa fatuité! L'ennui l'a tout ébouriffé. »

Madame de Suzannin, prenant le bras d'Anna d'Ambleville, est entrée dans le pavillon. Un léger tremblement a saisi l'orpheline en y apercevant Rodolphe. Il était à côté de Flore; il lui parlait avec une certaine vivacité; il paraissait lui adresser des complimens flatteurs; et mademoiselle d'Estival, promenant ses doigts légers sur son clavier, lui souriait gracieusement.

Bréville a vu entrer Anna. Son œil s'est détourné d'elle avec l'expression de la souffrance; et son entretien avec Flore n'en est redevenu que plus vif.

Les sollicitations les plus pressantes ont dé-

terminé la jeune cantatrice à se faire entendre. Sa voix était sonore et brillante.

On m'aimera, car je suis belle.
On m'aimera, car j'aimerai.
Qu'on me jure d'être fidèle!
Et même serment je tiendrai.
Viens, ô toi pour qui je soupire!
Et quand d'hymen le jour luira,
Qu'à tout jamais je puisse dire :
On m'aimera!

A ces dernières paroles, les regards de Flore se tournaient alternativement sur le comte de Bréville et sur le baron de Lowensfeld. Des applaudissemens retentissent; et Flore, enchantée, continue.

On m'aimera, me dit ma mère;
Pourtant, je l'avoûrai, j'ai peur.
J'ai si peu de talens pour plaire!...
Je n'ai de trésors que mon cœur.
Vers la fortune et son empire,
Amour, loin de moi, s'en ira.
Fuis, doux espoir! Plus n'ose dire :
On m'aimera.

Le visage de mademoiselle d'Estival avait pris

une touchante expression de mélancolie tout-à-fait en situation. Grâce aux modulations de sa voix, elle était véritablement devenue belle en ce moment; et les acclamations parties de tous côtés lui étaient légitimement dues. Sa cousine regardait Lowensfeld d'un air triomphant. Flore, environnée d'hommages, ne s'occupait que de Rodolphe. Anna soupirait à l'écart.

Mais, la romance achevée, les élégans de la fête se pressent tumultueusement autour de l'orpheline; les admirations lui reviennent. Modeste, pâle et silencieuse, Anna se taisait au milieu du bruit et s'isolait au sein de la foule. On était sorti du salon de musique; et la multitude se dirigeait vers un petit théâtre en plein air, où se jouait, tant bien que mal, une pièce de circonstance. Anna venait d'accepter le bras de Lowensfeld, Flore avait pris celui de Rodolphe, et les deux couples marchaient à quelques pas l'un de l'autre. Bréville parlait avec chaleur à sa compagne : l'orpheline pouvait entendre.

« — Oui,disait Rodolphe à voix haute,si jamais j'engageais ma foi, ce ne serait qu'à une femme humble, solitaire, ignorée, que n'auraient pas flétrie les haleines impures du monde, et digne d'un de ces amours profonds, qui ne s'arrachent plus du cœur sitôt qu'ils y ont pris racine. »

Flore a souri gracieusement. Son regard, tourné vers le comte avec une rêveuse tendresse, a comme répondu ces mots : *Aimez-moi! je serai cette femme.*

Et Rodolphe a pressé son bras. Anna, du moins, a cru le voir.

« — Il fait bien froid dans cette allée, dit-elle au baron allemand; si nous marchions un peu plus vite?

— *Froid!* la soirée est étouffante, répond Lowensfeld étonné; chacun se plaint de la chaleur. Voyez le ciel, il est à l'orage. »

Le cœur d'Anna l'était bien plus.

On arrive enfin au théâtre. La toile aussitôt s'est levée, et les acteurs entrent en scène.

La comédie-vaudeville que l'on représentait avait pour titre : *Les Wagons*. Les scènes en étaient sans doute fort amusantes, car des rires joyeux les accueillaient ; mais Anna n'y prêtait aucune attention. Tout ce qui se passait autour d'elle ne lui était qu'un bourdonnement insupportable ; et ces couplets de circonstance, à peine les a-t-elle compris.

LES CHEMINS DE FER.

Voyez au loin sur sur cette rive
Ce long tourbillon qui fend l'air !
C'est l'âge d'or qui nous arrive,
L'*âge d'or* sur des *rails de fer*.
Le siècle est vraiment plus qu'en marche,
Il court, il vole, c'est l'éclair.
Vite, un pont ! des tunnels ! une arche !...
Place ! place au *chemin de fer !*

Plus de montagnes : tout est plaine.
Plus de déserts : tout est vivant.
C'est à qui fuira son domaine,
Le monde entier est *juif errant*.
Quand on a la Chine à sa porte,
Quand à quatre pas est l'Oder,
Tout vous appelle et vous emporte
Aux chemins, aux *chemins de fer*.

Eh ! comment rester immobile,
Quand la vapeur est là qui bout !
Comment garder son domicile,
Quand rien n'est stable ni debout !
Tout se mêle, tout se déclasse,
Peuples, pays, terres et mer.
On se pousse, on renverse, on passe...
Gare ! gare au *chemin de fer !*

Admirez la nature humaine !
Comme elle avance ! quel progrès !
Elle s'élance à perdre haleine
D'un pôle à l'autre : c'est si près !
Entre hommes plus de différences !
Tout se nivelle en fendant l'air.
A bas sommités et distances !
Table rase au *chemin de fer.*

Quel tableau rapide et magique
S'offre aux wagons sur le chemin !
Est-il réel ou fantastique ?
On y voit tant.... qu'on n'y voit rien.
Et puis le danger ! quel délice !
Course de ciel et train d'enfer :
A la fois bonheur et supplice :
Gloire ! gloire au *chemin de fer !*

Ah ! quand bien même les chaudières
Avec fracas éclateraient ;
Quand les machines meurtrières
De droite et de gauche tueraient ;

Tant mieux! tant mieux! nouveau mérite.
Le rail n'en ira que plus fier;
Et l'on n'en courra que plus vite...
Vite! vite! au *chemin de fer!*

« — Hors de propos et contresens, dit Placourt bas à Lowensfeld. Je reconnais là la marquise. Exalter les chemins de fer au moment où, grâce à nos chambres, il n'en est presque plus question!... Pauvre dame! elle est toujours à côté du temps, des hommes et des choses : elle ignore que, pour détruire, nous sommes le peuple *en avant;* mais qu'en revanche, pour fonder, nous sommes le peuple *en arrière*. »

L'orchestre de la salle de bal faisait retentir l'air de ses mélodieux appels. La danse, au milieu d'une fête, est toujours placée par la jeunesse au premier rang des plaisirs. Les groupes, épars dans les jardins, se dirigent d'un commun accord vers la tente magnifique où allaient se former les quadrilles. Le comte Eugène de Stainville s'était approché d'Anna au moment où elle choisissait une place sur les banquettes de l'enceinte, et l'avait engagée pour la première

contredanse. L'orpheline, jetant ses regards autour d'elle, avait en vain cherché Rodolphe; il était resté près de Flore. Elle accepte la main d'Eugène.

Un cercle est formé autour d'elle; on l'admire, on vante sa grâce. Hélas! elle était au supplice. Le monde arrange ainsi ses plaisirs.

La walse succède à la danse. Anna d'Ambleville a repris sa place auprès de sa tante. Un couple ravissant d'élégance a tournoyé soudain devant elle; il a passé, on l'applaudit : C'étaient Bréville et sa compagne.

« — Charmans! charmans! disait la foule.»

Et Flore triomphait encore.

La musique vient de cesser. Anna s'est comme réveillée en sursaut sur sa banquette au son d'une voix qui l'interroge, celle du comte de Bréville. Cette voix n'avait rien de gai; le regard qui l'accompagnait était triste, sévère et froid.

« — C'est une fête ravissante; n'est-il pas

vrai, mademoiselle? Vous devez en être enchantée?

— Autant que vous, répond Anna.»

Leur accent était lamentable.

Ah! si dans cette salle où s'épanouissaient tant de visages rians, on avait pu percer l'enveloppe factice de satisfaction qui servait de contenance à la majeure partie des assistans, que de secrètes douleurs et que de tourmens cachés auraient surgi comme des spectres de dessous la robe des fêtes!

Un cri de joie a retenti : appel à de nouveaux plaisirs.

« — Les fusées! le feu d'artifice! »

Les danses sont interrompues; chacun s'est précipité dans les jardins. On court en tumulte vers la pelouse éloignée au bout de laquelle s'élevait l'échafaudage du feu d'artifice. Un nommé Perrin Villemar, élève de Ruggieri, y avait mis tout son talent. Déjà les airs, traversés par des fusées volantes, se peuplaient d'étoiles éphémères. Des bombes éclataient çà et là dans

les vastes champs de l'espace; des cris d'allégresse se mêlaient au fracas des détonnations; une confusion générale régnait parmi les spectateurs avides de plaisir. La foule, au jour des grandes fêtes, est non seulement impolie, mais barbare. Elle coudoie, renverse, écrase; et, pour arriver une minute plus tôt au spectacle qui l'attire, elle tuerait quelqu'un sans pitié, sauf à s'en désoler plus tard.

L'ordre sévère et l'étiquette cérémonieuse qui, l'instant d'auparavant, présidaient aux discours comme à la tenue, ont fait place à un *sans-gêne* et une licence allant jusqu'à l'effronterie. On eût dit qu'il s'agissait de disputer un prix à la course : tant l'assemblée, éparse et désordonnée, bruyante et folle, se ruait à travers les allées du parc, sans trop connaître son chemin, vers la place au feu d'artifice.

Ce n'était plus maintenant, pour les belles élues de Suzannin, une gracieuse et lente promenade sous les bosquets, où chacune d'entre elles, déployant avec art ses charmes, faisait,

en pays de coquetterie, une espèce de chevalerie errante, une sorte de passe d'armes avec joute, assauts et défis : c'était, au contraire, un turbulent essor sans calcul, un oubli complet d'attaque et de défense, un abandon de soi et d'autrui, une suspension d'artifices, une halte au camp des intrigues.

Ici une mère, séparée de sa fille, courait éperdue de côté et d'autre, la cherchant avec anxiété. Là une femme, enlevée à son mari et s'appuyant sur le bras d'un adorateur, comparait en secret les deux hommes : l'absent a toujours tort dans ce cas.

Ici les paroles de l'admiration, adressées tout bas à la beauté, sous le feuillage et sous les ombres, allaient parfois si vite et si loin, qu'elles arrivaient à l'insulte. Là une conversation d'abord frivole, sautillante, capricieuse, mutine, lutte de grâce et d'esprit, dégénérait en agaceries cajoleuses, en énigmes sentimentales, en périlleuses confidences : le tout menant à un abîme. Plus loin s'organisaient, à l'écart, des

plans de joyeuse perfidie, où le sort d'un individu, d'un ménage, d'une famille entière était lestement joué comme une carte indifférente qu'on jette sur un tapis sans à peine la regarder. Partout calomnies, trahisons : peu de vertus, beaucoup de vices : rarement une vérité, fréquemment la fourberie : une multitude confuse, au dehors parée, pimpante, fardée, spirituelle, riante; et au dedans misérable, chagrine, maladive, sotte, ennuyée : enfin partout le monde actuel, monde des âges écoulés, monde des siècles à venir.

Madame d'Ambleville, au milieu de l'éparpillement général des conviés du château, n'avait pas perdu sa nièce de vue. Mais qu'il y a loin des soins affectueux d'une tante à l'amour dévoué d'une mère !... La dame de Valdoux aimait Anna de toutes les forces de son ame ; mais cet attachement n'était pourtant pas assez exclusif pour absorber toutes ses pensées. Elle écoutait de droite et de gauche ; elle répondait aux flatteries des uns et des autres ; elle s'a-

musait des tableaux qui se présentaient à elle; enfin, au milieu du brouhaha, la tante regardait la fête : la mère n'eût vu que sa fille.

Anna, poussée et pressée par la foule, avait à peine eu le temps de s'envelopper d'un châle pour courir au feu d'artifice. La sœur d'Eugène de Stainville, la vicomtesse de Montbris, la voyant sur le point d'être séparée de sa tante au passage d'une des portes de la salle de bal, avait passé son bras sous le sien, et avait jeté rapidement ces mots à madame d'Ambleville :

« — Ne craignez rien! je réponds d'elle. »

La dame de Valdoux, rassurée, les suivait lentement : la peur d'être heurtée et blessée était chose horrible pour elle. La vicomtesse de Montbris était d'ailleurs le chaperon le plus honorable et le plus sûr qu'elle eût pu choisir pour sa nièce. Apercevant le comte Rodolphe, elle s'empare de son bras.

« — Aidez-moi à percer la foule! lui dit-elle; aidez-moi à rejoindre Anna!

— Volontiers, madame; venez. »

Ils se sont ouvert un passage : l'orpheline est à quelques pas. Le ciel s'était couvert de nuages ; un long rideau noir se déployait à l'horizon, où commençaient à serpenter les éclairs. Le roulement lointain du tonnerre effrayait déjà la vallée ; l'oiseau fuyait sous le bocage ; mais qui aurait remarqué l'approche de la tempête au milieu des joies de Suzannin ? La splendeur des illuminations du parc ne permettait pas à l'éclair de rivaliser avec elle ; les bombes du feu d'artifice étouffaient le bruit de la foudre. La fête dominait l'orage ; l'orage allait briser la fête.

Rodolphe a profité du moment où, sans être observé ni entendu, il pouvait demander à madame d'Ambleville une sorte d'explication. L'entretien lui sera pénible ; mais il faut parler, le temps presse.

Préparer longuement un discours, serait s'exposer à manquer le but. Le comte s'est jeté brusquement au cœur de la question, sans ruse et sans préliminaire.

« — Pardonnez, madame, une demande indiscrète : serait-il vrai que vous eussiez accordé la main de mademoiselle d'Ambleville à un baron venu d'Allemagne, à un étranger d'outre-Rhin ?

— Et pourquoi non, monsieur le comte ? Auriez-vous quelque opposition à y mettre ? Ce mariage vous nuirait-il ? »

La dame de Valdoux, en prononçant ces mots, jetait sur Bréville un de ces regards ironiquement observateurs, après lesquels parler est de trop : on y a tout mis et tout dit.

« — Moi, madame ! répond Rodolphe avec embarras ; je n'ai certes pas le droit de m'interposer entre les volontés d'une tante et la décision d'une nièce... M. de Lowensfeld m'est inconnu ; et puisqu'il est aimé, dites-vous...

— Monsieur ! je n'ai rien dit de semblable.

— Vous croyez qu'il n'est point aimé ?

— Je crois qu'il est digne de l'être.

— Mais, madame, pourquoi donner votre

nièce à un inconnu qui l'arrachera à son pays, à sa famille, à ses amis, à vous-même?...

— A moi! non; je suivrai ses pas.

— Un meilleur choix serait possible.

— Eh bien! soit; présentez quelqu'un.

— Vous m'avez autrefois, madame, honoré de votre intérêt; je le mérite encore peut-être.

— Auriez-vous pour Anna, monsieur, quelque bon parti à m'offrir?... Êtes-vous fondé de pouvoirs à cet effet?... Voyons! plaidez sa cause! Où est-il?

— Si vous accordiez un délai!...

— Un délai!... de combien de temps?

— Je n'ose fixer sa durée. »

Madame d'Ambleville, indignée, n'a pu se contenir davantage.

« — Monsieur le comte, reprend-elle, si nous étions seuls dans mon salon de Valdoux, je ne me permettrais pas ce que je vais vous dire ici; mais, au milieu du bruit, de la foule et du désordre, des paroles de trouble, d'amertume et d'irritation se trouveront naturellement à leur

place. J'ai cru long-temps que vous aimiez ma nièce...

— Vous ne vous trompiez pas, madame. Je l'ai aimée, je l'aime encore...

— Veuillez, monsieur, ne pas m'interrompre. J'ai attendu long-temps, très-long-temps, le résultat de cet amour. Me comprenez-vous?

— Oui, madame.

— Vous sembliez offrir votre cœur; mais quant à la fortune et au nom...

— Je voudrais tout mettre à ses pieds.

— Qui vous en empêche, monsieur? »

Cette question si franche et si directe, exigeait une réponse de même nature. Un frisson général a parcouru les membres du comte. Son front soucieux s'est plissé. Madame d'Ambleville a senti son bras trembler sous le sien. Elle a repris d'un ton dédaigneux.

« — Je préfère un Allemand sans détour à un Français sans loyauté. Ma nièce épousera Lowensfeld. Je vous salue, monsieur le comte. »

Elle a voulu quitter Rodolphe.

« — Un mot encore ! s'écrie-t-il. »

Et il l'entraîne malgré elle ; il l'a éloignée de sa nièce ; il a peur qu'Anna ne l'entende.

« — Madame ! continue-t-il d'une voix émue, vous vous êtes exprimée avec franchise ; souffrez que j'en agisse de même. Mademoiselle d'Ambleville, comblée des faveurs de la nature, ne vit que d'encens et d'hommages. Eh bien ! vous l'oserai-je avouer ? la femme environnée de prestiges et de flatteries, adorée partout et de tous, n'est pas la compagne que je rêvais. Il me faut un cœur à moi seul. Oui, madame, un simple reflet de bonheur, un modeste sentiment d'affection, ne sauraient suffire à ma tendresse passionnée. Il me faut une compagne qui ne soit ni trop brillante ni trop renommée, une compagne qui, au foyer domestique, veuille bien consentir à s'enfermer avec moi dans le seul bonheur de l'amour comme dans une retraite sacrée. C'est beaucoup exiger, je le sais ; mais je ne comprends pas le mariage là où la femme appartient au monde, là où la céré-

monie nuptiale n'a été qu'un arrangement de convenance et une formalité d'usage, là où les époux, parés et recherchés pour autrui, accourant radieux dans les salons et rentrant moroses dans leurs chambres, vivent pour tous hormis pour eux. Anna, placée dans une sphère d'adulations, renoncerait difficilement aujourd'hui à ses délices; il lui en coûterait trop de repousser la coupe de l'admiration, je le sens. Je ne pourrais lui présenter, en échange de ses sacrifices, que les compensations insuffisantes d'un amour sans pompeux éclat. J'impose trop, et j'offre trop peu. »

Madame d'Ambleville, étonnée, a d'abord gardé le silence. Puis, elle a répondu lentement; et ses paroles, comme une sonde destinée à juger la solidité du terrain sur lequel elle s'avançait, tombaient pesamment l'une après l'autre.

« — Vous avez mal étudié ma nièce, monsieur. La vie d'hommages et d'encens n'est pas celle qu'elle préfère; et si le ciel lui donnait un époux à sa guise, elle se cloîtrerait avec bon-

heur dans l'amour conjugal comme en un sanctuaire divin. Mais où trouver un cœur digne d'elle? J'avais cru au vôtre un instant; vos réticences et vos mystères, l'ambiguité de vos discours et l'étrangeté de votre conduite, ont changé mon opinion. Je ne vous adresse néanmoins aucun reproche. Il m'est prouvé que de secrets tourmens vous accablent; et je sais que souvent la Providence n'envoie de fortes épreuves qu'aux ames de choix et d'élite. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas à même de pouvoir consoler vos peines. Vous aviez en moi une amie; j'aurais désiré être une mère.

— Mais, a repris le comte Rodolphe, M. de Lowensfeld ne déplaît nullement à celle qu'il aime. L'autre jour, assis auprès d'elle, il pressait sa main sur ses lèvres...»

Les détonations du feu d'artifice ont coupé la parole à Bréville. Une pluie d'étoiles tombait de toutes parts sur les bosquets de Suzannin; des gerbes et des cascades de feu se succédaient sur la pelouse. Le parc était resplendissant de mille

clartés diverses, à travers lesquelles passait inaperçu le rapide éclair des tempêtes; et les joyeuses clameurs de la fête roulaient mêlées au bruit de la foudre.

Rodolphe, étourdi par les cris approbateurs de la foule et par les explosions de la poudre, avait entraîné madame d'Ambleville aussi loin que possible, pour pouvoir converser sans témoins et être écouté sans obstacle. La dame de Valdoux l'avait suivi avec une curiosité inquiète. Elle sentait que ce moment allait décider du sort de sa nièce; et elle recueillait toutes ses forces morales pour essayer de sortir de la position, sinon par un triomphe complet, du moins sans une entière défaite.

« — Monsieur le comte, a-t-elle repris, laissez-moi retourner vers Anna. Le moment est mal choisi pour une explication aussi solennelle. Coupons court à nos discussions. J'ai commencé cet entretien par une déclaration franche et nette; je vais finir sur le même ton. Les paroles de jalouse irritation qui viennent de vous

échapper ne me paraissent autre chose qu'une nouvelle route évasive, où vous cherchez à vous jeter pour éviter le droit chemin. Personne ne connaît mieux que vous la candeur, l'innocence et les vertus d'Anna. J'irai plus loin, peut-être trop loin : vous êtes persuadé qu'on vous aime; et tandis que, moi, je n'oserais affirmer le contraire, vous, vous y comptez en secret.

— Quoi! madame, vous penseriez?....

— Je parle à cœur ouvert et sans feinte. Ma nièce n'aime point Lowensfeld ; elle l'épousera par devoir et nullement par inclination. Je connais le fond de son ame; elle a pleuré à la demande en mariage du baron; elle a frémi aux paroles que j'y ai ajoutées : *Il faut renoncer à Rodolphe*.

— Comment! madame, un ordre semblable?...

— Anna est sans fortune, monsieur; Lowensfeld est riche et titré. On vous eût préféré à lui, aux plus beaux partis de l'Europe; mais

vos bizarres procédés ont dû éclairer l'orpheline...

— Et vous me repoussez toutes deux?

— Vous êtes-vous avancé, monsieur, pour qu'on ait pu vous repousser? Terminons. Plus de subterfuges. Je puis rompre avec le baron; mes engagemens ne sont pas encore irrévocables; mais expliquez-vous sur-le-champ. Demandez-vous la main de ma nièce? »

La pointe aiguë de cette question, pénétrant au cœur de Rodolphe, l'a comme frappé de stupeur.. Une sueur froide mouille son front. Il balbutie d'une voix sourde :

« — Anna est tout pour moi... je l'adore. Point de bonheur possible sans elle!... et mon sang, ma vie, ma fortune...

— Demandez-vous la main de ma nièce?

— C'est mon seul vœu, mon seul désir.

— Eh bien! parlez donc! homme étrange. Il vous est accordé huit jours de réflexion. Si, ce délai passé, vous ne vous êtes point expliqué

formellement, Lowensfeld sera mon neveu. Vous vous taisez, monsieur le comte?

— J'écoute avec reconnaissance. »

Un violent coup de tonnerre, un de ces coups inattendus, qui, déchirant les nuées avec fracas, sont les avant-coureurs d'un désastre, a interrompu l'entretien. L'ouragan s'élève impétueux. Les arbres, si calmes l'instant d'auparavant, se voient enlever leur feuillage et se courbent demi-brisés. De larges gouttes d'eau mêlées de grêle, commencent à tomber çà et là. Des nuées jaunâtres et sulfureuses, chassées par des tourbillons et des trombes, parcourent un ciel embrasé. L'air mugit, la tempête éclate. Une horrible confusion succède aux enchantemens de la fête; l'effroi remplace le plaisir. Le déchaînement si brusque et si imprévu des élémens courroucés a pris chacun au dépourvu. Où trouver l'abri assez vite? La multitude est loin du château; et les lampions, éteints par le vent, n'éclairent plus les routes du parc. On fuit, on se renverse, on se presse; et, dans la

mêlée générale, au milieu de l'anxiété publique, on se laisse emporter au hasard. Ce n'est plus la raison qui guide; c'est la terreur seule qui règne.

« — Anna! Anna! crie madame d'Ambleville en jetant autour d'elle un regard effaré. Anna! mon enfant! où es-tu?... »

Étrange et sinistre tableau! le feu d'artifice, allumé à la hâte, au milieu du bouleversement de la nature, continuait à étaler ses splendeurs. Les flammes de Bengale, les chandelles romaines, les chiffres scintillans et les armoiries de feu, se déployaient au sein des tourmentes et se dessinaient sur les nuées de la tempête. Ce mélange inouï des roulemens de la foudre et de l'explosion des bombes, des serpenteaux de la fusée et des sillonnemens de l'éclair, des bruissemens de la fête et des sifflemens de l'orage, tout cela, mêlé, confondu, formait un horrible chaos.

N'osant, de crainte d'incendie, placer ses bouquets d'artifice trop près des bâtimens du

château et des chaumières du pays, Perrin Villemar avait dressé ses échafaudages à l'une des extrémités du parc ; mais ce lieu vaste et découvert se trouvait éloigné du manoir ; et pour y retourner il y avait une quantité de bosquets à traverser, une foule de sentiers à prendre. La nuit, sans lumière et sans guide, il était facile de s'égarer dans ce dédale de circuits. Les routes tournaient à l'anglaise ; et puis, l'obscurité, la peur, les massifs, les mouvemens de terre, les ruisseaux, les ponts, les charmilles, tout portait obstacle à la marche.

Un amphithéâtre en demi-lune, avec des gradins, avait été élevé vis-à-vis le feu d'artifice. Au premier cri d'alarme jeté, au moment où la tempête élevait sa terrible voix au-dessus de toutes les voix de la fête, un mouvement désordonné s'était manifesté dans cette espèce de cirque. Les femmes éperdues s'étaient levées spontanément : chaises, banquettes et barrières tombaient poussées, renversées et brisées. Quelques individus, moins troublés

que les autres, avaient voulu d'abord, au milieu de la débâcle, essayer de rétablir l'ordre; mais un incident déplorable était venu déjouer les mesures de la prudence. La bourrasque furibonde a renversé tout-à-coup une partie des charpentes du feu d'artifice; ses tourbillons ont fait voler des lambeaux de toile et des morceaux de bois jusque parmi les spectateurs. Quelques personnes sont atteintes. O quel complément d'épouvante!...

Madame de Montbris et Anna, dans le *sauve-qui-peut* général, s'étaient précipitées les premières hors de l'amphithéâtre, y abandonnant leurs châles. La foule, au moment de la dernière catastrophe, les avait violemment séparées; et Anna fuyait seule, sans protecteur ni guide. Hélas! le comte Eugène et Placourt, attachés tous deux à ses pas depuis l'ouverture de la fête, ne l'avaient pas perdue de vue. Les éperviers guettaient la colombe.

Une petite maison, adjacente au parc de Suzannin, avait été louée par Stainville. Là, pen-

dant la fête de nuit, Anna entraînée par la ruse, ou enlevée par la force, devait tomber au pouvoir du nouveau *Don Juan*. Les artificiers de Perrin, séduits et payés par Eugène, avaient établi leurs échafaudages de manière à pouvoir les renverser à volonté. La chute de quelques planches, en face de l'amphithéâtre, était un moyen de terreur. Stainville avait calculé qu'au milieu d'une horrible débandade à travers les jardins l'enlèvement de l'orpheline passerait inaperçu, et que les cris mêmes de la victime, perdus dans les clameurs publiques, retentiraient comme au désert.

Oh ! le ciel, ou plutôt l'enfer, avait prêté au monstre son aide. L'orage, éclatant sur la fête, était venu servir ses desseins. Le vent s'était à peine élevé, que l'échafaudage miné commençait à craquer sur sa base. La chute avait suivi peu après.

Anna d'Ambleville fuyait : elle entendait des cris de blessés que des gens, apostés à dessein, simulaient de côté et d'autre ; des restes de pots

à feu, éclatant au loin par intervalles, lui semblaient un canon d'alarme. Eugène s'élance après elle. Placourt, qui, aux buffets du castel, avait enivré son élève de vins fins et de liqueurs fortes, écartait, pendant ce temps, la vicomtesse de Montbris, allait propageant le désordre, et surveillait l'affreux triomphe.

« — Acceptez mon bras?... mon appui!... disait Stainville à l'orpheline. Votre tante est hors de danger. Elle est là-bas qui vous appelle. Permettez que je vous conduise. Je connais les routes du parc. Voici le chemin le plus court. Point d'effroi : vous êtes sauvée.»

Le lâche entraînait sa victime.

Anna, ne soupçonnant aucun piége, le suivait avec confiance. Tous deux couraient à perte d'haleine. La pluie tombait à verse. L'orpheline tremblait de tous ses membres; et Stainville, passant son bras autour d'elle comme pour soutenir sa faiblesse, l'emportait loin de tout secours.

Les illuminations du parc avaient été éteintes

par la bourrasque; une épaisse nuit, entrecoupée d'éclairs, couvrait les bocages de Suzannin. Le grain orageux, qui fouettait avec violence contre le visage d'Anna, ne lui laissait plus la faculté de regarder autour d'elle. Le ravisseur, en outre, pour lui ôter jusqu'au dernier moyen de reconnaître les lieux qu'elle parcourait, avait placé son chapeau devant elle, sous prétexte de la garantir des bouffées de pluie et de vent qui venaient lui couper la respiration. La jeune fille, chancelante, n'avait ni réflexion ni force; et la foudre grondait toujours; et l'ouragan passait implacable.

Tout-à-coup Anna pousse un cri. A la lueur d'un éclair, elle a cru s'apercevoir qu'au lieu d'être sur les pelouses légèrement semées d'arbres, qui avoisinaient le castel, elle se trouvait au fond d'un bois obscur et dans des allées inconnues.

« — Où sommes-nous?... monsieur!... Arrêtez!

— Nous voici bientôt arrivés, répond à la

hâte Stainville. Encore un instant de courage! »

Il l'entraîne plus vite encore. Il tient sa proie en sa puissance. Quelques pas, et elle est à lui.

Anna résistait avec force. Un tremblement convulsif l'avait saisie. Son œil hagard ne pouvait percer l'obscurité des nuits ; mais un flambeau caché l'éclairait, sa lumière partait de l'ame.

« — Quel est ce bois... monsieur?... reprend-elle. Eh quoi, seuls!... Où sont donc les autres?... »

Rassemblant toute son énergie, elle écarte le chapeau de Stainville, s'arrache à son étreinte puissante, et reconnaît, aux feux de l'orage, l'endroit où on l'avait conduite. C'était une allée sombre et déserte, qui, percée dans de hauts taillis, conduisait à une porte du parc donnant sur la forêt. La maison inhabitée d'un ancien garde était à fort peu de distance et à la sortie des jardins. Là le crime attendait son heure.

« —Trahison!... à l'aide!... au secours!... s'écrie l'orpheline éperdue.»

Elle n'avait eu aucune raison, jusqu'à ce jour, pour se défier de Stainville; Anna, simple, naïve et pure, ne comprenait pas parfaitement sa fatale position; mais l'instinct secret du danger, le cri intérieur de l'innocence, ouvrait le précipice à ses yeux.

« — Quel égarement! dit Stainville, en ressaisissant sa victime avec la vigueur de l'athlète et le ricanement du satyre. Anna! auriez-vous peur de moi?

—*Anna!* répète l'orpheline. Il m'appelle *Anna*, lui, grand Dieu! »

Et l'infortunée, les mains jointes, élevait ses yeux vers le ciel.

Eugène, à la clarté de l'orage, la contemplait avec ivresse. Elle était si belle, dans son désordre, au milieu du désordre de la nature! Ses vêtemens mouillés dessinaient ses formes enchanteresses. Sa coiffure, ornée de fleurs, était défaite; et ses beaux cheveux tombaient sur son

cou. Sa légère robe de bal serrait son élégante taille; elle n'avait ni châle ni pelisse; et sa peau éblouissante ressortait plus blanche que jamais du milieu de l'obscur feuillage.

« — Enfant! s'est écrié Stainville, à quoi bon ces folles alarmes?... »

Et la saisissant dans ses bras :

« — Oh! reprend-il, que tu es belle! »

Les fumées du vin et l'enivrement de l'amour achevaient de lui ôter sa raison. Le misérable avait compris, d'ailleurs, qu'il était inutile d'employer plus long-temps la feinte et les ménagemens. Il est au but; il lève le masque.

« — Mon ange! a-t-il continué, pourquoi me craindre? Je t'adore. Qu'importent la nuit et l'orage! Bois, cavernes, rochers, cabane, tout est paradis où tu es. »

Il veut la presser sur son cœur. Ses lèvres s'approchent des siennes. Anna, la timide orpheline, d'abord étonnée, dans sa simplicité naïve, que ses prières à Dieu aient pu être im-

puissantes à chasser le démon, Anna se redresse imposante; puis, comme un feu libérateur, comme une sauve-garde éloquente, son regard a vibré dans l'ombre; et, sous cet éclat merveilleux, la vertu retrouve une égide.

« — Comte! vous vous êtes trompé, dit-elle du ton le plus calme; je ne crains ni vous ni les vôtres; je n'avais peur que de l'orage.

—Résigne-toi donc, cher amour! a repris l'infâme Stainville. Sois à moi!... tu es sans défense....

—Lâche! vous vous trompez encore, reprend Anna d'un accent ferme; si je n'ai pas l'aide des hommes, j'ai celui du ciel, et j'y compte.»

Son maintien et sa dignité déconcertent le ravisseur. Il s'était si peu attendu à une pareille résistance!... il avait été si habitué, dans sa vie de débauches, aux succès faciles et prompts!... Il a hésité un moment s'il poursuivrait ou non ses desseins; un secret effroi l'arrêtait : l'orgueil humilié l'emporte.

« — Insensée ! tu seras à moi... oui, à moi !... de gré ou de force !... »

Et le digne élève de Placourt est revenu à la volonté brutale de ne plus rien respecter. Mais un éclair brûlant et rapide a passé tout-à-coup devant ses yeux et l'a complètement ébloui. Une détonnation horrible a suivi. Stainville recule d'un pas ; il a senti dans tout son être une commotion électrique ; un mouvement machinal lui fait porter la main à sa tête comme si la foudre, qui sans doute était tombée non loin, l'eût frappé devant sa victime. Ce mouvement, il est vrai, n'a été que de peu de durée ; l'étourdissement a été court, et il a repris de suite ses sens ; mais l'interruption momentanée de ses facultés, vrai secours de la Providence, a suffi pour sauver Anna. Elle profite du sursis ; et, à travers le bois protecteur, au milieu de l'épais feuillage, elle s'enfuit inaperçue. La nuit l'entourait de ses ombres ; et, sans bruit, sans peur, sans faiblesse, elle échappe à son ravisseur.

Il s'élançait à sa poursuite. Une figure, à forme indistincte, est à quelques pas devant lui; elle semble errer sous les arbres; mais rien de blanc ne la trahit. Pourtant, ce ne peut être que l'orpheline; il court aussi rapide qu'un trait; il a déjà la main sur elle. O surprise! c'était Placourt.

Ce dernier, tout en voulant la perte d'Anna, n'avait point entendu la livrer complètement aux passions effrénées de son élève. Il suffisait à sa vengeance, où l'amour dominait encore, que, dans l'opinion générale, la jeune fille fût flétrie. L'idole encensée du public une fois déchue et brisée, ne pouvant plus être à personne et repoussée du monde à jamais, n'aurait plus pour lui de dédains. Lui riche, on l'eût aimé peut-être; et la fortune a des caprices. Il n'entrait nullement dans les vues de Placourt qu'Eugène consommât son crime; il avait donc arrangé les fils de sa trame, impossibles à démêler, de manière à jouer tout le monde, à commencer par son ami. Il avait fait

répandre dans le parc, aussitôt la disparition d'Eugène, la nouvelle de l'enlèvement d'Anna, sans indiquer le ravisseur ; il avait envoyé une foule de gens à sa recherche, du côté de la maison destinée au crime, afin qu'on la trouvât seule, à la merci de Stainville ; et, quant à lui, constamment sur les traces de l'orpheline, il veillait dans l'ombre sur elle ; il n'eût souffert aucun attentat.

« — Placourt ! s'écrie le ravisseur, vous ici ! Où est-elle ?

— Qui ?

— Anna : elle m'est échappée.

— Échappée !...

— Oui, poursuivons-la. Malédiction ! où la joindre ? »

Il frappait son front avec rage.

« — Placourt ! prenez de ce côté. Je cours par ce sentier, en face....

— Maladroit !... lui criait son maître. »

Stainville ne l'écoutait plus ; il franchissait fossés et taillis.

L'étrange dénouement de l'aventure a d'abord confondu Placourt: il n'avait rien prévu de semblable. Puis, son esprit inventif, loin de se décourager, a conçu immédiatement les moyens de tirer parti de l'événement et d'arriver au même but par une route différente. Il sait que l'orpheline connaît parfaitement les moindres sentiers du parc ; il prévoit que c'est vers le pavillon de musique qu'elle aura dû porter ses pas : il s'élance... il va l'y rejoindre.

Le tonnerre ne grondait plus; la pluie cessait par intervalles, et la nuit devenait moins sombre. Anna, semblable à la biche poursuivie par une meute furieuse, traversait allées et massifs sans suspendre un instant sa course : la terreur lui donnait des ailes. En vain sa poitrine haletante ne respirait plus qu'à peine; en vain ses pieds délicats, qui n'avaient pour chaussure que des souliers de satin blanc, étaient déchirés et meurtris, l'infortunée courait toujours.

Elle avait pris la route la plus courte pour re-

tourner au château ; et le pavillon de musique était le premier bâtiment qui, se trouvant sur son passage, pouvait lui offrir un refuge. Placourt ne s'était point trompé dans ses conjectures. L'orpheline, connaissant depuis l'enfance tous les détours du parc de Suzannin, s'est dirigée vers le pavillon de musique, où pourraient s'être abritées quelques personnes de la fête. Elle aperçoit de loin ce bâtiment, dont l'intérieur était encore éclairé par des lampes, et dont les fenêtres étaient sans volets. Elle est arrivée à la porte. Aucun bruit : l'enceinte était vide.

Y entrer serait imprudent : le comte de Stainville, qui sans doute la poursuit, y ressaisirait sa victime ; elle cherche à reprendre haleine ; elle regarde... elle écoute... Un bruit de pas précipités se fait entendre derrière elle... Oh ! c'est le misérable ! il est là. Hélas ! et comment fuir de nouveau ! Toute sa force est épuisée.

Mais un cri de joie retentit. Qui donc approche ?... Un protecteur. Prévenu l'un des

premiers de la disparition d'Anna, il la cherchait de toutes parts. Il l'a trouvée : c'est Lowensfeld.

« — Sauvez-moi ! s'écrie l'orpheline. »

Et, l'horreur peinte sur les traits, elle se jette dans ses bras avec le cri du désespoir.

— Oui, sauvez-moi ! répète-t-elle ; il me poursuit... l'infâme !... il est là. »

Lowensfeld surpris la soutient : il presse avec transport sur son cœur la pauvre infortunée qui l'implore. Oh ! qu'il se trouve heureux d'être en ce moment son libérateur et son appui ! Qu'il est fier d'un semblable rôle ! Il la soulève avec amour ; et, la menant au pavillon, il la dépose défaillante sur les coussins d'un canapé. L'orpheline revient à elle.

« — Où suis-je ?

— Vous êtes sauvée. »

Anna jette autour d'elle un regard inexprimable de confusion et d'anxiété. Elle essaie en vain de se lever ; ses jambes n'ont plus de mouvement. Elle agite ses mains glacées comme pour

s'assurer que l'immobilité d'une partie de son corps n'est point une paralysie complète; puis, se tournant vers la fenêtre, elle frissonne et jette un cri.

« — Tenez!... là!... à cette croisée!... un œil a brillé dans la nuit!... On nous regardait... je l'ai vu.

— Malheur à lui! crie Lowensfeld. Si c'est l'infâme, il va périr. »

Le baron se précipitait hors de l'enceinte: Anna, saisie d'une nouvelle épouvante, a rapidement compris qu'un duel, le sang et la mort allaient ajouter une horréur de plus à toutes les horreurs de la soirée. La révolution intérieure qu'elle en a ressentie rend le mouvement à ses membres; elle se redresse debout comme si le ressort d'une mécanique en avait donné l'ordre sans elle; et, saisissant l'habit du baron, elle le retient avec force.

« — Au nom du ciel! ne sortez pas. De grâce, monsieur, demeurez! Je m'étais trompée, il n'y a personne. Par pitié! ne me quittez pas. Ma

tête est à moitié égarée. Vous hors d'ici ! je suis perdue.

— Calmez-vous ! répond Lowensfeld. Vous l'ordonnez, je resterai ; mais nommez votre ravisseur : que je puisse un jour le rejoindre ! que mon fer puisse vous venger !

— Non ! dit l'orpheline éperdue, point de vengeance, point de fer ! Moi, révéler le nom de cet homme ! moi, demander du sang !... Oh ! jamais. »

Sa voix, sous les sanglots, s'est éteinte. Le baron attendri la relève ; il la console, il la rassure ; il lui prodigue les soins les plus tendres ; il a fermé les rideaux de la fenêtre pour qu'aucun objet ne puisse venir l'effrayer de nouveau ; il la conjure de croire à son dévouement soumis : il n'a de volonté que la sienne ; elle ordonne, et il obéit.

Paix ! quel est ce bruit singulier ? Quelqu'un, à la porte du pavillon, a mis la main sur la serrure. On a voulu ouvrir et entrer. Dieu ! si Stainville avait l'audace de se présenter de-

vant l'orpheline!..... Ah! l'horreur qu'elle éprouverait à sa vue trahirait le secret qu'elle a juré de renfermer dans son ame. Un frémissement général l'a saisie, comme si son cœur était sous la pression d'une tenaille ardente. Il ne sort plus de sa bouche que de ces mots incohérens et bizarres qui n'ont de sens que dans la langue du désespoir... Cependant personne n'entre. On s'est éloigné : plus de bruit. Quelques minutes se sont écoulées. Les yeux de l'orpheline se ferment... sa tête se penche; elle paraît sur le point de s'évanouir. Qui peindrait l'inquiétude mortelle du baron? Quitter Anna pour appeler au loin du secours serait la livrer peut-être au misérable inconnu qui rôde autour du pavillon; et cependant elle se meurt. Il lui faut de l'aide, ou elle va périr. Moment horrible! il a heureusement sur lui un flacon de sels : il le lui fait respirer. Peu à peu elle revient à elle; mais, trempée jusqu'aux os, elle a le frisson de la fièvre. Ses dents serrées claquent de froid. Tout est frappé

en elle à la fois... tout est brisé, le corps et l'ame.

On heurte violemment à la porte du pavillon... Plusieurs voix y ont retenti; et ces mots, partis du dehors, arrivent jusqu'à l'orpheline.

« — Ouvrez! ouvrez! ce sont des amis!

— Enfermée à clef!... Pourquoi faire? »

Puis des chuchottemens et des rires.

« — Mais, ouvrez donc!... Pourquoi vous cacher?

— Ouvrez!... Ce mystère est étrange! »

O ciel! c'était la voix de Rodolphe.

En quel état affreux est Anna!... Le bruit qui s'était fait entendre à l'entrée du fatal pavillon était celui de la clef qui, tournant dans la serrure, fermait la porte à double tour. Cette clef a été ensuite enlevée. Quelle infâme machination! Quand l'honneur reste au malheureux, l'infortune n'est qu'une épreuve; mais le malheur où entre la honte, où prend place

le déshonneur, celui-là, pire que la mort, est sans espoir et sans remède.

L'orpheline a reconnu l'accent de Bréville parmi les cris de la foule accourue au pavillon. Elle a senti tout ce que sa position singulière allait fournir d'armes contre elle à la malveillance et à la calomnie!... Une force inconcevable lui est soudain revenue. L'excès de la souffrance est parfois, dans certaines organisations, un stimulant extraordinaire, qui peut enfanter des miracles. Anna éperdue s'est levée. Son désespoir extrême a repris le ton de la vie commune. Elle ne chancelle ni ne tremble.

« — Monsieur le baron! dit-elle à la hâte et d'une voix sourde, enfermée ici!...avec vous!... je suis perdue si l'on vous trouve..... On veut ma perte, on l'a préparée. Il faut disparaître... Fuyez!

— Mais comment?... par où?

— Par la fenêtre du cabinet de ce pavillon; elle donne sur un bois sombre.... Fuyez! fuyez!...

— Mais...

— Je le veux. »

Et l'orpheline, avec le sang-froid de l'insensibilité, a entraîné Lowensfeld d'un bras ferme vers la petite croisée de l'enceinte adjacente. Le baron n'a plus hésité. Il lui a été impossible de résister au laconisme éloquent de son angoisse, au geste impérieux de sa terreur. Il a obéi sans réflexion au pouvoir supérieur qui le maîtrise. Dans les situations périlleuses, la responsabilité du parti à prendre appartient au premier qui a le courage de s'en charger. Jamais Lowensfeld n'avait su résister à la voix d'Anna. Elle commande : il s'est soumis. La jeune fille a refermé sur elle la porte du cabinet par la fenêtre duquel le baron vient de s'échapper; puis retombant, à moitié défaillante, sur le canapé du pavillon, elle y reste sans mouvement. On enfonçait la porte d'entrée.

Les coups frappés avec force contre les panneaux de cette porte en ont bientôt brisé les

gonds. L'entrée du pavillon est ouverte; et la foule du dehors s'est précipitée au dedans. La comtesse d'Estival et sa cousine Flore sont en tête de la cohorte. Madame d'Ambleville les suit. La vicomtesse de Montbris, le marquis de Vérancourt, le comte Rodolphe de Bréville, Max de Mosseval, MM. de Placourt et de Sombrelin, plusieurs officiers, quelques dames, et enfin le comte Eugène de Stainville, entrent pêle-mêle dans le pavillon. La curiosité, l'intérêt, la malignité, la fourberie, et mille sentimens divers, agitent les esprits de chacun. On s'élance vers l'orpheline. On la trouve étendue, immobile et sans voix, sur le canapé du fond de la salle. Son silence, aux cris de l'extérieur, est suffisamment motivé par l'espèce d'évanouissement où on la trouve plongée. Mais comment est-elle venue là, seule, sans aide et sans soutien? D'où nait son étrange désordre?..... Pourquoi ses pieds meurtris et sanglans?..... Pourquoi ses vêtemens en lambeaux?... Qui l'a conduite ou laissée là?... En-

fin, en ce lieu, loin de tous, comment se trouve-t-elle enfermée?...

Les suppositions les plus bizarres et les conjectures les plus hasardées ont circulé à demi-voix. Que de malicieuses paroles!.... Madame d'Ambleville était accourue la première auprès de sa nièce; et, penchée sur elle avec une inquiétude inexprimable, elle l'appelait des noms les plus tendres. Anna ne parlait pas encore. Elle demandait au ciel en secret une assistance secourable. Hélas! interrogée de tous côtés, et ayant horreur du mensonge, qu'allait-elle pouvoir répondre?... Elle entend, parmi les chuchottemens de ceux qui l'entourent, d'ironiques observations. Que d'astuce dans les attaques et que de perfidie dans les défenses! On l'examine avec une attention surprise où percent d'injurieux soupçons. Plusieurs femmes, notamment la comtesse d'Estival, l'accablent de ces caresses empressées, où, sous les dehors de la compassion, l'inimitié se laisse sentir. Anna écoute et reste muette.

Le complice d'Eugénie s'était approché d'elle un instant, comme pour prendre connaissance, en lui touchant le pouls, de l'état où elle se trouvait. Il avait tranquillisé l'assemblée. Puis, quelque secret piége tendu, il s'était retiré à l'écart.

»—Anna, parle! rassure-nous! dit madame d'Ambleville avec le tendre accent de l'amitié suppliante. Comment es-tu seule en ce lieu?... Pourquoi cette porte fermée?..

— Ma tante! répond Anna d'une voix qui baissait graduellement jusqu'à n'être plus qu'un gémissement plaintif, je m'étais enfuie dans l'orage .. Je me suis perdue dans le parc. Épuisée, hors d'haleine, arrivée ici, je me suis trouvée mal... Et quelqu'un, je ne sais comment, tournant la serrure au dehors, m'a enfermée : j'ignore pourquoi. La clef tirée... on l'a emportée.

— La voici pourtant près de vous! dit la comtesse d'Estival en se penchant vers le canapé et en y ramassant une clef. Tenez, ma chère! c'est bien elle.

— Impossible!... s'écrie Anna.

— Mon enfant! poursuit la comtesse, le trouble où vous paraissez être vous aura fait oublier les détails compliqués de votre aventure. Il est clair que vous aurez fermé vous-même le pavillon pour isoler votre saisissement et mettre vos dangers à l'abri. L'idée est fort étrange sans doute; mais on ne sait ce qu'on imagine, et encore moins ce qu'on fait, quand on a peur. Allons, rassurez-vous, ma petite! tout cela finira au mieux. Rien n'est intéressant, ici-bas, comme l'innocence et la beauté en butte à des orages... quelconques. Persécutions, souffrances, mystères, et l'on n'en est que plus à la mode. »

Le comte Rodolphe indigné avait saisi la clef que tenait la comtesse d'Estival, et l'essayait à la serrure. Hélas! plus de doute pour lui : c'était celle du pavillon.

» — Je vous le jure! dit Anna; je n'ai jamais touché cette clef. Comment! elle était là?..... près de moi?

— Vous aurez désiré qu'*on* l'y mît, répond Flore d'Estival d'un air ingénument moqueur; mais qu'ai-je dit? Pardon! j'oubliais... *On* ne pouvait vous obéir. Vous étiez ici toute seule : toute seule... c'est positif. »

Le regard de l'orpheline a rencontré en ce moment celui du comte de Stainville. Le dépit et la rage avaient empreint quelque chose de brûlant et d'implacable dans la physionomie de cet homme. Elle a pensé jeter un cri d'épouvante; et, pour cacher l'excès de son trouble, elle a répété machinalement, sans savoir ce qu'elle proférait, les dernières paroles de Flore.

» — *Toute seule, c'est positif.* »

— Oh! *positif!* pas tout-à-fait, s'écrie la comtesse d'Estival avec un éclat de rire indéfinissable. Autre découverte, ma chère. A vos pieds, là, sur ce tapis, un beau flacon armorié!.. Dieu me pardonne! je le reconnais : c'est celui du baron de Lowensfeld. Par quel *hasard* auprès de vous?... Est-il venu, comme la clef, sans qu'*on* l'ait ni touché ni vu?... Oh! si nous

n'étions convaincus que notre mystérieuse orpheline est la véracité même, il nous viendrait des doutes bizarres. »

Et madame d'Estival a fait passer à la ronde le flacon aux armoiries allemandes. Rodolphe s'éloigne irrité..... Anna ne pouvait se défendre.

De mordantes épigrammes, entortillées sous des phrases affectueuses, assaillaient constamment l'orpheline; et, retranchée dans la conscience de sa vertu, elle persistait à se taire. La vicomtesse de Montbris avait prêté l'oreille aux artificieuses paroles de la comtesse d'Estival; et, en dépit des apparences, Anna, restée pure à ses yeux, ne lui paraissait que la victime de quelque noire intrigue. Elle a pris fait et cause pour elle; et, avec cette grâce du grand monde qui brise en riant les discussions, écarte avec gaîté les nuages, déconcerte tout bas les mauvais desseins et rétablit tout haut le bon ordre, elle prononce ces paroles :

» — Messieurs! il y a ici des noirceurs à dé-

voiler, une jeune fille à défendre et une trame coupable à punir. Où est la courtoisie française?... On peut ne plus porter l'armure des chevaliers, mais il en faut garder les maximes, et l'on doit en conserver l'ame. »

Un murmure approbateur a salué ce noble langage. La comtesse d'Estival s'est sentie rougir. Cette guerre déguisée, nommée causerie dans le monde, lutte inconséquente où l'on tue en ricanant, discussion polie et lâcheté bavarde où l'on déshonore de droite et de gauche en battant la campagne, a cessé toute hostilité contre l'orpheline. On se presse autour de la vicomtesse de Montbris. On se dit à voix basse, qu'il est infâme de calomnier sans réflexion. La serrure du pavillon peut avoir une double clef. Le baron allemand a pu laisser tomber son flacon de sa poche au moment où Flore d'Estival chantait, ce même soir, sa romance. Le silence d'Anna s'explique aisément par l'aliénation momentanée qu'a dû produire en elle un excès de frayeur, de fatigue et de souffrances; tout

pourra s'éclaircir par la suite. Ah! déjà, par avance, grâce à la vicomtesse de Montbris, l'orpheline est justifiée.

» — L'aimable enfant! qu'elle est touchante! dit M. de Placourt, voyant l'opinion se prononcer en faveur d'Anna et parlant à voix basse aux hommes. Messieurs! respectons ses mystères. Ici-bas, règle générale! il n'est de bien certain que le doute. Quelle est la vertu, même la mieux garantie, qui, soumise à de sévères expertises, en pourrait sortir sans déchet?... Il y a toujours imprudence à soupçonner, et sottise à approfondir.»

L'apologie était horrible; le traître continue à l'écart.

» — Eh! pourquoi, messieurs, reprocher à cette charmante jeune fille de n'avoir pas répondu clairement aux questions à elle adressées? La profonde souffrance comme l'extrême joie ne rencontre pas toujours le mot propre. Pourvu que l'intention soit droite, qu'importe que l'expression ne soit pas juste. Il est, d'ail-

leurs, des vérités relatives; et le faux, en bien des matières, n'est pas précisément le mensonge. »

Un rire, impossible à contenir, accueille ces argumens inattendus et cette plaidoierie équivoque. La harangue a eu le succès espéré. L'événement fatal, présenté comme en façon de gentillesse, est repassé dans le domaine de la plaisanterie.

» — Ah! qu'il fait chaud dans ce salon! reprend Placourt à haute voix. Mademoiselle d'Ambleville étouffe. En ce cabinet, justement, il y a une croisée ouverte, et cela va donner de l'air. Oh! oh! quelqu'un a passé là!... on a sauté par la fenêtre... les pas sont marqués au dehors. Regardez! la terre est si molle!...»

Les hommes accourent en foule, et Rodolphe était à leur tête. Le ciel s'était rasséréné, la lune se levait à l'horizon; et l'on distinguait à merveille, au bas de la croisée, les empreintes du pied d'un homme. Ces empreintes sont toutes fraîches; on vient de fuir du pavillon.

Le comte de Bréville a franchi le mur d'appui de la fenêtre.

» — Je dévoilerai ce mystère. »

Il est déjà hors de l'enceinte ; et, suivant les traces marquées, il a disparu sous les arbres.

L'orpheline, pâle et défaite, est ramenée mourante au château.



IX

Le comte Eugène de Stainville a vu sa trame déjouée. L'orpheline de Valdoux a été arrachée comme par miracle à l'abîme ouvert sous ses pas, et Placourt seul a triomphé.

Eugène a échoué dans ses projets ; son complice a réussi dans ses vues. Ce dernier voulait

qu'Anna, frappée dans son honneur au milieu des adorations publiques, fût dépouillée d'une partie de ses prestiges : Anna, aux yeux du monde aujourd'hui, n'est plus comme autrefois la vierge sans reproche. Le soleil ardent de la vie sociale sous lequel croissait sa jeunesse, cet astre à dévorante lumière qui flétrit les fleurs les plus rares, a fané aussi sa couronne printanière. Elle est déchue : Placourt est vengé.

Que de pensées agitent cet homme! Il a juré la perte d'Anna; et pourtant parfois, en son cœur, il sent se glisser le remords. Ah! si cette jeune fille eût pu l'aimer, si elle n'eût pas repoussé ses vœux avec une surprise qui ressemblait à une insulte, s'il avait eu une fortune à lui offrir qui ait rendu possible un mariage entre elle et lui, que leur destinée, à tous deux, eût eu de phases différentes!... Anna l'eût ramené au bien, elle eût changé son caractère peut-être; il se fût refait en partie. Comment rester impie et pervers auprès d'une ame sainte et pure!...

Placourt, privé de fortune, ne peut épouser une jeune fille sans biens; il le sent, et sa résolution est prise à cet égard; mais du moins, il a juré qu'elle ne serait point à d'autres, pas plus à Lowensfeld qu'à Bréville. Ces hommes lui sont odieux; il les jouera tous deux à la fois; il les perdra tous deux l'un par l'autre; et, au milieu de ses noirceurs, il en viendra peut-être à ses fins : l'orpheline sera à lui. Comment? à quel titre?... N'importe!

La soif démesurée des richesses avait toujours dévoré la vie de Placourt. L'amour, la haine et la vengeance y joignent aujourd'hui leurs fureurs. Que de passions et de supplices! mais l'intrigue et la perfidie sont les besoins de sa nature; les adversités du prochain sont pour lui des nécessités; le traître poursuivra sa route. Hélas! et par malheur pour elle, l'orpheline est sur son passage.

Placourt vient de trahir Stainville. Au tour de Lowensfeld maintenant. Personne n'a pu découvrir à Suzannin le nom du ravisseur

d'Anna. Eugène est reparti pour Paris. Celui-ci ne s'est aucunement méfié de son maître en machinations; mais, secrètement furieux, il rêve de nouveaux complots.

Par quelle déplorable circonstance tant de personnes s'étaient-elles trouvées tout-à-coup réunies, pour la désolation d'Anna, au fatal pavillon de musique? Rien de plus simple à expliquer. Lorsque Placourt, quittant Stainville au milieu de l'orage, s'était dirigé, à travers les bois, vers le bâtiment qui devait jouer un si grand rôle dans le drame de la soirée, il avait pressenti qu'il y trouverait l'orpheline. Plusieurs moyens certains de la perdre en ce lieu, par lui ou quelque autre, avaient traversé son esprit; il marchait d'un pas ferme au but. La rencontre de Lowensfeld et d'Anna était venue soudain à son aide. Chance heureuse pour le perfide. Il s'était hâté d'enfermer ensemble et l'étranger et l'orpheline; il avait pris la clef de la porte; et, courant chercher des témoins, il s'était vu sûr d'un triomphe.

Au moment de la chute du feu d'artifice, et lorsque la tempête éclatait sur la vallée, les conviés à la fête s'étaient enfuis dans toutes les directions : les uns avaient pris le chemin du château, les autres celui d'une petite ferme du parc ; beaucoup, d'après le conseil de Placourt, s'étaient rendus à l'orangerie de Suzannin, non loin du pavillon de musique : c'était l'abri le plus voisin. La comtesse d'Estival, madame d'Ambleville, la vicomtesse de Montbris et toute une suite nombreuse y étaient accourues. Placourt, vers la fin de l'orage, avait rejoint là ses amis ; puis une voix, au milieu d'eux, avait fait parvenir aux nobles dames la nouvelle étrange qu'Anna d'Ambleville, qu'on disait enlevée, était enfermée, et sous clef, avec un de ses adorateurs, dans une des fabriques du parc. Qui l'avait su ? qui l'avait dit ? Chacun se l'était demandé, et personne ne le savait.

« — Courons au pavillon de musique ! avait dit immédiatement la comtesse d'Estival aux jeunes gens qui l'entouraient. La pluie a cessé

de tomber. Allons! nouveaux fils moyen âge! dague au poing et lance en arrêt, bien qu'il vous manque l'une et l'autre! allons secourir l'innocence!... ou, s'il est trop tard, la venger! »

Tous avaient suivi la comtesse; et Placourt, un instant après, déposait près de l'orpheline, avec une subtile adresse, la clef du fatal pavillon.

Et le traître, les jours suivans, écrivait à son digne élève. Il triomphait : voici sa lettre :

M. DE PLACOURT AU COMTE DE STAINVILLE.

Cottage de Santure, Mardi.

« Eh quoi! mon cher Eugène, tu as jeté le manche après la cognée!... En vérité, je ne reconnais plus en toi le moderne Lovelace que je m'étais plu à parer de toutes les perfections du genre. Tu as été, j'en conviens, d'une odieuse gaucherie dans la scène de l'enlèvement; mais

ce n'était pas une raison pour se sauver à Paris le lendemain,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

D'abord, personne ici ne te soupçonnait d'être le principal héros de la mystérieuse soirée; et quant à la belle inhumaine, eh, bon Dieu! qui sait si son irritation contre toi est aussi forte que tu te l'imagines? Elle a eu peur, en te nommant, de t'exposer à quelque péril: c'est déjà une attention délicate; et puis, il est reconnu en principe que les femmes sont toujours disposées à pardonner aux violences de l'amour. Devenus coupables envers elles, il faut jouer l'excès du repentir comme on a joué le délire de la passion, et tout se répare à merveille. On parle expiation, piété; on se met avec le ciel en bons termes; on se plie à tout, voire même à la vertu: c'est une façon d'être comme une autre, qui n'a rien de dispendieux et qui peut être favorable. On a de suprêmes mélancolies; on a de pathétiques larmes; tout cela remue le beau

sexe. Il se préoccupe... on le trouble; il s'attendrit... et l'on triomphe.

» Ensuite, on se venge à son tour des peines et tracas qu'on s'est donnés; le fruit sucé, l'on jette l'écorce : tu le sais, c'est le pont aux ânes. Mais quitter la partie! c'est la perdre. Il faut pourtant bien prendre les choses dans l'état où tu les as laissées. Tu m'as prié de te tenir au courant des nouvelles de Suzannin : allons, soit! Entrons en matière :

» Le chevaleresque Bréville, après avoir sauté par la fenêtre du pavillon la nuit du grand charivari, explora le parc en tous sens. Hélas! aucune découverte : de la boue au clair de la lune; des mares au vent de minuit; pas un rival à transpercer; des coups d'épée dans l'eau : voilà tout.

» Le renard allemand s'était bien douté qu'on lui ferait la chasse; et, c'est une justice à lui rendre, il avait fait des crochets de lièvre à dépister toute une meute. Bref! on n'a pu trouver son gîte, et le Rodolphe en est aux abois.

» L'étrange homme que Lowensfeld ! L'aventure de mademoiselle d'Ambleville n'a refroidi en rien sa flamme ; il en est encore à choyer et à encenser sa divinité, comme un Indien le fétiche de sa pagode. Son amour veut absolument se formuler, soit en bail emphytéotique, soit en contrat notarié. Ce Céladon des champs germaniques ne comprend pas qu'on puisse aimer au mois, au trimestre, à l'année ; il est arriéré de tout un pays et de toute une génération. C'est un être à classer parmi les curiosités d'un vieil âge : ce sera un parfait mari.

» Quant à Bréville, autre rareté de notre époque : il est plus insensé que jamais. Son amour pour celle qu'il ne regardait autrefois qu'avec une adoration respectueuse a perdu aujourd'hui non de sa chaleur, mais de sa sûreté ; non de sa force, mais de sa confiance. La statue poétique est à demi renversée de son piédestal. Il le sent, il le voit ; n'importe : il lui rend encore un vrai culte.

» Madame d'Ambleville avait donné quelques

jours de réflexion à Rodolphe pour s'expliquer avec franchise sur ses intentions au sujet de sa nièce : eh bien! il continue à se taire, il redouble d'étrangeté : les jours s'écoulent, pas un mot. Il en est résulté que la dame de Valdoux, justement dépitée, a fermé sa porte à Bréville, et paraît avoir décidément accepté pour neveu le baron de Lowensfeld : on publiera la noce avant peu. Les habitans de la province, qui ont tous, ou presque tous, la protubérance du bavardage, commencent à gloser à qui mieux mieux sur le couple futur. Ils montent sur les plus hautes tours de leur intelligence, à la façon de *ma sœur Anne*, pour voir si, en fait de cancans nouveaux, ils n'apercevraient *rien venir*.

» Les uns disent que Rodolphe et Lowensfeld, qui se cherchent toujours et qui ne se rencontrent jamais, finiront par croiser leurs fers. Quant à moi, je l'avoue, j'y compte.

» Les autres affirment que la belle Anna, qui aime éperdument Bréville, en arrivera à refuser

le baron pour être ensuite refusée par le comte; et, pour moi, je l'avoue, j'y crois.

» Le plaisant de tout ceci, c'est qu'au milieu de cette avalanche de suppositions et de méchancetés, ni toi ni moi ne figurons. On nous croit en dehors de toutes les intrigues. O balourdise de province!

» Anna ne sort plus de chez elle; on la recherche moins que naguère. Elle a mis sa tante dans la confidence de tout ce qui lui est arrivé la nuit où tu as été si stupide; et les deux dames, s'étant vouées au silence, ne vont plus que fort rarement chez la marquise de Suzannin, qui, par parenthèse, est devenue d'une humeur insupportable. Hélas! les splendeurs de sa fête n'ont pu briller dans les journaux. Comment en parler avec pompe? Son feu d'artifice a ressemblé, comme deux étincelles, à celui de je ne sais quelle commémoration de juillet, où le Vésuve en toile peinte, après un patatra dans la Seine et une irruption à la nage, fut repêché, parti *à-vau-l'eau* comme les pro-

messes du fameux mois et le programme du grand hôtel.

» En effet, quel déboire pour la marquise ! Tant de soucis, de peines et d'argent pour arriver à un si lamentable *fiasco !...* Puis, voyez l'ingratitude publique! ses lamentations *jérémiennes* font rire à dix lieues à la ronde. Devant elle patte de velours, et derrière elle coups de griffe. L'autre soir, pour comble de mésaventure, un de ses habitués, désolé de lui voir recommencer ses doléances sur la funeste fête, s'est écrié étourdiment : *Voilà madame la marquise qui en revient encore à ses moutons.* Miséricorde! *à ses moutons !* La fille du marchand de laine a cru sentir le *suint* d'une injure ; et l'habitué, depuis ce temps, mal vu et mal reçu au castel, y jette un fort triste *coton.*

» A propos de lamentations, il y a dans le voisinage de Suzannin une veuve, mère de famille, pleine d'austères qualités, mais ennuyeuse comme toutes les vertus d'ici-bas, qui ne cesse de pleurer et de geindre. Elle croit

bonnement, l'insensée! que le monde n'a pas autre chose à faire que de plaindre le tiers et le quart. Elle nous racontait, chez la d'Estival, que sa progéniture, en contestation avec elle au sujet d'un héritage paternel, l'accablait non de billets doux, mais de papiers timbrés. *Hélas!* ajoutait-elle avec une candeur charmante, *j'avais tant d'enfans!... si bien nés! une vraie bénédiction du ciel!* — *Oh! oui*, lui ai-je répondu, *comme une abondance de fruits pour un arbre; ça lui casse les branches, et ça le tue.*

» Mais où m'égaré-je dans mes divagations!... j'oublie un fait récent et fort drôle. La charpente du feu d'artifice de Suzannin a presque écrasé, dans sa chute, une pauvre vieille femme du pays qui était là en amateur, et qui est très-aimée d'Anna d'Ambleville. On a vite envoyé quérir au château le grand docteur de la contrée. Il est accouru, sans trop se presser, à la chaumière de *Bernardine*; et, la tête un peu étourdie par quelques flacons de Champagne,

il a commandé un bain au lieu d'une saignée. Bernardine, par suite du traitement, a eu, la nuit même, une attaque d'apoplexie qui l'a rendue paralytique. Si c'eût été une grande dame, on ne se serait peut-être pas trompé aussi étrangement ; mais le moyen d'être en partie à la cabane quand on est tout entier au castel ? Le docteur, au surplus, nous a complètement rassurés sur le sort de la vieille femme, en nous promettant de la sauver... par l'effet du somnambulisme aidé de l'homéopathie. Où êtes-vous, Charybde et Scylla ?

» Je ne sais, mon pauvre ami, comment tu te débrouilleras du fouillis d'histoires, de moralités et de facéties que je t'expédie ici par la poste : tu vas me dire à ton tour que j'ai la bosse du galimatias. En tout cas, si, toi ! tu n'as pas celle-là, je t'en connais, moi ! qui sont pires.

» Lowensfeld est toujours établi dans ma maisonnette ; il m'emploie activement aux négociations de son mariage ; il me fait rédiger des

actes, écrire des mémoires, et débiter sur ses richesses une foule de pauvretés. Il se figure, le brave homme, que j'y vais *bon jeu bon argent !*

» Tu sais qu'il est venu exprès en France pour voir le comte de Bréville, et qu'il met à présent autant de soin à l'éviter qu'il mettait autrefois d'ardeur à le poursuivre : eh bien! je prépare en secret à ces deux messieurs une surprise mutuelle. Je prétends, un de ces jours, les jeter violemment et à l'improviste en face l'un de l'autre, Anna d'Ambleville au milieu. Ce sera une scène à fracas, du mélodrame à grand spectacle, un pendant à la scène du pavillon : les *noçailles* de la petite en pourront tristement pâtir. J'ai conçu un plan admirable; je pourrais m'étendre à ce sujet sur ma capacité en pareille matière; mais comme il est rare qu'on puisse parler long-temps de soi sans finir par débiter quelque sottise, je coupe court à mon éloge.

» Mon riche oncle est tombé malade; il ne

me laissera que les yeux... non pas, certes, pour le pleurer. Le bruit s'est répandu ici que le marquis Philibert de Suzannin, courant de capitale en capitale, a un haras en Angleterre, une meute en Prusse et un harem au Bosphore. Ces trois luxes, l'un portant l'autre, emporteront aussi sa fortune; et que deviendra *Bichonnin?*... Adieu; tu auras bientôt des nouvelles de ma petite machination; tu n'y seras pas pour tout gâter. En attendant, et afin de mieux réussir, je continue à me faire bien venir de tout le monde : j'amadouerais jusques au diable; et même, à ce propos, je t'embrasse.

X

Au moment où le soleil se levait, radieux et pur, sur les rians coteaux du pays, Anna d'Ambleville, accompagnée d'une femme de confiance que sa tante avait placée près d'elle, sortait de sa modeste demeure. Où allait-elle si matin? à l'habitation de la vieille Bernardine,

à peu de distance de Valdoux : elle comptait y prodiguer ses soins à la paralytique. Bernardine occupait une chaumière isolée où, au début de la vie, Anna avait été souvent avec délices manger un morceau de galette et boire une tasse de lait. Tout paraît si bon à l'enfance! tout lui est si neuf et si frais! La moindre chose a tant de prestiges, et chaque prisme a tant de facettes!...

Candides illusions de la jeunesse! ah! pourquoi fuyez-vous si vite? Hélas! semblables aux parfums du printemps qui descendent du ciel avec la rosée du matin et y remontent avec les haleines du soir, pourquoi, fugitives rêveuses, passant alternativement de ce monde à l'autre, n'êtes-vous qu'un souffle éphémère?...

Si madame d'Ambleville eût été la mère d'Anna, elle eût conduit elle-même sa fille, trésor qui ne se confie pas, à la cabane de Bernardine; personne ne l'eût remplacée. Mais une tante, est-ce une mère?

Pauvre Anna! elle n'avait pas connu celle

qui lui avait donné la vie. Elle l'avait perdue à l'âge où l'on ne s'imagine pas ce que peut être la mort; à l'âge où, passant ses petits bras autour du cou de sa mère, et appuyant ses lèvres sur les siennes, elle commençait à peine à bégayer les premières petites syllabes de l'enfance, ce mot si suave : *Maman.*

Pauvre Anna! jamais une mère ne lui avait prodigué ses ineffables caresses; jamais elle n'avait senti croître ses forces naissantes sous la chaleur de cette affection dévouée qu'aucune image ne peut rendre, et que nul autre amour ne remplace. Jamais elle n'en avait reçu ces premières leçons de devoir, de tendresse et de piété, qui, s'imprimant en traits de feu dans un cœur innocent et neuf, portent bonheur à toute la vie. L'orpheline avait vu s'ouvrir une tombe auprès d'un berceau, sans se douter de l'irréparable malheur qui venait de la frapper. Hélas! quand la douce étoile qui doit éclairer le début de l'existence est venue à s'éteindre avant d'avoir pu guider la marche tremblante

du nouveau-né, quel premier froid mortel s'étend autour de lui sur le présent! et quel premier voile noir est jeté devant lui sur l'avenir!...

Oui, la disparition d'une mère est pour l'enfant un coup horrible, et le malheur est sans remède; mais quand l'enfant, à ses beaux jours, est enlevé à sa famille, et que ses parens lui survivent, oh! le coup de foudre est bien autre!..... On comprend le trépas de ceux auxquels on doit survivre : on l'a prévu; on a pu s'y préparer. Mais s'agenouiller devant la pierre funèbre de celui ou de celle qui devait venir prier sur votre cendre, oh! voilà, voilà, de ces tortures inimaginables auprès desquelles toute autre s'efface, et auxquelles rien ne se compare! Verser des larmes, au déclin de la carrière, sur le jeune rejeton qui devait vous pleurer, ah! ceci est le déchirement des lois humaines, le renversement de la création! l'imagination s'y brise avec l'ame. La nature ne peut ni comprendre ni supporter, sans convul-

sions morales, cette souffrance hors des limites où consolation est insulte. C'est le désordre dans la mort; c'est le malheur sorti de ses voies.

Victime de la fête de Suzannin, Bernardine avait été relevée, couverte de contusions, de dessous les charpentes renversées du fameux feu d'artifice : on désespérait de sa vie. Anna, le cœur gros de soupirs, portait à la vieille malade une quantité de secours : de l'argent, des habits, du linge, et surtout de ces paroles consolatrices qui s'échappent de l'ame et qui vont droit au cœur : personne ne les savait mieux qu'elle.

Orpheline infortunée, elle était cependant plus à plaindre peut-être que la paralytique dont elle venait soulager les souffrances. En butte aux calomnies du monde, elle ne pouvait se dissimuler qu'une atteinte funeste avait été portée à sa réputation. Son innocenee et sa pureté lui donnaient, il est vrai, des forces; car la voix sacrée de la conscience et les secrètes

justifications de la vertu, si elles ne sont pas écoutées par l'homme, sont du moins entendues par Dieu ; mais, bien qu'Anna se dît ces choses, et se les répétât sans cesse, Anna gémissait et pleurait.

Elle avait pris la ferme résolution de ne plus se montrer dans aucun des châteaux voisins, et de tâcher, en vivant retirée, de se soustraire à l'attention publique. L'orpheline aimait peu le monde ; elle ne comprenait cependant pas dans toute leur étendue la perfidie de ses amorces et le néant de ses plaisirs ; car elle avait encore la sainte et touchante ignorance d'un cœur naïf et sans expérience ; mais un instinct sauveur lui disait en secret que la vie de l'ame était la seule réelle ici-bas, que celle du monde était factice et mensongère ; et que tandis que l'une était sans vide, sans limites, sans terme, l'autre était creuse, étroite et bornée.

Anna est parvenue sans obstacle à la chaumière de sa protégée. Elle entre sous le toit rustique. Bernardine était étendue froide et

inanimée sur sa couche douloureuse. Une femme du village, qui la veillait habituellement, l'avait quittée un instant par imprudence ou par ennui ; et la malade abandonnée expirait seule et sans secours.

Anna s'est avancée précipitamment vers la pauvre paralytique : elle a fait rallumer un bon feu et cherche à la réchauffer. Mais ses soins n'obtiennent aucun résultat. La malade reste glacée, sa poitrine respire à peine, et ses lèvres ne remuent plus.

« — Il lui faudrait un bon bouillon, dit à l'orpheline la femme qui l'accompagnait. Bernardine me paraît n'avoir rien pris depuis longtemps. Son pouls n'a presque plus de battemens. La diète, l'épuisement, le manque de vivres peut-être...

— Elle ! mourir d'inanition ?... interrompt Anna effrayée. Oh ! courez vite auprès de ma tante ; demandez-lui tout ce qu'il faut : du vin, du sucre, de la viande... Allez ! ne perdez pas un instant. Bernardine est seule : je reste. »

Son ordre est exécuté. L'orpheline, assise auprès du lit de la malade, épie son retour à la vie. Elle est seule dans la chaumière. Un cri de joie soudain lui échappe ; elle a vu se relever lentement les paupières ridées de sa vieille amie. Bernardine l'a regardée, et sans doute l'a reconnue ; car, à l'instant même, un léger sourire a entr'ouvert ses lèvres ; et ses traits se sont ranimés.

« — C'est vous !.... Je suis sauvée : dit-elle. Mon bon ange est là près de moi.

— Souffrez-vous ? lui demande Anna.

— Jamais, quand vous êtes ici.

— Mais vous étiez sans mouvement.

— Je dormais. J'ai sommeil encore. »

Et Bernardine, refermant doucement les yeux, retombe en son repos léthargique.

Son visage avait repris de l'animation et des couleurs ; sa respiration a cessé d'être pénible, et son sommeil paraît bienfaisant.

L'orpheline, rassurée, contemple avec un doux recueillement le front abattu mais se-

rein de la pauvre paralytique. Pas un remords ne trouble les derniers jours de cette femme ignorée du monde, à qui le ciel n'avait départi aucune des jouissances de la fortune, mais à qui la Providence, en dédommagement, n'avait déversé aucune des tribulations de l'orgueil. Sa vie modeste et simple avait coulé comme un limpide ruisseau qui passe à l'abri des tempêtes sans qu'elles soulèvent son onde, et qui pourtant, semblable aux grands fleuves, réfléchit la clarté des cieux.

La pensée d'Anna, d'abord toute à Bernardine, était retombée ensuite sur elle-même, et sur sa destinée à venir. Pourquoi ce soupir si douloureusement échappé de son sein?..... Ah ! c'est qu'une image trop chère venait faire battre son cœur ; c'est qu'un nom trop connu avait failli sortir de ses lèvres. L'amour, dans l'ame d'une jeune fille, est une de ces souffrances mystérieuses qu'il faut cacher, sous peine de honte, bien que cet amour même soit pur. Cruel et douloureux sentiment, qui brûle et

qui glace à la fois! Quel double supplice il impose! il flétrit s'il se fait entendre, et il tue s'il n'ose parler.

Anna ne se faisait plus d'illusion sur Bréville. Bien qu'elle se rappelât tous les regards de tendresse et toutes les paroles de dévouement qu'il lui avait adressés en mille circonstances, elle se disait : *Il n'aime pas!* Elle repoussait l'espérance comme une faute; et, n'ayant pas près d'elle une de ces affections de mère au fond desquelles l'enfant réfugie avec tant d'abandon ses alarmes, elle s'ordonnait la résignation, redoutait de se questionner; et, comme la timide colombe effrayée du bruit de ses propres ailes, elle avait peur de ses pensées, elle avait peur de ses secrets.

« — Ici-bas, comme en un désert, se répétait souvent l'orpheline, je passerai seule et plaintive, sans une ame qui me réponde ni une voix qui me soutienne. Nul ne saura combien j'ai souffert : je passerai triste et muette. Nul ne

dira sur mon tombeau : *Pauvre enfant! que tu fus à plaindre!* »

Un bruit léger se fait entendre..... Qui s'approche d'Anna?... Rodolphe. Lui! sous le toit rustique! auprès d'elle!... Dieu! comment y est-il venu?... Y a-t-il encore là quelque mystère de perfidie?..... La suite pourra l'expliquer.

Placourt s'était rendu la veille au château de Bréville.

« — Eh quoi! avait-il dit à Rodolphe, toujours sombre, toujours troublé!

— Ajoutez : *toujours malheureux!*

— Tourmens d'amour? Je les plains peu. D'ailleurs, à quel propos ce nouvel accès de sauvagerie?... Des soupçons jaloux, n'est-ce pas? Eh! mon Dieu! les apparences ne sont-elles pas aussi trompeuses que les espérances? Anna, j'en ai la conviction, est pure comme la lumière du jour. Le seul vrai coupable, c'est toi : tu as douté de sa vertu.

— Et bien d'autres aussi, Placourt!

— *D'autres* la connaissent à peine : ils sont pardonnables ceux-là. Mais toi! l'abandonner lâchement! toi, qui aurais dû la défendre! rien ne peut te justifier. Jadis un preux aimé de sa dame eût péri mille fois plutôt que de la laisser calomnier. Et toi, tu la condamnes sans l'entendre!..... Où est ton cœur et ton courage?

— La maison d'Anna m'est fermée : comment parvenir jusqu'à elle?

— L'orpheline, mon cher Bréville, doit se rendre demain, au lever du soleil, à la chaumière de Bernardine : elle y va porter des secours; et sa tante ne l'y suit pas.»

On comprend, d'après cet entretien, comment Rodolphe se trouvait, la matinée suivante, chez la vieille paralytique.

Anna s'était levée brusquement de son siége à l'apparition inattendue de Bréville. Il lui avait semblé que le regard du comte avait déjà pénétré dans le sanctuaire de son ame, et y avait surpris son image. Elle n'a eu ni geste ni pa-

role, et il lui semble pourtant qu'elle s'est trahie. Une vive rougeur colore ses joues. Elle a voulu faire quelques pas pour sortir de la chaumière : les forces lui ont manqué. Elle s'est rassise; et, sans s'en expliquer le motif, elle détourne la tête et pleure.

Rodolphe s'est approché d'elle avec une émotion respectueuse. On eût dit que, conduit là dans les saintes vues d'un devoir à accomplir, il venait à elle comme Isaac à Rebecca, par la volonté du Très-Haut.

« —Vous paraissez souffrir? lui dit-il d'une voix altérée. Levée de trop bonne heure, peut-être?... La matinée d'ailleurs est si froide!... Il a tant plu la nuit passée!... »

Bréville s'est interrompu. Ce n'étaient pas les idées qui manquaient à son imagination; c'était la force de leur donner un passage et une direction. Son maintien, son hésitation et son trouble étaient, du reste, plus compatissans et plus tendres que n'aurait pu l'être toute autre éloquence. Anna lève sur lui un regard

naïvement surpris ; et, toujours en pleurs, lui répond :

« — Hélas ! que m'importe le temps ? Je souffre aujourd'hui comme je souffrais hier, comme je souffrirai demain, comme on souffre toute la vie. Mon existence actuelle n'a ni jour ni nuit, ni matin ni soir, ni veille ni lendemain ; il me semble qu'elle est toujours à la même heure : car elle est aux mêmes afflictions, elle est à la même pensée.

— Pensée exprimée en ce mot : *le regret !*

— Plutôt en celui-ci : *l'abandon !*

— *L'abandon ?* répète le comte. »

Un silence extraordinaire a suivi cette exclamation, où se mêlaient remords et douleur. Peut-être Anna et Rodolphe y cherchaient-ils un instant de recueillement pour y puiser des forces. L'orpheline, embarrassée et contrainte, n'osait ni remuer ni rester immobile. Le silence d'un homme auprès d'une jeune fille, quand ils sont à l'écart et seuls, est, en quelque sorte, une manifestation d'amour, un muet

aveu de passion. Anna va parler la première.

« — La calomnie, monsieur, m'a frappée : comment ne serais-je pas brisée sous ses coups, moi, que personne ne défend, moi, pauvre fille, ayant à lutter seule et sans force contre les perfidies du monde?... Je ne puis que me résigner. En butte aux vagues orageuses qui m'entourent et qui m'emportent, il me faut périr... je péris.

— Oh non! répond Rodolphe attendri : vous ne pouviez lutter toute seule; mais pourquoi donc ne pas m'appeler? Auriez-vous douté de mon cœur?...

— Et vous?... dit tout bas l'orpheline.

— Je le sens, a repris Bréville, j'ai été coupable envers vous; je me suis manqué à moi-même. J'ai méconnu la loi du devoir. Injuste, froid et sans pitié, j'ai ici trompé votre espoir...

— Qui!... vous? interrompt Anna; coupable envers moi? de quoi donc? Vous ne me

trompiez pas, monsieur; c'est moi, au contraire, qui m'étais abusée. Vous n'étiez ni froid ni sans pitié : vous ne m'aimiez pas, voilà tout. »

Sa parole, simple et naïve, était calme, suave, indéfinissable. Il y entrait du reproche, de l'étonnement, de la douleur; et, répandue sur tout cela, il y pointait de l'espérance.

« — *Moi! je ne vous aime pas!* répète le comte avec l'accent concentré de la passion. Ai-je pu mériter cette accusation cruelle? Notre passé n'est-il plus rien? Avez-vous donc oublié ces heures fortunées où, devant madame d'Ambleville elle-même, je vous ouvrais mon ame entière?..... Croyez-vous donc que je ne vous aimais que parce que vous étiez jeune et belle? que parce que la nature vous avait prodigué toutes ses faveurs? Non : c'est parce que, purs et sereins, vos yeux, comme un miroir sacré, reflétaient votre ame et le ciel! c'est parce que vous me paraissiez la sublime et sainte compagne que Dieu m'avait choisie de

toute éternité! Ah! ne doutons plus l'un de l'autre. Soyons deux volontés réunies pour repousser ensemble l'orage. Je suis venu bien tard, il est vrai, sur votre douloureuse voie; je vous y trouve couronnée d'épines : eh bien! je soutiendrai vos pas; j'étancherai le sang de vos plaies; je vous aimerai de tout ce que vous aurez souffert... plus que si Dieu ne vous avait pas élevée parmi nous au rang suprême de victime! Les calomnies, désormais, expireront à la porte du paradis que vous aura créé l'amour : non pas cet amour vil et mondain, qui, semblable aux feux de la nuit se jouant à travers l'espace, ne tiennent point au firmament, et fuient comme de fausses promesses; mais l'amour pur, religieux, qui a des prières à faire, des croyances à soutenir, des espérances à attendre : amour à qui il faut, à la fois, la vie du corps et celle de l'ame, la vie de la terre et des cieux.»

L'orpheline avait écouté, la tête appuyée sur sa main, ces mots prononcés d'un ton vrai, sans fougue et sans emportement. Que de fois

elle avait rêvé ce que venait de peindre Rodolphe! l'union intime de deux êtres; pensant d'accord, aimant de même; pleurant à deux, riant ensemble; et double vie n'en formant qu'une!...

Mais de pareils enchantemens, Dieu les permet-il à la terre!... Anna roulait machinalement entre ses doigts une chaîne d'acier à laquelle était attachée un petit médaillon en or. Ce bijou renfermait une boucle de ses cheveux : c'était un présent destiné à Bernardine. Il la rappelle à elle-même. Elle se lève; et, s'approchant du lit de la paralytique, elle cherche à l'arracher au sommeil.

« — Bonne mère! éveille-toi donc!

— Eh quoi! dit Rodolphe atterré, voilà votre seule réponse! Vous voulez un tiers entre nous. Vous fais-je peur? je me retire.

— Non, répond l'orpheline à la hâte, non; c'est si vous partiez maintenant que j'aurais peur. Ne me laissez pas seule, restez!

— Vous m'acceptez donc pour appui?

— Oui ; pourvu que Dieu le permette.

— Si votre tante l'autorise?

— Sa volonté ne peut suffire ; il faut le serment aux autels.»

Les traits assombris de Rodolphe ont pris une expression singulière. Une lutte affreuse avait lieu, sans doute, au fond de son ame, entre des puissances contraires... La lutte cependant n'avait plus, comme autrefois, cette violence extrême qui pouvait faire craindre un résultat long à attendre ; on voyait qu'elle touchait à son terme, et que Bréville, épuisé, bravant les conséquences et les dangers de sa position, allait enfin prendre un parti,

« — Ce serment aux pieds des autels!... dit-il avec solennité, le prononceriez-vous sans crainte?

— A qui? demande l'orpheline.

— A celui qui vous aime, à moi. Me confieriez-vous vos destins?

— Votre bonheur serait mon vœu.

— Sans vous point de bonheur pour moi ; mais une barrière entre nous...

— Qui peut en élever ?

— Lowensfeld. »

Ce nom fatal a replongé tout-à-coup Anna dans les pénibles et lamentables souvenirs de Suzannin.

« — Vous doutez encore ? s'écrie-t-elle.

— Non, je n'ai ni soupçons ni doutes, répond Rodolphe d'un air sombre ; une voix secrète vous justifie au fond de mon cœur de toute délation perfide. Vous serez à moi en dépit de tout obstacle et de tout péril. Nous fuirons le monde et ses bruits corrupteurs : car sous la contagion de ses parfums, il n'est aucune foi qui ne s'attiédisse, aucune ardeur qui ne s'éteigne. Nous nous enfermerons dans la solitude. Là nous n'aurons pour témoins et pour juges que notre conscience et Dieu ; j'y braverai les lois de la terre et n'y croirai qu'à celles du cœur. Vous serez pour moi le rameau divin, le talisman sauveur, chassant les maléfices. Au-

tour de nous jamais de piéges; rien que bonheur : acceptez-vous? »

Mais, en prononçant ces paroles pleines de chaleur, le comte avait l'accent triste et froid d'un cœur découragé qui prend d'inutiles élans vers l'espérance, qui l'invoque et qui n'y croit pas. Une haute et secrète douleur dominait son tableau de paix et de prospérité. Le calme inquiet de son sourire trahissait les angoisses de sa pensée. Anna pousse un profond soupir.

« — Monsieur le comte! réplique-t-elle avec une lente gravité, permettez, avant toute chose, que je vous raconte en détail l'affreuse soirée de la fête. »

Et, bien que Rodolphe essayât de s'y opposer, la jeune fille, avec cet accent de vérité qui porte la conviction, s'est hâtée de lui faire le récit fidèle de tous les événemens qui avaient précédé la scène du pavillon. Rien n'a été omis, hors un nom, celui d'*Eugène de Stainville*.

« — De grâce! répétait Bréville, nommez l'infâme ravisseur!

— Non, lui répondait l'orpheline. Vos fers se croiseraient peut-être, et ce serait honorer cet homme.

— Je me soumets; mais une prière! Promettez de n'être qu'à moi.

— *Tout haut!*... devant vous!... je ne puis.

— Et *tout bas?*

— Rien ne le défend.»

Une joie triste mais profonde a éclairé le visage de Rodolphe; une expression amère y a succédé. Il s'était courbé respectueusement devant l'orpheline avec le sentiment de la reconnaissance; il relève son front avec la rêverie de l'inquiétude. Tout en paraissant s'élancer avec ardeur vers un but de félicité, Bréville, après quelques pas en avant, reprenait sa marche en arrière.

Anna s'est penchée de nouveau vers la paralytique endormie.

« — Bonne mère ! répète-t-elle, ouvre donc les yeux ! parle-nous ! »

Il y avait bien de l'amour dans ce monosyllabe, *nous*. Si tout autre homme eût été là, l'orpheline eût dit, *parle-moi*.

« — Je t'apporte, continue-t-elle, le présent que je t'ai promis. Le voici : ce sont mes cheveux. »

Bernardine n'entendait pas ; mais Anna, auprès de Rodolphe, commençait à s'effrayer du silence ; et le son de sa propre voix lui semblait une protection.

« — Vos cheveux !... a repris le comte. Oh ! pas à elle ! pas à elle !

— Elle seule, répond Anna, peut recevoir ce don de ma main.

— *Aujourd'hui*, oui, je le comprends.

— Hélas ! qui peut compter sur *demain* ?

— Vous ! la protégée du Seigneur ; vous ! sa plus belle création. Et sur qui veillerait-il donc ici-bas, sinon sur ces images angéliques qui seules feraient croire en lui, à défaut de toute

autre preuve? Oh! donnez-les-moi, ces cheveux! c'est un protecteur, un ami... un époux, qui vous en conjure. »

Cette fois le regard de Rodolphe était dégagé de tout nuage. Il était tendre et assuré. La franchise y était empreinte. L'orpheline, émue et ravie, a vu le genou de Bréville à demi plié devant elle. Un rayon de bonheur est venu épanouir son ame... et le médaillon que tenait sa main s'en est échappé malgré elle. Il est sur les lèvres du comte.

Un bruyant éclat de rire a retenti à la fenêtre de la cabane; un bruit confus de voix y succède. La porte du fond s'est ouverte. Un groupe de femmes et d'hommes se précipitent gaîment sous le toit rustique; et Anna, glacée de terreur, a reconnu ses ennemies. Les dames d'Estival étaient là.

La chaumière s'est remplie de curieux. Deux calèches pleines de monde venaient de s'arrêter à quelques pas de la demeure de Bernardine; M. de Placourt avait dirigé leur promenade ma-

tinale; il ne figurait pourtant pas au milieu de cette société oisive : on ne savait ce qu'il était devenu. Le perfide n'était pas loin. Anna voit entrer Lowensfeld.

« — Pardon! nous vous avons dérangée! dit la comtesse d'Estival à l'orpheline d'un ton d'affectueuse ironie. Mais aussi, ma belle enfant, comment s'imaginer que, le jour comme la nuit, et le matin comme le soir, au village comme au château, j'arriverais inopportune?... C'est vraiment gauche à faire horreur. »

Ce sans-façon de persifflage frappait à mort la pauvre orpheline. Bréville, aussi surpris qu'irrité, avait oublié, au premier moment, dans le trouble de ses esprits, de cacher le médaillon d'Anna : il était resté à sa main. Flore s'est approchée du comte.

« — Le charmant bijou! s'écrie-t-elle. On ne saurait faire un présent plus délicat et plus gracieux. Anna est toute poésie. De blonds cheveux... une chaumière... la bienfaisance... un rendez-vous..... l'aurore naissante..... des

fleurs... et jusqu'à la vieille endormie!... C'est d'un romantisme suprême! n'est-ce pas, monsieur de Lowensfeld?

— Ah! vous oubliez le baiser, dit tout bas une amie de Flore, qui s'appuyait négligemment sur un des *dandys* de la troupe.

— On ne peut pas songer à tout, répond la comtesse d'Estival; et puis, on ne peut pas tout voir.

— Dieu merci! s'écrie une vieille fille en se cachant le visage de son éventail pour faire croire qu'elle venait de rougir.

— Cette chaumière est bien délabrée : dit Lowensfeld d'une voix forte, et ne sachant ce qu'il disait.

— Aux cœurs aimans, chaumière est temple, a répliqué la comtesse en dirigeant çà et là son lorgnon dédaigneux et moqueur : toutes les romances l'affirment. C'est l'éternel refrain des amours.

— Ève le chantait à Adam, ricane Max de Mosseval.

— Noé le fredonnait sous l'arche, reprend Flore du même ton.

— Vive l'innocence des champs! continue la dame d'Estival. Allons! laissons notre printanière Anna vaquer à ses occupations matinales: cela délasse des bruyantes soirées. Après le féodal, l'agreste! Heureux qui, profitant du temps, est à la fois à tout... et à tous! »

Elle regardait Lowensfeld.

Le baron allemand cherchait en vain à contenir les sentimens divers qui bouillonnaient en lui. Ses mouvemens et son regard décelaient son irritation. Il va tout-à-coup à Rodolphe; et du geste montrant Anna:

« — C'est trop long-temps vous taire, monsieur! lui dit l'étranger brusquement. On l'attaque, et vous le souffrez!..... N'oseriez-vous donc la défendre?

— J'en ai le droit, monsieur, je le sais.

— *Le droit!* c'est mal choisir l'expression. *Le droit!* je l'ai aussi.

— Après moi.

— Non, monsieur, pas *après : avant*. Du moins, il m'est permis de le croire.

— Comme vous voudrez : que m'importe! Mais, pour réponse aux calomnies, peu de paroles suffiront. Mademoiselle d'Ambleville est aussi digne de respect que d'admiration. Sa vertu ne craint nulle atteinte. J'ai mis humblement à ses pieds ma vie, ma fortune et mon nom. Elle est ma fiancée; je l'épouse.»

Lowensfeld recule interdit. Sa fureur comprimée éclate.

« — Qui! elle? *votre fiancée?*... Elle ne sera jamais votre femme.

— Qui l'empêchera?

— Moi, monsieur.

— Vous?... Par quels moyens?... à quel titre?

— Vous le saurez plus tard..... avant peu.

— Parlez sur-le-champ!

— Pas encore.

— En attendant, l'hymen aura lieu.

— Jamais. Vous n'irez point à l'autel.

— Il est hardi de le défendre.

— Il l'est bien plus de le vouloir.

— Soit : je vous invite à ma noce.

— Je vous remercie : j'y serai.

— Comme témoin ?

— Comme barrière.

— On la franchira.

— Nous verrons.

— Lowensfeld ! je l'épouserai.

— Bréville ! je vous en défie.»

XI

M. DE PLACOURT AU COMTE DE STAINVILLE.

Cottage de Santure.

« Grande nouvelle! mon chéri. J'ai fait des prouesses, et tu n'y étais pas! Pends-toi comme le brave Crillon!.... qui pourtant ne s'est pas pendu. Tout bon conseil n'est pas suivi.

» Au fait. Ma nouvelle scène, faisant suite à celle du pavillon, s'est filée sous un toit de

chaume avec un succès merveilleux. Le drame tenait du champêtre; et, bien que le tableau pastoral ait fini par une provocation, des menaces et un défi, tout s'est passé néanmoins avec une exquise politesse : or, la politesse est, dit-on, la grâce du cœur. Tu as l'une, où est-il, l'autre?...

» Procédons avec ordre. Il existe un secret terrible entre Lowensfeld et Bréville : il fallait les rivaux en présence pour que le feu prît à la poudre et fit éclater le pétard. Qu'ai-je inventé à cette fin?... Je savais qu'Anna la sentimentale allait le matin, sous semblant de bienfaisance, rêver seule, auprès d'une vieille infirme, à toute autre chose qu'à l'affection de sa tante et à la paralysie de sa protégée. J'ai couru chez mon ami Rodolphe; et, avec la toute-puissance des lieux communs, au milieu desquels j'avais délayé du sententieux pittoresque, je lui ai prouvé, ou à peu près, que dans cette vie, qui n'est qu'une enfilade de hasards, lesdits hasards sont toujours en complot permanent contre l'in-

nocence, et que, par conséquent, dans les événemens accomplis, le seul vrai coupable était lui, lui, qui avait douté de sa belle!... Était-ce concluant, mon ami? démonstratif et convaincant?

» Bréville, à cette éloquence imprévue et saisissante, a d'abord ouvert deux larges yeux, aussi étonnés que si j'avais eu sur mes épaules vingt têtes d'une des hydres de l'anarchie, ou que si j'eusse dressé inopinément devant lui trois obélisques de Luqsor ; puis il a paru à sa lucidité que j'avais parfaitement saisi l'esprit de la chose; et, immédiatement, son regard terni est redevenu éblouissant comme l'escarboucle d'une aigrette au front de l'empereur du Mogol. Aimes-tu le style à images?

» Bref! mes dépenses d'esprit n'ont pas été des frais en pure perte. Dès le lendemain, Bréville, *arraché aux douceurs de Morphée par le gazouillement matinal du bocage*, comme le versifiaient les vieux poëtes, se transportait chez Bernardine. Anna était déjà au poste, et pleurait... pour tuer le temps.

» Il est inutile d'ajouter que notre amoureux chrétien débitait, peu après, à son ange toutes les impiétés passionnées à l'usage des amans, telles que : *Mon idole! mon culte!* etc... Arrivons à la catastrophe.

» J'avais glissé légèrement à Lowensfeld que la malveillance osait insinuer qu'Anna d'Ambleville était susceptible, en secret, de donner rendez-vous à l'amour sous le patronnage de la paralysie : du moins c'est ainsi que je lui avais vanné en quelque sorte les épluchures de ma pensée. L'Allemand, de prime-abord, en avait paru déconfit et stupéfié, comme le diable à qui, par mégarde, on aurait renversé l'eau d'un bénitier sur la tête en lui faisant le signe de la croix ; puis, le monsieur des bords du Danube s'était montré décidé à tirer la vérité de son puits, dût-il s'attacher à la corde et tourner la poulie lui-même, au risque de voir la susdite vérité en sortir déplaisamment nue. Moi, là-dessus, j'avais tourné bride ; et, bientôt au castel voisin, je conseillais aux dames d'Estival

une course en calèche chez Bernardine à l'aurore naissante. Tu comprends bien que je laissais entrevoir, sans pourtant rien expliquer, qu'il y aurait au bout de cette promenade, à la masure de la paralytique, un je ne sais quoi de piquant, une singularité curieuse, un bon gros scandale peut-être. Oh! pas une de mes bonnes voisines ne dormait le lendemain au point du jour. Toutes mes petites fourmis s'agitaient sous le poids des énormes œufs qu'avait pondus leur *folle du logis* pendant toute la nuit. Enfin, alertes et pimpantes, elles partent pour la cabane : Lowensfeld était de la troupe. Charmant tableau que celui de la plupart de ces figures, qui, grimaçant le bien et le beau, rayonnaient d'élégante perversité! J'aurais voulu les mouler en plâtre, ces traîtresses physionomies, et les conserver sous verre chez moi, entre le portrait de *Robert-Macaire* et le buste de *Simon Deutz*.

» La bande joyeuse arrive où nul ne l'attendait. Figure-toi, mon bon Eugène! qu'en ce

même moment, Anna et Rodolphe, nos deux gentils tourtereaux, roucoulaient à plein gosier, sans contrainte et tout à leur aise. Ils ne voyaient quoi que ce soit; ils n'entendaient qui que ce fût. Lowensfeld et ses compagnons avaient pourtant la tête aux croisées. C'était comme au bain de Suzanne, hormis que mes barbus étaient jeunes.

» Les dames entr'ouvrent la porte... L'éloquence intarissable et le doux *laisser-aller* des amans n'en a point été dérangé. Oh! il s'en fallait de beaucoup que ce fût une conversation les mains dans les poches! Rodolphe était presque à genoux, Anna lui donnait ses cheveux; il y avait là un médaillon qu'on embrassait en attendant mieux : les bras semblaient prêts à s'ouvrir...

» Tout-à-coup, ô péripétie! la comtesse d'Estival, tout habillée de rouge, couleur qui lui convenait alors parfaitement, car le rouge me fait l'effet d'être du rose en colère, la comtesse éclate de rire... Ah! quelle scène, cher ami!

quel exorbitant persifflage!... Lowensfeld, hors de lui, se détache à l'improviste de la tapisserie des témoins, et vient tomber comme une tuile sur le crâne ébahi de Rodolphe. Aussitôt menace et défi. Une dame tombe en syncope, et ce n'est pas celle qui aurait dû se trouver mal. Anna, je crois, s'est échappée par une petite porte ouverte auprès du lit de l'infirme; et, au beau milieu du grabuge, Bernardine s'est réveillée. Il y avait de quoi : pauvre femme!

» Je remarquerai à ce sujet qu'il est souvent fâcheux d'avoir le sommeil dur. Si madame la paralytique avait été moins endormie, elle aurait pu avoir l'œil sur ceux qui étaient chargés de la surveiller; et ce n'eût été qu'un contre-sens dans la situation.

» La petite d'Ambleville avait donc disparu, ainsi que je me suis fait l'honneur de te le dire. Flore, entre Lowensfeld et Bréville, effrayée de leurs apostrophes, a jugé convenable alors de se constituer en état de défaillance. Elle appelait chacun à son aide; et le plus gracieux

de l'aventure, c'est qu'ayant fait quelques pas au hasard, comme pour fuir l'affreuse scène, elle est venue tomber, involontairement, entre les bras du *Roland le furieux* d'outre-Rhin, lequel, ne s'attendant pas à cette bonne aubaine, et ne sachant qu'en faire, en était si gauchement empêtré, que le tragique commençait à tourner au bouffon, et que, caché à peu de distance, j'en riais, pour ma part, aux larmes.

» Pendant tout ce *remue-ménage*, on faisait avancer les calèches. Une dame quelconque, ayant envie de jouer un rôle, avait saisi le bras de Rodolphe, et l'entraînait je ne sais où. La paralytique criait : je n'ai pas demandé pourquoi.

» Tu le vois, mon brave garçon, tu as perdu un spectacle comme il ne s'en retrouve pas. Que diantre aussi vas-tu faire à Paris dans cette saison? Respirer l'exhalaison des machines à vapeur, qui s'étendent à tout et sur tout! Grand bien te fasse, cher ami! Quant à moi, je

n'admire pas excessivement la lutte engagée entre le soleil et le charbon, entre les fumées et la lumière. Je crois que bientôt il faudra réfléchir sérieusement aux moyens de rendre habitables les villes à perfectionnement. Le progrès marche... à reculons. A propos, l'émeute a repris. On nous affirme ici que les barricades de Paris ont rouvert boutique. Fi ! c'est un commerce tombé.

» Crois-moi, reviens vite céans. Je ne t'ai pas encore raconté la plus grande de mes nouvelles, le complément de mes triomphes : c'est le bouquet gardé pour la fin. Mais te l'envoyer par écrit serait une imprudence : je me réserve à te la communiquer verbalement. Quelques demi-mots, néanmoins. Apprends que les grands secrets de Lowensfeld!... les grands mystères de Bréville!... j'ai tout pénétré ; je sais tout.

» Voici comment : écoute bien. Mon baron allemand, revenu de chez Bernardine, était furibond, presque fou. Je lui faisais sentir la té-

mérité de ces paroles, adressées hautement à Rodolphe : *Anna ne sera jamais votre femme : je vous défie de l'épouser !* Lowensfeld avait besoin d'aide pour réussir dans ses desseins et pour triompher dans la lutte... Il a donc fallu tout me dire..... O pauvre comte de Bréville ! quel orage gronde sur toi !...

» Adieu, mon roué !... Tout va bien. »

LE CHATEAU DE BRÉVILLE.

XII

Que de préparatifs au château de Bréville!...
Rodolphe a demandé solennellement la main d'Anna d'Ambleville à sa tante; et cette dernière, qui, espérant voir revenir à elle le comte, avait toujours éludé de s'engager sans retour avec le baron, a publiquement annoncé

dans le pays le mariage de sa nièce. Rodolphe est l'époux accepté; déjà, dans son manoir, une foule d'ouvriers sont occupés à peindre, à décorer et à meubler à neuf les appartemens d'honneur. Suzannin n'occupe plus exclusivement les habitans de la contrée; il a cédé le pas à Bréville. Le château, jadis en seconde ligne, est aujourd'hui au premier rang. Chaque jour de nombreux équipages vont rôder autour de ses murailles, avec une avide curiosité, pour y quêter quelques nouvelles. Le bruit court que de splendides fêtes y seront données pour célébrer l'heureuse union. Les dames du voisinage avaient déclaré, dans le principe, que *la d'Ambleville* n'était plus une personne à voir; que l'on ne pouvait plus recevoir *ça* chez soi, vu le scandale des scènes publiques; et la comtesse d'Estival, appuyée tendrement sur son bel ami Max, s'était fait remarquer entre toutes par l'austère rigidité de ses doctrines en matière d'amoureuses fautes; mais bien des modifications avaient été apportées depuis à l'arrêt de

réprobation, tant sur le fond que sur la forme. Il avait été décidé que, le salon de Bréville pouvant devenir un des plus brillans de la contrée, on irait à toutes ses fêtes. Il avait été convenu que, la charité chrétienne étant une des premières vertus d'ici-bas, on accorderait, dans le voisinage, à la justification d'Anna l'hospitalité d'une compassion miséricordieuse; enfin, il avait été arrêté qu'on s'interdirait de lui jeter la pierre tant qu'elle aurait bonne maison; et qu'on absoudrait le passé chez elle... quitte à bien en gloser chez soi.

Rodolphe passait ses journées à Valdoux; il était tout entier à la compagne qu'il s'était choisie; et Anna se livrait à l'espérance du bonheur avec l'inexpérience de la jeunesse. L'habitation de madame d'Ambleville était fermée à toute visite. Les deux époux futurs, se séquestrant du monde, s'étaient comme murés dans leur amour. Anna n'existait plus que de la vie de Rodolphe, et lui que de la vie d'Anna.

Leurs sentimens étaient si purs, qu'ils s'y abandonnaient avec une sorte de vénération religieuse; et pourtant il passait parfois sur le front de Bréville, pendant les entretiens les plus doux, un nuage mystérieux...

Placourt était le seul voisin admis dans l'intimité des dames de Valdoux. Il y colportait les nouvelles de Suzannin; puis il courait raconter à Suzannin ce qui se passait à Valdoux. Aussi que de bruits à l'entour! que de conjectures diverses! Les uns affirmaient que Bréville ne cessant pas d'être une énigme, son mariage resterait un problème; d'autres prophétisaient une catastrophe sanglante au lieu d'une cérémonie nuptiale; car le défi de Lowensfeld leur semblait, sur la tête de Rodolphe, l'épée levée de Damoclès. La plupart pressentaient quelque événement extraordinaire: et nul ne croyait à la noce.

Placourt, l'oracle du pays, avait d'étranges réticences dans ses paroles; l'ambiguité de ses

récits donnait continuellement matière à d'étranges interprétations. Les mouvemens de son visage étaient parfois des grimaces hiéroglyphiques dont le sens demeurait caché. Il avait annoncé, d'un air solennellement contrit, le départ de son cher baron : « Une affaire grave, » disait-il, une affaire *à retentissements* avait » nécessité son voyage. Il devait revenir *à jour* » *fixe* pour *un engagement sacré*. Sa parole » était irrévocable. *Il y allait de son hon-* » *neur*... etc. » Et, avec une sombre lenteur, Placourt appuyait sur toutes ces phrases habilement décousues. On eût dit une cloche d'alarme qui essayait ses tintemens.

Cependant le temps s'écoulait sans amener aucun changement notable. Les travaux commencés à Bréville étaient complètement achevés. Le curé de la paroisse avait publié les premiers bans de Rodolphe et d'Anna. La société de Suzannin commençait à désespérer de l'ouragan prophétisé : l'horizon s'offrait sans nua-

ges. Hélas! les violentes tempêtes d'ici-bas sont presque toujours devancées par des journées radieuses, journées que néanmoins frappe une vague inquiétude, comme une harmonie douloureuse au milieu d'un chant de triomphe.

Enfin, le dénouement approche: le contrat de mariage du comte a été signé à Valdoux sans appareil et sans éclat. Le bruit s'est répandu, au château de Suzannin, que les noces de l'orpheline auraient lieu modestement à la chapelle du manoir. Rodolphe ne veut point de fêtes. Quel affreux désappointement! Toutes les fureurs se réveillent de leur demi-sommeil; toutes les intrigues sortent de leur nid caché. Les suppositions les plus hasardées sont jetées au public comme des vérités patentes. Ce ne sont plus seulement les propos de la médisance, ce sont les diatribes de la haine. Anna d'Ambleville est représentée comme étant dans une de ces positions équivoques qui ne permettent plus aux jeunes filles d'entourer leur

taille de la ceinture des grâces et de porter au front la couronne des vierges.

Placourt s'est cru obligé, sur ces entrefaites, d'aller, en ami dévoué, prévenir les dames de Valdoux du tort affreux que faisait à la réputation d'Anna la détermination de Rodolphe, et leur étrange vie de retraite. Madame d'Ambleville, épouvantée de ses charitables avertissemens, l'en a remercié avec chaleur. Elle a couru immédiatement signifier au comte de Bréville qu'il importait à l'honneur des deux familles que le mariage de sa nièce eût lieu devant tout le pays; qu'il fallait absolument sortir d'un système de mystères et de solitude au fond duquel on plaçait des infamies ou des lâchetés; et que, pour terrasser la calomnie, il fallait marcher tête haute.

Le comte avait d'abord résisté.... mais la tante d'Anna l'emporte: le mariage aura des fêtes.

De nombreuses invitations sont parties pour

les châteaux d'alentour. L'élite de la contrée est appelée à se réunir au manoir du futur époux pour de là se rendre à l'église; le jour et l'heure sont fixés. Il y aura bal champêtre au hameau, bal paré aux nobles salons; feux de joie et feux d'artifice; loteries, spectacle et banquets : la fête sera magnifique.

Il a lui enfin, ce grand jour!... Les petits canons de l'ancienne châtellenie de Bréville l'ont salué à l'aurore naissante, comme aux vieux temps des suzerains, des baillis et des rosières. Un reste de souvenirs féodaux a fait prendre des fusils rouillés aux braves du village et des robes blanches aux vierges du pays; la mariée aura, d'après ces dispositions, une garde seigneuriale et des filles d'honneur. Toutes les cloches sont en branle. Le soleil, levé, à l'horizon, sur un ciel de pourpre et d'azur, promet un temps superbe à la fête. La joie est générale au village. On a pensé, sous la chaumière, qu'il pourrait y avoir amusement

et profit à se presser avec enthousiasme autour des nouveaux époux; et, n'en déplaise à la *constitutionnalité*, on fera du *féodalisme*. Un amateur de 1830 a même proposé de jeter une couronne d'immortelles au châtelain, comme à la meilleure des... *démocraties*, en attendant que le progrès des lumières amène à brûler le château. Prévision pleine de clartés!

La cour du manoir s'est remplie peu à peu de voitures et de chevaux. La dame de Suzannin est arrivée l'une des premières au salon de Bréville, où la tante d'Anna, installée, reçoit les conviés à la noce. On ira du château à la mairie, puis de la mairie à l'église. La mariée est à sa toilette.

La comtesse d'Estival et sa cousine Flore, la vicomtesse de Montbris, la baronne de Vauxbier, la marquise de Jumiers, et la plupart des châtelaines du voisinage se sont rendues avec empressement à l'invitation de Bréville. Toutes, sous l'aspect froid, insoucieux et réservé,

qu'elles se croient obligées de prendre, ont de ces préoccupations ardentes qui rompent le cordon des masques et laissent voir les vrais visages. Une foule de *beaux* les entourent. Max a repris sa place habituelle derrière le fauteuil de la comtesse d'Estival. Il était invité de droit à la fameuse solennité; car la société actuelle, complaisante de l'adultère, croirait manquer aux convenances si, lorsqu'elle invite un ménage, elle oubliait l'amant de la femme.

Le maire, et les autorités du pays, les notabilités de la garde nationale et autres produits du terroir, tous, la croix à la boutonnière, avec pantalons et jabots, bottes noircies et gants lavés, en tenue de cour citoyenne, étaient rangés autour de l'enceinte. Ils s'y faisaient remarquer par leur exquise politesse et par leurs attentions délicates : aucun ne fumait son cigarre.

Le marquis de Vérancourt, mielleux comme une ruche d'abeilles, et bourdonnant comme

une chambre de députés, se plaisait à former des groupes et y débitait ses nouvelles. Plusieurs l'accablaient de questions.

« — Où donc est M. de Placourt ?

— Chut ! chut !

— Pourquoi ce mystère?

— Il est auprès de son ami.

— Du marié?

— Vous n'y êtes point.

— Ne doit-il pas figurer comme témoin à la cérémonie nuptiale ?

— Oui, lui et d'autres : vous verrez.

— Nomme-t-on ses trois compagnons?

— Un seul pourra peut-être suffire.

— Un seul ! et lequel ?

— Lowensfeld.

— Bah ! notre *Faust* est revenu ! et *Méphistophélès ?*

— A sa suite.

— Gare à la fiancée, messieurs !

— Nous la défendrons.

— Pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi ! Est-ce que des chevaliers français, en toute occasion, ne doivent pas se précipiter au secours de l'innocence, à la face du monde entier ?

— Oh ! superbe ! miraculeux ! Dis donc, mon féal, où as-tu pris ces fabuleuses réminiscences ?... Est-ce qu'il y a encore des *chevaliers ?* Est-ce qu'on *se précipite* aujourd'hui ailleurs qu'à la bourse ? Est-ce que *le monde* a une *face ?...*

— *Une !* il en a mille, mon cher.

— D'accord. Ma remarque subsiste.

— Paix! voici M. de Placourt! »

Le confident de Lowensfeld a salué l'assemblée d'un air grave; il s'est avancé lentement vers madame d'Ambleville; et, s'inclinant devant elle avec une sorte de respect douloureux, en façon d'augure sinistre, il a donné à sa physionomie ce quelque chose de compatissant, qui, s'il ne vient de l'intérêt, peut tenir de l'impertinence.

Vérancourt, Max et Sombrelin l'environnent et le questionnent : le perfide se jouera d'eux.

« — Vous êtes venu seul?

— Oui, messieurs.

— Il court ici des bruits singuliers.

— Laissez-les courir, mes amis; ce fut de tout temps leur métier. Ne faut-il pas que le

vent souffle, que l'eau coule, et que l'oiseau chante?

— Oh! oh! *méditation poétique*. Ainsi donc, selon vous, Placourt! les rumeurs publiques sont fausses?

— Fausses ou vraies : cela dépend. En général, messieurs, les rumeurs passent sur l'opinion comme Ossian sur le brouillard : ce ne sont souvent que des rêves.

— Il veut, je crois, nous endormir.

— Regardez, messieurs, quels beaux meubles!... reprend le sardonique Placourt. C'est du Louis XV tout pur. Ce *tortillement* de bois doré; ces longs *zigzags* de porcelaines; ce *serpentinage* de cuivre; ce *contourné* de toute chose; oh! que ça va bien à l'époque!... à l'époque où rien ne va droit. »

Le marquis de Vérancourt a souri dédaigneusement.

« — Je pense, monsieur, répond-il, que le castel de *Nortonval* a un mobilier d'autre style. Vous aurez consulté ses hôtes.

— Je ne parle guère aux chouettes. »

Placourt salue et se retire.

La comtesse d'Estival, qui venait de l'apercevoir, l'a appelé d'un signe de tête.

« — Eh! venez donc! monsieur de Placourt ! l'ennui et l'attente nous tuent. La belle mariée ! où est-elle ?

— A sa toilette, je suppose.

— Et le baron de Lowensfeld?

— Il se prépare aussi pour la fête.

— Il est arrivé juste à temps. Votre ami calcule à merveille.

— Aujourd'hui, madame, qui est-ce qui ne calcule pas?

— Aussi, monsieur, que de ruines!

— Je ne crois pas, madame, que, dans l'occasion actuelle, le baron risque son argent.

— On peut, en ce cas, risquer plus.

— Oui; mais *plus* est quelquefois *moins*.

— Vous êtes ce matin d'une prudence, d'une discrétion, d'une réserve...

— Analogues à la circonstance.

— *A la circonstance*, monsieur! Fort bien. Vous la connaissez donc?

— Je ne l'ai pas étudiée.

— Je vous avouerai, monsieur, que, sans qu'il soit besoin d'études, elle me paraît de nature à donner naissance à beaucoup d'événemens imprévus.

— Si vous les prévoyez, madame, ils ne mériteront plus ce titre.

— On dit que le futur est *sans peur ?*

— Comme le chevalier Bayard.

— Bayard était aussi *sans reproche.*

— Comme la comtesse d'Estival.

— Serait-ce une épigramme, monsieur ?... Je ne m'y serais pas attendue de vous ; et cependant, je sais par expérience qu'il faut se résigner ici-bas à être trompé constamment, n'importe par qui, n'importe où.

— Erreur! madame la comtesse. Il y a un moyen infaillible de n'être trompé nulle part, c'est de s'attendre à l'être partout. »

Un grand mouvement a eu lieu dans la salle : on annonce la mariée.

Anna d'Ambleville s'est avancée avec cette modestie gracieuse et ce calme confiant que donne la sérénité de l'ame. Des pleurs avaient récemment mouillé ses paupières ; mais c'é-

taient de ces larmes douces et mélancoliques que ceux qui les regardent doivent laisser couler sans obstacle, car il y a charme à les répandre. Le cœur poétique de la jeune fille, tel qu'un luth vivant et sacré, tendu par la main de Dieu même, était tout harmonie, tout amour. Les palpitations de bonheur qui l'agitaient sans la troubler donnaient en ce moment à ses traits une suave expression de bienveillance pour le monde et de reconnaissance pour le ciel. Rodolphe accompagnait ses pas.

« — Qu'elle est belle! disait la foule. »

L'envie se taisait confondue.

Jamais la taille élégante de l'orpheline, attaquée par la malignité publique, n'avait autant captivé l'admiration générale. Ses formes souples et légères, vues à travers les fleurs et les gazes, étaient celles d'une sylphide. La voix des calomnies était morte.

Les dames réunies au salon de Bréville sont

accourues à sa rencontre. Elles l'entourent de toutes les félicitations banales qu'en pareille occurrence ont à subir les fiancées. Anna, comme la fleur ouverte sous une atmosphère orageuse, exhalait paisiblement ses parfums autour d'elle, sans pressentimens et sans crainte. Aimable et prévenante à chacun, elle éprouvait le besoin de répandre son amour et son bonheur sur tout ce qui l'environnait. Pas le plus léger pli sur son front; pas l'empreinte d'une inquiétude; pas la trace d'une douleur. C'était une de ces figures angéliques sur lesquelles se rue de préférence le génie du mal. Le présent et l'avenir souriaient à la jeune fille : heure propice pour frapper. Anna, blanche, joyeuse et pure, la tête couronnée de fleurs comme la Jephté d'Israël ou l'Iphigénie de la Grèce, croyait marcher à un triomphe.

« — Regardez-la! disait le vicomte de Montbris. Quel chaste et ravissant maintien! Ah! celle-là ne descendra jamais au rang de

femme à la mode : il lui faudrait le trône des anges.

— Écoutez-la ! s'écriait un des ardens chasseurs du canton. Ses accens sont doux comme la cadence du rossignol dans une belle nuit de printemps.

— Eh ! messieurs, répliquait Placourt, épargnez-vous ces jets d'enthousiasme ! Anna d'Ambleville est une poésie qui a rencontré son écho. Que la vôtre en cherche un ailleurs !

— Elle apparaît à mon imagination, dit avec transport Sombrelin, comme une de ces fées du moyen âge, qui, assises au milieu des rochers, faisaient flotter leur écharpe d'azur sur l'écume de la cascade. Que n'est-elle au bord des torrens !...

— Elle est peut-être au bord d'un abîme ! interrompt Placourt d'un air sombre.»

Le romantique en a frémi.

Une rumeur extraordinaire s'est élevée tout-à-coup à la porte du grand salon. Le flot des conviés à la noce recule avec une surprise mêlée d'effroi devant un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau noir, en costume de voyageur, qui demande, d'un ton de maître, à parler au comte Rodolphe. La foule s'ouvrait devant lui comme la mer devant Moïse. Son visage était effrayant. La fixité de la pensée y contrastait singulièrement avec le désordre du regard. Il semblait s'avancer d'un pas ferme, et cependant il chancelait. Un nom circule dans la salle : on reconnaissait *Lowensfeld*.

Il tient un enfant par la main... un enfant de six à sept ans. La pâle figure du baron s'éclairait d'un sourire de mépris, de sarcasme et de haîne. Il semblait, à le regarder, que le fantôme de la vengeance était là, marchant devant lui, muet, invisible, implacable.

L'étranger s'arrête à quelques pas de la fiancée. Lui qui aima tant cette femme ! est-il

épouvanté lui-même de tout ce qu'il va jeter d'angoisses dans son cœur?... Un remords secret vient-il crier *pitié* à son ame?.... Il reste un moment indécis : moment d'inconcevable torpeur : violente rupture, chez lui, entre l'intelligence et le corps : pause funèbre de deux vies.

Que vient-il faire? Que veut-il?..... Il n'a point d'épée, pas une arme. Quelles sont donc les foudres qu'il va lancer sur son rival? car il en a plus d'une sans doute; il les tient prêtes dans sa main. N'a-t-il pas juré en public qu'Anna ne serait jamais l'épouse de Bréville? Il faut donc, sous peine de déshonneur, qu'il accomplisse son serment; et, pour arriver à son but, quel autre moyen... que *la mort!*

Oui; mais un duel ne saurait avoir lieu sur l'heure et sur place. Or, un duel pour le lendemain n'interromprait point la cérémonie du jour. Le cartel n'empêcherait pas le mariage; et le coup annoncé manquerait. Quel est donc

son projet? Un meurtre?.... Mais Lowensfeld est homme d'honneur : il y a du monde autour des rivaux; Rodolphe n'est pas sans défense.

Un lugubre silence a suivi le cri sourd qui venait de porter rapidement d'un bout du castel à l'autre le nom fatal de Lowensfeld. Anna, debout, glacée de terreur, avait affreusement pâli. Elle s'est appuyée sur le dossier sculpté d'un fauteuil noir, de forme antique ; et l'on eût dit, à son immobilité, une figure de marbre blanc penchée contre un socle d'airain.

« — Comte Rodolphe de Bréville! dit l'étranger d'un ton solennel, vous avez oublié de convier à vos noces ceux qui vous tiennent de plus près. Vous ne vous êtes pas souvenu, en formant de nouveaux liens, qu'il existait d'anciennes chaînes. Monsieur! avant l'amour est l'honneur ; avant le bonheur, la vertu! »

L'œil du baron lançait des flammes. Sa

voix, d'abord lente et sinistre, était devenue brusque et sonore. Son ironie pourtant était calme.

La fiancée a tourné vers Rodolphe un regard de désolation. Car la femme, qui se grandit de l'élévation de celui qu'elle aime et qui se pare de ses gloires, est solidaire aussi de ses hontes, et, s'il déchoit, tombe avec lui. Oh! que le maintien de Bréville a consterné la pauvre orpheline! Il s'est opéré subitement en lui une révolution effroyable. Les paroles de Lowensfeld ont jeté l'horreur dans son ame et le délire sur ses traits; son imagination, brisée par un coup inattendu, n'a pas même conservé l'instinct de la défense. Il balbutie ce peu de mots :

« —D'où vient?... Langage étrange, monsieur! Pour moi... je ne sais... qui vous êtes.

— Pour moi, je vous connais à merveille, réplique avec mépris Lowensfeld. Vous allez en avoir la preuve. Regardez cet enfant, monsieur!

je vous présente votre fils, le vicomte de Bréville.

— *Son fils!* crient les témoins de la scène.

— *Son fils!* répète l'orpheline.»

Elle pousse un cri de détresse. Son sang et sa vie se retirent au cœur; et, portant la main à son front, elle tombe sur un fauteuil.

Au fond des ames les plus endurcies il y a presque toujours une corde qui vibre en présence d'une grande infortune. Chacun se presse autour d'Anna. Ses plus mortelles ennemies, les dames d'Estival elles-mêmes, ont ressenti quelque émotion. Ah! c'est qu'il faut ne plus appartenir à l'humanité pour nourrir une haine implacable en face d'un malheur éclatant.

« — Lui! s'écrie Rodolphe égaré; cet enfant!... lui, mon fils? Mensonge!

— *Mensonge!* a répété Lowensfeld. Conti-

nuez, monsieur, jusqu'au bout ; osez déclarer aussi que sa mère vous est inconnue, que sa mère vous est étrangère, et que cette brillante fortune que vous alliez mettre aux pieds d'Anna d'Ambleville est à vous seul, à vous sans partage !... Ajoutez de plus : *Je suis libre !* »

Puis, jetant un rouleau de parchemin sur la table voisine et le montrant à l'assemblée, il poursuit d'une voix tonnante :

« — Rodolphe est marié, messieurs! »

Quel cri général de surprise!

« — Et s'il osait me démentir, reprend le terrible étranger, cet acte est authentique ; lisez ! »

Madame d'Ambleville, atterrée et ne pouvant en croire ses sens, se précipite vers Bréville.

« — Oh ! parlez ! parlez ! s'écrie-t-elle. Cet homme a menti, n'est-ce pas? Vous ne pour-

riez nous avoir aussi lâchement abusées? Tant d'infamie est impossible. Qui? vous, une femme et un fils?... Non: personne n'a pu le croire. Mais, défendez-vous donc!... répondez! »

Hélas! renversé sur un siége, et stupide à force d'angoisses, le comte gardait le silence. On l'eût dit atteint par la foudre. Ses lèvres bleues étaient contractées. La vie morale était partie; et ses paroles, eût-il voulu donner une idée des déchiremens de son ame, auraient en vain cherché quelque image; il n'y en avait pas de possible.

Anna d'Ambleville, arrachée brusquement à sa torpeur par les plaintifs accens de sa tante, a couru à son tour vers Rodolphe. Le lieu, le moment, les témoins, l'orpheline a tout oublié Les choses extérieures disparaissent quand le désespoir intérieur éclate. Arrivée en face du comte et levant ses mains suppliantes :

« — Vous étiez marié! s'écrie-t-elle. Vous étiez père! vous, Rodolphe?... »

Et ce n'étaient là ni le transport de l'indignation, ni le cri de la menace. Mais cette voix si tendre et si chère!.. cette plainte si douloureuse et cet appel si déchirant!.. c'était le dernier coup pour Rodolphe. Il se redresse et la regarde : il semble y puiser de la force et y retrouver du courage. La pensée lui est revenue ; et, le visage plombé, l'orbite de l'œil étrangement agrandi par la fermentation désordonnée de son retour à la mémoire, il a répliqué d'un ton bref :

« — Oui, Anna, j'étais marié. »

Il l'a serrée entre ses bras.

« — Vous, du moins, poursuit-il tout bas, Anna! vous êtes libre encore. Ne vous pressez pas de me condamner. Pauvre amie! L'avenir a bien des secrets. »

L'entraînant vers un canapé, il l'y dépose doucement ; et, se tournant vers les conviés à l'hymen, il reprend d'un ton fier et digne :

« — Au lieu de fêtes, deuil et mort ! Laissez un malheureux à lui-même. Il a pu tomber, je l'avoue ; mais il se relèvera, je l'affirme. Plus tard, on saura tout. Adieu. »

Puis, écartant les soi-disans amis qui, peut-être, accouraient à lui avec ces lieux communs ridicules qu'on appelle *consolations*, mots sans conviction et sans portée, qui n'arrêtent pas un soupir et ne sèchent pas une larme, Rodolphe s'est fait un passage.

Il a rencontré Lowensfeld.

» —Vous avez triomphé aujourd'hui,lui dit-il les dents fortement serrées et comprimant le feu de sa rage ; à mon tour peut-être demain. Choisissez le lieu et les armes.

— Frère ! je serai à vos ordres.

— *Frère !* a répété le comte étonné.

— Oui. Votre femme était ma sœur.

— Grand Dieu!

— Tuez-moi, maintenant : ce sera un crime de plus.

— Horrible complément d'infortunes !

— J'ai brisé votre vie, Rodolphe ; mais, pensez-y, j'ai dû le faire. Mettez-vous un instant à ma place : auriez-vous autrement agi ? »

Bréville a paru réfléchir.

» — Non, répond-il après une pause.

— Eh bien ! comte ! nous battrons-nous ?

— Je n'attaquerai plus votre vie ; mais, à vous, il vous faut la mienne !

— Non. Ma sœur est assez vengée.

— Vous m'ôtez tout, homme cruel ! jusqu'aux consolations de la fureur, jusqu'à l'explosion de la haine, jusqu'à une chance de mort !...

— Votre main.

— Arrière ! c'est trop. »

Il s'éloigne ; et tous se retirent.

Peu à peu, dans les cours et dans l'avenue de Bréville, le bruit des équipages et le hennissement des chevaux cessent de se faire entendre. L'orpheline est hors du castel ; et le comte y est resté seul.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LES

TROIS CHATEAUX.

[redacted]

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS 46, AU MARAIS.

LES

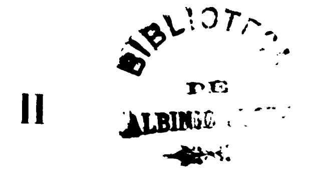
TROIS CHATEAUX

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

II



PARIS.

DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, SALON LITTÉRAIRE.

1840

XIII

LETTRE DE M. DE PLACOURT A M. DE STAINVILLE.

Cottage de Santure, ce jeudi.

« Décidément, cher ami! tu baisses. Quoi! il se jouait ici la destinée de plusieurs familles, et tu n'as pas daigné prendre la poste pour y venir jeter un coup d'œil!.... Est-ce que, par hasard, tu en serais, dans Paris, à méditer une

seconde prise de l'Hôtel-de-Ville, en fiacre, en casquette et en blouse?..... Comme ton étoile pâlit! Pauvre ami! que tu vieillis jeune!

» Et pourquoi cette subite atonie? Parce que tu as mal joué ta partie *d'échecs* à Suzannin; parce que tu n'as été qu'*un fou*, là où tu aurais dû être *un cavalier;* parce qu'au lieu de saisir *la dame*, tu t'es laissé happer comme *un pion!* Bon Dieu! qu'importe, au bout du compte? A toute partie il y a revanche; et je crois, n'en déplaise à l'histoire, que Marius faisait exprès de se faire chasser de Rome à bride abattue, pour se donner la satisfaction d'y rentrer ventre à terre. Il faut du mouvement aux grands hommes; sans quoi, point de bruit ni d'éclat. Chose certaine, c'est que, quand la victoire lui succède, rien n'est glorieux comme une défaite. Consolation! prends ta fiche.

» Sur ce, revenons à la fameuse débâcle de Bréville. Tu en connais déjà le fond; je vais t'en donner les détails. La catastrophe a eu lieu

bien à l'aise, en grand appareil, et dans toutes les règles, par devant la municipalité du pays. Le comte Rodolphe s'était avancé bravement, au milieu de ses *noceurs*, conduisant sa belle fiancée; on eût dit l'arbre qui abritait le lierre, ou le fleuve qui soutenait la nacelle. L'arbre est tombé, le fleuve est à sec. *Sit transit gloria mundi.*

» Oh! mon cher! que n'étais-tu là, quand la voix de Stentor du baron faisait tonner ces mots au castel : *Rodolphe est marié, messieurs!* Jamais coup de théâtre ne fut plus étourdissant. J'en ai vu, parmi les assistans, qui en ont failli choir à la renverse : absolument comme s'il était question d'eux dans cette affaire, comme s'il fallait qu'ils fissent ramasser leur individu quand le voisin était par terre. Singulières gens, qui se mêlent à tout et s'incorporent à tout! Race que je nomme à bon droit *impressionabilités stupides!*

» Rendons justice aux dames du lieu. Leur

vertu principale, à mon avis, a toujours été une patience aisée pour le vice saillant, une touchante sympathie pour la haute scélératesse : aussi, ont-elles pris parti pour *le bigame;* et, du reste, il faut l'avouer, le beau sexe est partout de même : voyez-le à la cour d'assises !

» J'écoutais parler nos marquises et nos comtesses. Voici leurs discours sur Bréville :

« — O le pauvre homme ! deux femmes !

— *Pauvre !* il est trop riche, au contraire.

— Ce n'est point le cas du proverbe : *Abondance de biens ne nuit pas.*

— Au surplus, ma chère, entre nous, il y en a qui en ont pris quatre.

— Quatre proverbes ?

— Non : quatre femmes.

— Soit ; mais ils ne les épousent pas.

— Point de plaisanteries ; c'est *un monstre*.

— Un grand cœur a de grands écarts.

— Quel mystère !...

— Et quel intérêt !...

— Regardez-le, comme il est pâle !

— Je ne l'ai jamais vu si beau.»

» Rodolphe, en ce moment, mon très-cher, leur paraissait *exceptionnel*. Or, il est reçu dans notre *actualité sociale* que les femmes comme il faut doivent raffoler d'un être pareil. Oh ! si ce *pauvre* Bréville pouvait être condamné, comme les *bigames* d'autrefois, à être pendu en place de Grève, que de croisées on y louerait ! et, en face de la potence, que de dames et de toilettes !...

» En définitive, le beau rôle du drame a été pour Rodolphe. Il s'en est tiré avec tous les honneurs dus à sa dignité de *monstre*. Il a

été bien terrifié, bien abattu, bien brisé; mais, en revanche, il n'a témoigné aucun repentir et n'a essayé aucune justification ; ce qui a parfaitement prouvé aux passionnés du genre qu'il y avait encore un cœur d'homme dans sa poitrine... de bigame. C'est aujourd'hui chose jugée : nos dames, en un seul mot, ont sorti Bréville des rangs vulgaires, et l'ont en partie couronné : il a été proclamé *monstre*.

» Quant à Lowensfeld, j'en suis fâché pour lui, mais il a eu peu de succès au dénouement de sa pièce, dans *une magnanimité* qu'il a voulu jeter à travers scène, comme on glisse un dernier décor. Croirais-tu qu'après avoir publiquement dégradé le mari de sa sœur (car tu sauras, par parenthèse, que ce sont avanies de famille), croirais-tu que le baron germanique a tendu tout-à-coup, à la manière des sublimités du boulevard, une main théâtrale à son frère ? Ce qui voulait dire sans doute : *Soyons amis, Cinna! c'est moi qui t'en convie!* La

chose était en situation. J'avoue cependant qu'à la place de Rodolphe j'aurais tendu ma main de *Cinna*... mais pour souffleter mon *Auguste*. Il n'a pas eu cette bonne inspiration, il a eu tort. *La claque* applaudit au théâtre : c'eût été différent chez Bréville, on aurait applaudi *la claque*.

» Puis, je te dirai confidentiellement que je suis encore parvenu, à travers le désarroi des noces, à découvrir une circonstance secrète, par laquelle il m'a été démontré que Lowensfeld n'était rien moins qu'en droit *aujourd'hui* de faire *étalage d'honneur* et *parade de générosité*. Car, si, d'un côté, le comte n'est pas exempt de blâme, de l'autre, il s'en faut *de beaucoup* que le baron soit sans reproche. La passion les a égarés, simultanément, *du sentier de l'honneur*, comme disent les moralistes..... qui, la plupart, font *fausse route*. Je tiens leur sort à *l'un* et à *l'autre* : qui frapperai-je? Tous les deux.

» Et la fiancée ! cher ami. Elle s'est montrée, je dois en convenir, ravissante de grâce et de douleur. Son désespoir avait je ne sais quoi d'ineffable qui saisissait l'esprit et le cœur. J'ai failli un instant, près d'elle, me surprendre en flagrant délit d'attendrissement et de compassion. Un semblant de remords allait se permettre de venir frapper à ma porte comme un habitué du logis. Je l'ai chassé honteusement ; mais il n'en est pas moins vrai que cette charmante orpheline qui, joyeuse et couronnée de fleurs, au milieu des parfums et des fêtes, tombait soudain frappée par la foudre et emportée par la tourmente, était une figure angélique... Anna me ferait croire aux anges.

» Lowensfeld, je te le répète, est horriblement déchu à mes yeux. Je suis outré de son triomphe. A parler franchement, je n'ai jamais eu l'intention de travailler sérieusement au bonheur de cette face allemande. Aussi, maintenant que je l'ai aidé à s'ouvrir une large voie

de prospérités, je vais me camper en travers de sa route comme un assemblage d'obstacles. Oui, je partirai devant lui; nouveau Deucalion, je jetterai des pierres derrière moi, et il en surgira... des horreurs, comme si j'avais créé des hommes.

» Anna est confinée à Valdoux. Tu comprends que les premières émotions de pitié une fois passées, les harpies du voisinage sont tombées à bras raccourci, non pas sur les bourreaux, mais sur la victime : c'est la justice de ce monde. Je te transmets leurs dialogues.

« — La petite créature n'a au fond que ce qu'elle mérite. Elle! après ses galantes fredaines, se poser au castel de Bréville, dans toute la majesté d'une noble dame!... C'eût été vraiment un scandale.

— Au fait, la Providence est juste.

— La haute société du pays, en allant à *ces épousailles*, s'était manqué à elle-même.

— Ce qui s'est mieux manqué, c'est la noce.

— Pour moi, ma chère, j'en ai été si froissée, que j'en serai mourante long-temps.

— *Mourante*, est une manière de vivre.»

» Tout cela se dit en riant. L'avalanche des méchancetés tombe de droite et de gauche. On se range, on n'arrête rien. Le gouffre social est ouvert, toujours dévorant..... toujours vide.

» La comtesse d'Estival, qui défend Anna d'Ambleville comme on soutient ceux qu'on déteste, disait l'autre jour d'une voix dolente à la dame de Suzannin :

« — Pauvre enfant! elle en sera peut-être réduite, après de si funestes déboires, à faire état de sa beauté.

— Rassurez-vous, ame charitable! lui ai-je vite répondu : Anna épouse Lowensfeld. »

» J'ai cru un moment, cher Eugène, à son visage stupéfait, qu'elle venait d'entendre crouler le temple dont Samson broyait les colonnes... après ses cheveux repoussés.

« — Anna épouse Lowensfeld!

— Grand Dieu! madame! ai-je repris du ton d'un pastoureau sans malice; mademoiselle Flore a changé de visage : aurais-je dit quelque sottise?...»

» Ma nouvelle était vraie pourtant. Oui, Eugène, elle est positive. Le lourd fils des bords du Danube a remué les cendres chaudes de sa passion sur les brûlantes ruines du mariage de Rodolphe; et il en a jailli des étincelles qui ont été tomber aux pieds de madame d'Ambleville en phrases de feu, que voici :

« — Anna, madame!... je l'adore. Je crois à ses vertus, à son ame... Ce qui s'est passé, peu m'importe!.... Mon nom couvrira tout..... et

j'épouse. Sinon, elle est perdue... et j'en mourrais.»

» Ces éloquentes paillettes, tout éparpillées qu'elles étaient, n'en ont pas moins ébloui la tante d'Anna. Elle les a ramassées avec l'empressement de la gratitude; et, sans consulter l'orpheline, il a été décidé qu'on serait *madame de Lowensfeld* en dépit de soi et des autres. Est-ce flatteur pour le baron! Les choses, mon cher, en sont là.

» Pendant ces nouvelles combinaisons de matrimoniomanie, que fait le sire de Bréville? Hermétiquement calfeutré chez lui, dans des cauchemars et des fièvres, il écrit, dit-on, son histoire. Est-ce bien le cas de s'adonner aux lettres? Je dois le voir ce soir ou demain. Il compte envoyer son manuscrit justificatif à sa fiancée. Si le cadeau arrive à temps, on pourra le mettre dans la corbeille. Je me charge d'affirmer, moi, que c'est un livre de prières. Anna lira cela à l'église.

» Mais, qu'est-ce que je dis, *à l'église?* on n'y est pas encore ; non, certes. Je me livre en ce moment tout entier à l'agencement d'une multitude de petits bâtons à mettre dans les roues du carrosse allemand, alors qu'elles voudront tourner. Te faut-il, dans mon drame, un rôle ? Accours ici, *jeune premier !* Je puis avoir besoin d'un *second* : désordre sera mon *entier*. Comprends-tu la charade ? Adieu. »

XIV

Les ombres du soir commençaient à couvrir le parc de Bréville, dont les allées droites et les charmilles peignées rappelaient le siècle de Louis XV. La sérénité d'une belle nuit s'étendait triste et majestueuse sur les buis plantés au cordeau, les arbustes taillés en boule et les

parterres semés de fleurs, qui environnaient le château. Les dernières clartés du jour tombant sur les statues de marbre qui décoraient régulièrement les carrefours et les quinconces leur donnaient l'apparence d'un rassemblement de fantômes. L'eau stagnante des bassins n'était agitée par aucun zéphyr : tout était solennel et froid dans ces nobles et vieux jardins. L'oiseau avait interrompu ses concerts; aucune harmonie ne se faisait entendre aux champs de l'espace. Tout reposait dans la nature..... hors la surveillance de Dieu et les afflictions de l'homme.

Deux personnes vêtues de noir, le comte Rodolphe et Placourt, se promenaient sous les arceaux verts et symétriques de la féodale demeure. Les sombres agitations de l'ame se faisaient remarquer sur les traits décolorés du premier; un calme inaltérable, au contraire, était répandu sur la physionomie du second. On eut dit, à considérer Placourt, une figure tail-

lée en pleine pierre, tant elle était peu animée. L'un parlait d'une voix rude et brève, l'autre d'un ton doux et traînant. Le contraste était remarquable.

Le comte de Bréville tenait à la main un énorme cahier de papier, plié sous enveloppe et cacheté.

« — Ainsi, répétait-il avec force, vous me le jurez sur l'honneur : vous ne le remettrez qu'à *elle !* Anna saura ma vie entière, et je serai justifié.

— Tu peux compter sur ma parole.

— Placourt, ma jeunesse a été imprudente, elle n'a pas été coupable. Je révèle en cet écrit à ma fiancée l'affreux secret qui depuis tant d'années, mettant des bornes à mon horizon et des barrières à ma volonté, a étendu sur moi les ténèbres et m'a enveloppé de chaînes, tandis que né fier, libre et franc, il m'eût fallu,

à moi, comme à l'aigle, espace, immensité, soleil.

— Pauvre ami! que tu fus à plaindre!

— Plus que vous ne pouvez le penser. Placourt! le passé de mon existence, ou du moins une de ses scènes, était continuellement levé, comme une màssue de fer, sur mon présent et mon avenir. Il réduisait tout en poussière..... et cette poussière brûlait.

— Tu n'oses m'en rien confier?

— A Anna mes premiers aveux; puis à vous, mon ancien ami. L'histoire de ma vie est là sous cette enveloppe, écrite de ma main, et pour *elle*. Quand ma fiancée l'aura lue, vous la lirez à votre tour. Si je n'ai le pardon d'Anna, hélas! j'aurai du moins sa pitié.

— Et tu n'es point coupable, Rodolphe?

— Non, Placourt; Dieu m'en est témoin;

car je crois au juge suprême : oui, j'y crois, et j'espère en lui.

— Tu es pieux, je t'en félicite. Quant à moi, je te l'avouerai, les mystères chrétiens passent autour de mon esprit comme une ronde fantastique : ça n'a pour moi ni forme ni corps. C'est de la poésie, voilà tout; et j'aime peu la poésie.

— Vous changerez d'idées tôt ou tard. Croyez-moi, Placourt, l'Être intelligent qui a repoussé les promesses de la vie future est comme le soldat qui a failli ou la lampe qui a jeté son huile; l'un s'est mérité la dégradation, l'autre s'est vouée aux ténèbres.

— Tes statues, mon cher moraliste, me font l'effet de ton *soldat*, et ton parc ressemble à ta *lampe : dégradations* et *ténèbres*. Si nous rentrions au château? L'air et toi, vous m'avez glacé. »

Placourt, peu après cet entretien, sortait du

manoir de Bréville. Il avait serré précieusement sur lui le manuscrit du comte. Est-il homme à respecter religieusement le dépôt qui venait de lui être confié? Non, certes; il était trop rompu aux trahisons et à la haine pour manquer une occasion de forfaire à l'honneur. A peine rentré à Santure, il brise enveloppe et cachet... Il lit, ou plutôt il dévore.

RODOLPHE A ANNA.

« Vous m'avez condamné, sans doute... vous m'avez peut-être maudit! Oh! Anna! je dois vous paraître bien coupable, je le sens; et pourtant, je ne suis que bien malheureux. Au moment où Lowensfeld me frappait à l'improviste ... au moment où vous imploriez de moi une parole consolatrice, une justification quelconque... Anna! j'ai gardé le silence. N'était-ce pas avouer le crime?... Hélas! c'est que je ne pouvais parler; c'est qu'étourdi du coup violent qui m'atteignait, j'étais sans voix et sans pensée. Puis, la terrible accusation n'était pas

complètement fausse : j'étais marié. L'enfant qu'on me présentait devant vous était bien le vicomte de Bréville ; et pourtant, vous allez, après m'avoir lu, le reconnaître aussi vous-même, je n'étais ni époux ni père.

» Le voilà ce grand mystère qui m'a fait passer, si long-temps, pour un être incompréhensible et bizarre !... Il va vous être dévoilé. Mes contradictions, mes réticences, mes angoisses, seront expliquées à vos yeux. Vous verrez ce que j'ai souffert, vous comprendrez ce que je souffre.

» Ai-je tout perdu ? je ne sais. Me rejetterez-vous ? je l'ignore. L'espérance, ce flux et ce reflux de la vie, cette citadelle d'airain ou cette aile de papillon, cette compagne inséparable ou cette fugitive éternelle, l'espérance est encore là. Vous allez décider de mon sort.

» J'avais quinze ans ; j'habitais le château de Bréville. Mon père avait recouvré, à la restau-

ration, une partie de l'immense fortune de mes aïeux, perdue aux jours de la terreur. Ma mère, aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus, faisait le bonheur de sa vie; et moi, leur unique héritier, moi élevé au toit paternel, je grandissais alors, sous leurs yeux, comblé de tous les dons de la fortune. L'avenir se présentait à moi sans nuage; et l'étoile de mon printemps se levait radieuse et pure.

» Une éducation brillante et poétique avait enflammé ma jeune imagination. Déjà, anticipant les années, je rêvais la gloire et l'amour. Je demandais au ciel une vie d'émotions, d'honneurs et de succès. A l'étroit dans la société privée, il me fallait la foule et le bruit. J'appelais les dangers du monde avec la foi naïve du bel âge, et la vive ardeur des premières illusions. Je brûlais de me jeter, tête baissée, au milieu de l'éternelle mêlée des passions humaines pour y faire essai de mes forces; et, dans l'arène sociale, persuadé que la poussière du

combat, loin d'altérer les parfums d'un beau printemps, y ajoute un encens de gloire, je me voyais le front couronné. Hélas! peu de jours avaient fui, et déjà la destinée me prenait de ses mains de fer avec mes rêves orgueilleux et mon audace impérieuse; elle croyait trouver un cèdre, elle n'allait briser qu'un roseau.

» Mon père, en ses vastes domaines, répandait autour de lui l'abondance et le bonheur. L'or, ce dieu des temps modernes, cette source abrutissante d'égoïsme, cette honteuse lèpre du sentiment, l'*or* n'avait de prix à ses yeux que parce que sans lui, dans ce monde, il est peu de bienfaits possibles. Plusieurs de ses parens les plus chers avaient été proscrits après la mort du roi martyr, il s'était déclaré leur patron, il les soutenait de son crédit et de sa bourse; il laissait la voix de son cœur étouffer celle de ses intérêts; et, au moment où l'un de ses plus proches allait, par suite d'entreprises fatales, perdre à la fois ses biens et son honneur,

il l'avait tiré de l'abîme... en s'y précipitant à son aide.

» Oh! comment la Providence équitable peut-elle permettre ici-bas que de nobles actions soient réputées des fautes coupables! Mon père, en essayant de secourir un des siens malheureux, un parent qui portait son nom, n'avait pas calculé l'étendue des périls où l'exposait son généreux désintéressement. Il avait cautionné quelques dettes, il fallut en payer le double; des valeurs industrielles lui avaient été données en garantie, elles périrent entre ses mains. D'indignes procès lui avaient été intentés pour s'être chargé des mauvaises affaires d'autrui afin d'y apporter remède, il ne put en gagner un seul. Le gouffre creusé sous ses pas devenait de jour en jour plus profond. Ceux que mon père avait placés à la tête de ses opérations lui conseillèrent les sacrifices, et, riant ensuite de sa crédulité, spéculaient sur son dévouement. De faux actes, de faux sermens, de fausses signatures, des

abus de confiance, des violations de dépôt, des soustractions de papiers, des titres brûlés, tout ce que la perfidie peut imaginer de plus noir, l'enveloppait pour l'accabler. Trahisons de toute nature, faillites de tout genre, piéges sur chaque route et infamies à chaque pas, comment résister à tant de coups! Puis, quelle inégalité dans la lutte! D'un côté honneur et franchise, de l'autre artifice et noirceurs. Celui qui avait été l'appui des infortunés, frappé par le malheur à son tour, ne trouva, lui, aucun soutien. La tempête, toujours grossie, s'avançait sur plus d'une tête... Elle aurait dû frapper les brigands : elle éclata sur l'honnête homme. Mon père tomba foudroyé.

» Qu'était devenu l'heureux temps où le château de Bréville était l'asile de la paix et le séjour de l'opulence! Des hommes de loi, suivis du sinistre attirail des papiers timbrés, des recors, des protets, des jugemens et des saisies, affluaient sous ses tristes murs : plus de fêtes, plus de beaux jours.

» Mon père, en face des hommes, possédait au plus haut degré la dignité de la douleur; il savait la porter en secret, tomber sous ses coups avec calme, et mourir par elle en silence. Il n'ignorait point que, parmi ses contemporains, en affaires de fortune, le dévouement, l'enthousiasme, la générosité, les sacrifices, et tout ce que l'ame a de beaux sentimens, ne sont qu'absurdités ridicules. Il savait que le *væ victis** est la loi de ce monde; et que l'homme de cœur brisé dans le choc des intérêts humains n'a autre chose à faire qu'à s'envelopper, sans proférer un mot, du manteau de sa conscience, et puis, tendant la gorge aux vainqueurs, en appeler au juge éternel

» — Dans ce siècle de fourberies, il faut (disait-on à mon père), il faut savoir tromper ses semblables pour n'être pas trompé par eux. Dans la mêlée commerciale et industrielle de l'époque, si l'on ne tue, on est tué. »

* *Malheur aux vaincus.* C'est le fameux mot de *Brennus.*

» Gloire à mon noble père! il périt.

» Mais ma mère!... ma pauvre mère!... Oh! qui décrirait ses angoisses!.... Son époux venait d'expirer... La mort, on ne la comprend bien que lorsqu'on a perdu ceux qu'on aime! Hélas! et pour comble d'horreurs, il ne fut pas permis à la veuve de pleurer en paix à Bréville. Le tombeau de mon père était à peine fermé, qu'une attaque en expropriation venait la chasser de ses domaines. Il fallut quitter le château. Il fallait, devant les tribunaux, aller disputer à d'avides créanciers quelques débris d'une fortune détruite; sans quoi plus de pain, plus d'abri; que deviendrait le pauvre orphelin? Oh! l'amour d'une mère a des forces surhumaines : elle tremble, mais jamais ne tombe. Plus elle se courbe frappée, plus elle se relève puissante.

» Le fils avait besoin de la mère; la mère, expulsée de Bréville, essaya de vivre pour le fils. Mais elle était âgée et souffrante; je la voyais

succomber lentement et par degrés à l'excès des fatigues et des tourmens. Elle ne rencontrait nul appui ; l'adversité était sans terme. Ah ! je commençais à voir s'évanouir devant moi le prisme de mes premiers ans. Je commençais à regarder, et de près et au loin, dans la nature humaine. Ce n'était plus le monde des poèmes qui se déroulait sous mes yeux ; hélas ! c'était celui des hommes.

» Ma mère avait lutté courageusement contre le malheur et arraché sa barque au naufrage, tant que la vigueur de l'ame avait pu dominer les souffrances du corps ; mais sa santé s'était perdue. La maladie étend ses ravages ; pauvre victime ! elle succombe. Son doux regard, au lit de mort, fixé sur moi puis levé au ciel, demandait continuellement grâce à la destinée, non pour la veuve, mais pour l'orphelin. Vœux superflus ! prières vaines ! Dieu n'eut pitié que de la veuve ; elle périt, je survécus.

» Pourquoi les premiers malheurs de la vie

sont-ils comme les premiers froids de la morte saison, les plus saisissans, les plus rudes? C'est que ceux-ci flétrissent tout-à-coup l'espérance, ainsi que ceux-là le feuillage. L'habitude accoutume ensuite à la douleur comme à l'hiver.

» Je restai seul et sans soutien, seul en face de deux tombeaux. Aucune main amie ne se tendait vers moi. Mes compagnons d'enfance se détournaient avec dégoût du malheureux frappé par la foudre. Aucun membre de ma famille ne m'ouvrait une porte hospitalière; nul étranger compatissant ne m'offrait un couvert à sa table; et banni des salons dorés, j'étais hors la loi: j'étais pauvre.

» — Son père était fou à lier, disait la foule avec mépris. Il mangeait sa fortune à faire de la poésie en action; il prenait au sérieux et voulait mettre en pratique l'abnégation chrétienne et la morale évangélique. Il s'imaginait, à une époque où chacun dépouille les autres pour soi, qu'il était convenable et opportun de

se dépouiller pour autrui; il croyait et visait *au sublime;* il avait l'*amour du prochain*, amour qui mène à l'hôpital. Arrière cet homme et sa race! »

» Et j'entendais ces infamies. Oh! prosterné sur le froid gazon qui recouvrait les êtres que j'avais tant aimés, je m'enfonçais dans la solitude de ma sainte douleur comme en un sanctuaire inviolable; et, du fond de cette espèce d'arche où la foi m'entourait de ses ailes, je jetais à mon tour un regard d'indignation hautaine sur cette société usée, épuisée, dégradée, où tout est perfide, ame et visage : où tout est faux, parole et pensée : où tout est vain, crime et vertu. Puis, relevant mes yeux plus haut, je m'écriais : *Il y a un Dieu!* et je me retrouvais du courage.

» Il ne m'était plus possible de rentrer dans les anciennes illusions du jeune âge, où mon cœur poétique et neuf s'élançait de loin, en espoir, à de brillantes destinées. Eh bien! l'a-

vouerai-je pourtant? il m'arrivait parfois de m'enorgueillir de ma chute humiliante comme d'une élévation mystérieuse. Mes souffrances me paraissaient d'une nature trop particulière pour n'avoir pas été départies, en moi, à une ame privilégiée. Je me sentais une sorte de respect pour mon malheur. Je me regardais et je m'écoutais souffrir avec un recueillement contemplatif et solitaire qui n'était pas sans quelque charme : car il me semblait que mes épreuves, voulues par la Providence, pouvaient être un enseignement, une épuration, une voie, et même, qui sait, un salut.

» Oh! que de fois je l'ai senti! Les bruyantes adversités du dehors de l'existence sont peu de chose, comparées aux silencieuses peines du dedans. Les seuls coups véritablement mortels sont ceux qui atteignent l'ame. Il est rarement une infortune au bout de laquelle ne puisse arriver un bonheur; il est peu de revers auxquels ne puisse succéder un triomphe; tout se relève

et se recrée en fait de position sociale; mais l'irréparable, ici-bas, c'est *le désillusionnement du cœur.*

» Le monde repoussait ma misère, je voulais le prendre en horreur; et cependant, au milieu des tribulations qui me jetaient sans cesse hors de moi, je sentais au fond de ma colère un germe de pardon prêt à naître. En ces momens de détente irritée, la menace sur ma bouche aurait pu aboutir à une caresse; la parole de reproche et de dureté eut peut-être fini par un mot de tendresse et de consolation; mais il eût fallu près de moi quelque compatissant ami, quelque être généreux et sensible, qui, sous un jour moins désolant, m'eût montré la nature humaine. Et j'étais seul, et toujours seul! Oh! l'isolement, l'oubli, l'abandon! personne à qui crier : *Viens à moi!* Voilà, voilà la pire des angoisses! voilà le supplice du prisonnier muré dans son cachot, qui appelle quelqu'un, fût-ce le bourreau! voilà les tortures du voyageur,

perdu dans les sables du désert, qui, haletant de soif et brûlé, demande à boire, fût-ce du poison!

» Mon expropriation du castel de Bréville allait être définitivement prononcée. Je voulus jeter un dernier regard sur l'héritage de mes pères; je partis de Paris, où m'avaient appelé les tribunaux, pour aller adresser un éternel adieu à ma terre natale: car le sol que foulaient vos pas aux premiers beaux jours de la vie, l'arbre au pied duquel on jouait, le ruisseau qui reflétait votre image, la chapelle où l'on priait Dieu, le foyer où les tendres parens vous pressaient doucement sur leur sein, cette terre des souvenirs où toute chose a un écho, voilà la véritable patrie! Ailleurs, hors de là, c'est l'exil.

» J'allais bientôt atteindre vingt ans. Ma rentrée au toit paternel, après une longue absence et ne devant y faire qu'une apparition de peu de jours, fut pour moi un déchirement

horrible. Tout m'y rappelait mon jeune âge; tout m'y parlait des êtres chéris que la mort m'avait enlevés. Ici, la chambre où je naquis; là, le fauteuil antique et sacré où ma mère me berçait tendrement contre son sein en me chantant de pieux cantiques; plus loin, le cabinet de mon père; au fond, leurs portraits à tous deux... Quel cri je poussai à leur vue! Je tombai, sans force, à genoux... J'appelai : *Mon père, ma mère*! dernier appel d'amour filial, mots sacrés, qui ne pouvaient plus leur être adressés sur la terre, mais qui retentissaient aux cieux !

» Mes pleurs me brûlaient la paupière. Oh! ce n'était point la perte de ma fortune qui me les arrachait en ce moment, bien qu'il pût m'être permis, sur la mer orageuse où je me trouvais lancé, de mêler une larme aux flots qui me submergeaient : non, ce n'était point le domaine de mes aïeux que je pleurais; c'étaient des trésors plus sacrés : deux cœurs ici-bas

tout à moi, deux rayons éteints dans ma vie.

» Le lendemain, nouvelle affliction. Le fils de ma nourrice, qu'on nommait *le petit Paulin*, et que j'aimais depuis l'enfance, venait de partir pour l'armée : le sort l'avait désigné *au tirage* ; et sa mère, après ses adieux, en était morte de douleur. Si j'avais eu de l'or dans ma bourse, il n'eût point quitté sa famille, ma nourrice vivrait encore, ils m'auraient tous béni au village ; mais, sans fortune et sans crédit, je ne pouvais plus rien pour personne ; il m'était interdit d'être bon, ainsi que le permet la richesse. Le plus beau droit m'était enlevé, celui de soulager l'infortune et de répandre les bienfaits.

» Je visitais le parc de Bréville... O continuité de tourmens ! Ce parc, autrefois si brillant, n'avait plus ni fleurs ni parure. Les allées étaient couvertes de ronces : les pas chéris n'y marchaient plus. Partout abandon et ravage. La chapelle, à demi-croulée, n'avait plus ni

toit ni charpente; la tristesse et la désolation planaient sur la noble demeure; tout y semblait pleurer les vieux maîtres. Ces ruines étaient affreuses ; et cependant, si on me les eût laissées, si j'avais pu les conserver, même en cet état de dépérissement, quelle joie j'eusse ressentie! J'aurais adoré ces décombres; et, y achevant ma carrière, y évoquant les mânes de mes ancêtres, il me semblait que, loin des humains, j'eusse pu, solitaire et sans bruit, passer là comme une ombre heureuse.

» Septembre touchait à sa fin; j'étais seul au fond du grand salon de Bréville. Mon regard vague et fatigué se promenait douloureusement sur les vieilles tapisseries qui en décoraient les murailles. Un grand feu brûlait à la cheminée, et une petite lampe était allumée sur la table. J'avais vu jadis ce salon, magnifiquement éclairé, retentir d'harmonies joyeuses. Aujourd'hui quel profond silence!... Quel vide et quelle obscurité!...

» Peu de serviteurs me restaient, et encore allais-je être obligé de les congédier. « — O Providence! m'écriai-je, accable-moi de mille autres peines, mais laisse-moi le toit de mes pères!... Prends tout, mais que je garde Bréville! »

» Étrange hallucination! j'avais à peine achevé ces mots, qu'une voix intérieure sembla me répondre : *Tu seras exaucé sur l'heure.* Je frémis de la tête aux pieds. Quelque démon me parlait-il?... Cette adhésion subite à mon vœu n'avait rien d'un avis céleste; et pourtant elle m'avait charmé. *Bréville me serait rendu!* Mais comment? à quel prix? n'importe. J'oubliai mes propres paroles : *Accable-moi de mille autres peines.* Hélas! combien de fois, depuis, je me rappelai ma prière!

» Je regardai autour de moi. Les grandes figures de la tapisserie du salon me parurent s'être agitées... je crus voir rouler sur moi leurs yeux sinistres et hagards. Ma lampe avait des

feux bleuâtres, et le foyer des clartés sanglantes. J'éprouvais je ne sais quel mélange de satisfaction et de terreur qui soulevait ma respiration et faisait battre mes artères. Je pressentais un grand événement sans m'en expliquer la raison; j'étais hors de moi... j'attendais.

» Le funèbre silence qui m'entourait est interrompu tout-à-coup par le roulement sourd d'une chaise de poste sous les murailles du manoir. Qui pouvait venir me visiter à cette heure, moi qu'abandonnait la fortune, moi qui n'avais plus rien ici-bas, ni or, ni amis, ni famille?... J'étais resté assis sur mon siége; et, le front baissé, j'écoutais.

» Qu'un instant d'attente est long, quand on pressent confusément que la destinée va y être, que son arrêt est là qui approche, et que la vie entière en dépend!... Je ne pouvais en douter, il m'arrivait d'importantes nouvelles; mais de quel genre? à quel propos? Comment aurais-je mérité si brusquement un heureux retour de

fortune? D'où m'arriverait le bonheur? « — Non, me répétais-je tout bas, rien ne changera... Chimères!... Je me repais de visions. » Oh! l'ame la plus fortement trempée a souvent de ces appréhensions du sort et de ces défiances d'elle-même, qui font apparaître et grandir devant elle le fantôme de l'*impossible*. La porte du salon s'est ouverte.

» Une dame vêtue de noir, précédée par un valet en livrée qui l'annonçait sans la nommer, et qui n'était point de mes gens, se présente à mes yeux surpris. Son port était plein de noblesse. Une mante noire à riches dentelles enveloppait sa haute taille. La lampe allumée près de moi ne jetait que peu de lumière; mais ses clartés suffisaient néanmoins pour me laisser distinguer les traits de l'inconnue: elle était remarquablement belle.

» Son costume était gracieux bien que sombre. Ses yeux vifs, taillés en amande, s'étendaient sous des sourcils droits. Sa peau était

d'une blancheur éblouissante, et sa chevelure d'un noir d'ébène. Rien n'eût manqué au charme de sa physionomie, si une expression d'effroi, d'incertitude, et presque d'égarement, n'en eût altéré la douceur.

» Je m'étais avancé vers elle ; et, lui présentant un siége avec une respectueuse courtoisie, je l'interrogeais du regard,

» L'inconnue s'assied lentement. On voyait, à son silence plein d'agitation, combien il lui en coûtait de commencer l'entretien. Sa poitrine était oppressée. Ces paroles, entrecoupées et tremblantes, s'échappent enfin de sa bouche :

« — Ma visite... monsieur le comte... sans être annoncée..... à cette heure..... doit vous étonner, je le sens. Hélas! l'émotion que j'éprouve est bien autrement forte que la vôtre... Vous allez bientôt en juger. »

» Son accent était plein de charme. J'exa-

minais cette femme avec une curiosité attentive, où déjà se glissait une admiration naissante. On reconnaissait facilement à sa prononciation et à son maintien qu'elle était née sur une terre étrangère. Mais quel pays n'eût été fier de lui avoir donné le jour! Sa grâce égalait sa beauté.

« — Monsieur le comte! poursuit-elle avec une hésitation pleine de modestie qui donnait un attrait de plus à son langage, ma démarche est étrange, imprudente, inconcevable... Elle m'épouvante moi-même; mais les circonstances m'y forcent; et puis le temps nous manque... il me presse. Avant d'entrer dans ce château, j'avais pris des renseignemens. Son maître jouit de l'estime publique, et cela m'a encouragée. Vous comprenez bien que je ne puis rester ainsi long-temps, seule, sous votre toit, la nuit, dans la position singulière où je me trouve. Il faut donc m'expliquer à la hâte. Pardonnez au désordre de mes discours! J'ai un secret à révé-

ler... un secret d'où dépend ma vie. Monsieur! vous êtes un homme d'honneur? »

» Cette affirmation interrogative était imprégnée d'espoir et d'appréhension, de doute et de tranquillité, d'abattement et de courage. C'était à la fois un commandement et une prière. L'inconnue, après l'espèce de fantasmagorie qui avait précédé sa venue, s'offrait en ce moment à moi comme une de ces figures poétiques des Mille et une Nuits, qui pour escorte ont les prestiges, pour moyens les métamorphoses, et pour mission les épreuves. C'était un conte arabe en action.

« — Parlez sans nulle crainte, madame! lui répliquai-je vivement. Fiez-vous à ma loyauté! Une femme implorant mon aide!..... et une femme telle que vous!... c'est bonheur et gloire pour moi. »

» L'étrangère a levé sur moi ses beaux yeux avec un intérêt confiant. Les rabaissant ensuite

avec une inquiétude combattue, elle continue à la hâte.

« — Je suis Allemande, monsieur. Je tiens à d'illustres familles ; mais la noblesse du sang ne préserve pas des faiblesses du cœur..... et j'ai eu le malheur d'aimer. »

» Cette dernière phrase était sortie de sa bouche avec un douloureux effort. La rougeur de la confusion colorait ses joues, et sa tête s'était baissée.

» Un tressaillement involontaire a parcouru tout mon être. Etait-ce un désenchantement ?... Hélas ! il pâlissait, mon beau rêve !

« — Madame ! achevez ! répondis-je. »

» Et j'avais froncé le sourcil. Mes yeux et ma voix se glaçaient.

» L'étrangère a remarqué, non sans effroi, la commotion intérieure que je venais de ressentir. Mon changement subit n'a pu échapper

à sa pénétration. Le premier coup était porté : un autre plus terrible allait suivre.

« — Monsieur le comte! reprend-elle d'une voix plaintive et brisée, un aveu me reste à vous faire... Aurai-je la force d'aller jusqu'au bout!... Il est si affreux, si pénible!.... N'importe : il faut m'y résigner, quel que soit l'effort... le supplice. J'aimais : je fus séduite et trompée. Le perfide... Mais il est mort : paix aux cendres!..... Je lui pardonne. Il m'avait enlevée à mon père, à mon pays, à ma famille. Il me promettait le bonheur. Monsieur, ce bonheur fut l'opprobre.»

» Elle a joint ses mains, en pleurant, avec une souffrance découragée dont l'expression était déchirante. Sa pose était sublime de soumission à la douleur, et d'appel à la compassion. O mystérieuse beauté ! que tu resplendissais sous les larmes !

» Je me taisais, elle a repris :

« — Déshonorée en ce moment, je puis, sous quelques jours, ne plus l'être. Mon père qui, blessé dans son orgueil, m'a fermé sa noble demeure, consentirait à me la rouvrir si je reparaissais dans le monde avec le nom d'un homme honorable. Le mariage efface la faute. Monsieur, j'ai une immense fortune, celle d'une mère qui n'est plus. Je puis payer en un instant toutes les dettes de celui qui lierait sa destinée à la mienne; mais il faudrait aussi que cet homme... consentît, en acceptant ma foi, à reconnaître pour son enfant..... celui que je porte en mon sein... Juste ciel! vous avez frémi. »

» En effet, à cette nouvelle déclaration, je n'avais pu retenir un mouvement brusque et prononcé, qui tenait de la colère et de l'indignation.

« — Monsieur le comte! ajoute-t-elle, je ne me dissimule pas tout ce qu'il y a d'inconvenant, d'extraordinaire et de hardi dans ce que

j'implore de vous; mais j'ai dégradé ma famille, mon père est près de me maudire; avant peu je vais être mère, mon enfant n'aurait point de nom..... Ah! mon désespoir de fille et de mère ne doit reculer devant aucune démarche, et ne saurait s'effrayer d'aucune humiliation!..... J'ai tant à expier! monsieur. Soyez clément! voyez ma honte! Oh! qu'il faut avoir eu de foi en un Dieu et de confiance en un homme pour être venue m'exposer ainsi sans défense à l'outrageant mépris d'un refus!..... Je renferme ici dans mon cœur une foule d'expressions que j'avais préparées pour émouvoir, une suite de raisonnemens que j'avais rassemblés pour convaincre, une langue toute entière, que j'avais étudiée pour fléchir... mais ma pensée ne retrouve plus ses paroles... ma force est tombée, ma voix meurt... Rodolphe! ayez pitié de moi! »

» Dieu! quel prestige inattendu que ce nom de *Rodolphe* jeté soudain, de l'accent le plus

pathétique, au milieu de l'égarement des douleurs et du repentir ! Il fallait..... cette femme si belle... que la séduction de son langage égalât celle de ses charmes, car lorsqu'elle parlait, on n'était plus tout entier à la regarder : on l'écoutait. Il y avait autour d'elle une atmosphère obscure et merveilleuse, où couraient de vagues lumières, moitié brillantes, moitié sombres, atmosphère incompréhensible où l'ange et le démon n'étaient qu'un. Comment n'en pas subir la puissance! Comment y résister à vingt ans !

» Mes yeux, fixés sur elle avec une consternation tendre et touchée, semblaient lui murmurer tout bas : *Je n'ose ni parler ni répondre*. Ma respiration, ainsi que ma raison, était suspendue, arrêtée. L'inconnue a compris mes émotions et mon silence. Elle retrouve force et courage : elle a pressenti un triomphe.

« — Votre position, monsieur, m'est parfaitement connue : le domaine de vos aïeux est au

moment de vous être enlevé; eh bien! je puis vous mettre à même de le conserver, et, qui plus est, de l'agrandir; donnez-moi ce droit... ce bonheur. Vous confondrez vos ennemis; le monde, qui vous dédaignait, reviendra tomber à vos pieds. Que faut-il pour tant de triomphes? je m'en suis informée, *un million*. Ah! monsieur le comte de Bréville! si cette somme peut vous paraître une valeur suffisante pour compenser la grâce que je sollicite: acceptez-la, je suis sauvée! »

» L'inconnue déposait sur la table voisine un riche portefeuille: il renfermait toute une fortune... et à côté des trésors qui m'étaient offerts s'élevait un monceau de protêts, de papiers timbrés, de significations et de jugemens, qui me rappelaient la déplorable situation de mes affaires: je croisai les bras tristement.

« — Ai-je bien saisi vos paroles? lui demandai-je d'un ton froid. Vous m'offrez ici votre main; et c'est pour m'acheter un nom?

— *Acheter!* monsieur! répond-elle. Ah! ce mot, entre vous et moi, est une insulte à tous les deux : il n'eût pas dû sortir de vos lèvres. Non, ce n'est pas un honteux marché que je soumets à vos calculs, c'est un échange d'actions généreuses que je propose à votre noble cœur. La reconnaissance devra être toute entière de mon côté; car moi je ne vous rendrai que votre domaine et votre fortune, tandis que vous, monsieur, vous m'aurez rendu l'honneur et la vie. C'est donc vous qui prendrez le moins : c'est moi qui recevrai le plus. »

» Je l'avouerai, j'étais subjugué. Cette Armide à sombres mystères déployait devant moi la double éloquence de l'imagination et de la beauté. Sa parole, qui, par momens, était d'une énergie allant jusqu'à l'âpreté, devenait ensuite d'un velouté allant jusqu'à la caresse. La grâce de son attitude avait une indéfinissable harmonie de langueur et de dignité, où il entrait peut-être de l'art, mais qui semblait ne venir

que de la nature. Il me paraissait que les argumens de l'étrangère étaient sans réplique, que repousser sa douce prière serait un acte indigne et barbare, que le devoir d'un Français de noble race était de ne jamais refuser aide et secours à une infortunée, dût-il se sacrifier lui-même à cet effet. Et puis, dans cette circonstance, y avait-il vraiment sacrifice de mon côté? N'était-ce pas elle plutôt qui venait avec une confiance sans bornes, en me donnant toute une fortune, me remettre sa destinée! Elle était jeune, riche et belle; j'étais sans appui, faible et pauvre. Ici, richesses et pouvoir; là, misère et abaissement. O Anna! j'hésitais encore.

» Mais elle était en face de moi. Le charme que j'éprouvais à contempler ses traits enchanteurs effaçait de mon souvenir l'émotion que j'avais ressentie à écouter son fatal aveu. D'ailleurs, il faut tout déclarer : mon cœur battait à la pensée qu'il ne tenait plus qu'à moi

de reconquérir le château de mes pères; que je n'avais qu'un mot à prononcer, et que, peu après, je pourrais déverser à mon tour les dédains et l'ironie sur ceux qui s'étaient joués de mon désastre et de mes désolations. Quelle victoire pour l'orgueil! Quel coup de foudre pour l'envie!... Cette femme, en outre, était belle... A vingt ans, comment hésiter?

» Non; ce ne fut point par irréflexion que ma détermination fut prise. Des idées chevaleresques, un entraînement de vanité, l'attachement au toit paternel, un faux semblant d'amour peut-être, m'entraînèrent aveuglément. J'eus un moment d'enthousiasme, et l'étrangère l'emporta.

« — Disposez de moi! commandez! je crois à vos paroles, madame. Dans ce que vous nommez des *fautes*, je ne veux voir que des *malheurs*. Pourriez-vous ouvrir un abîme, vous qui offrez les traits d'un ange? Mon nom, ma vie, tout est à vous.

— O mon Dieu ! je vous remercie ! s'écrie l'étrangère avec transport en levant ses yeux vers le ciel : je pourrai revoir mon pays, je pourrai embrasser mon père. »

» Me tendant ensuite la main :

« — Suivez-moi ! dit-elle ; partons. Il ne nous faudra que peu d'heures pour arriver aux frontières d'Allemagne, où des hommes de loi m'attendent pour la célébration de notre mariage. On a tout préparé d'avance. J'ai su aplanir les difficultés. Mes gens et ma voiture sont là. Je ne puis rester sous ces murs : les convenances s'y opposent. Partons !

— Je vous ramènerai ?...

— Vous reviendrez seul à Bréville.

— Seul ! Y voudrais-je consentir ! Je vous suivrai partout.

— Non, monsieur.

— Quoi ! vous me quitteriez ?

— Pour jamais.

— Je ne pourrai...

— Il le faudra. Oui, monsieur, nous nous séparerons en sortant de l'autel : sans cela, point de mariage ; c'est ma condition expresse, mon irrévocable loi. Je rougirais de vous imposer pour compagne une femme flétrie. Je ne suis pas digne de vous. Après avoir passé avec ignominie entre les bras d'un suborneur infâme, je ne saurais appartenir à un homme d'honneur. Heureuse de porter votre nom, monsieur le comte, je veux que ce nom soit sans tache ; et, sans que vous ayez honte de moi, je veux être fière de vous.

— Madame !...

— N'interrompez pas. Puisque vous avez daigné remettre votre destinée entre mes mains, poussez la générosité jusqu'au bout ; que votre

dévouement soit complet. Eh! monsieur! pourriez-vous regretter une position équivoque? Pourriez-vous désirer déchoir? Croyez-moi, je ne vous rendrais pas heureux. Nos âges ne sont pas les mêmes : j'ai cinq années de plus que vous. Mon enfant est celui d'un autre; il serait perpétuellement entre nous comme un stigmate sur mon front et une amertume en votre ame. Quant à moi, mon parti est pris : j'ai aimé, je n'aimerai plus. »

»La voix de cette femme étonnante avait des vibrations solennelles. Je sentais la force et la vérité de ses tableaux. Ce n'était point là une ame vulgaire. Son repentir de ses erreurs et son abnégation d'elle-même avaient une sorte de majesté douloureuse qui commandaient le respect et l'admiration. Une aventurière coupable n'aurait eu ni ce maintien ni ce langage; elle captivait la raison, elle enchaînait la volonté.

»Mon inconnue s'était approchée de la lampe qui brûlait à quelques pas d'elle; et, se déga-

geant du mantelet noir qui enveloppait sa taille, elle avait courbé son front pâle... Oh! que l'intention était noble!... qu'il y avait de délicatesse à vouloir, pour atténuer mes regrets, exposer son abaissement!..... Madeleine, en son repentir, fut-elle jamais plus sublime!..... Je baissai la tête à mon tour. J'avais regardé et compris : mon cœur s'était serré, je l'avoue.... N'importe! elle avait triomphé.

« — Monsieur le comte, reprend-elle, jurez-moi, avant de partir, jurez à la face du ciel que vous respecterez le voile mystérieux sous lequel il est important, pour moi, pour les miens, et dans votre propre intérêt, que je vous dérobe ma vie! Je retournerai chez mon père, où j'irai obtenir mon pardon; et de là, j'irai dans quelque solitude profonde, implorer celui du Très-Haut. Jurez-moi de ne faire aucune recherche pour découvrir le lieu de ma demeure! Jurez-moi de ne jamais révéler notre mariage à qui que ce soit sans mon consentement formel!

J'ai assez du monde et des hommes. Je désire, au fond de ma retraite, me consacrant toute entière à mon enfant, expier par une vie humble, obscure et pénitente, les souillures de mon printemps. Rodolphe ! permettez-le-moi.

» Oh! n'est-ce pas? continue l'irrésistible suppliante, vous respecterez mes secrets? vous tairez notre union? vous me laisserez vivre cachée? Me le jurez-vous?

— Je le jure.

— Et devant Dieu?

— Oui, devant Dieu.

— O le meilleur des hommes! merci. La Providence avait pris pitié de moi lorsqu'elle me poussa vers vous. Noble comte de Bréville! si jamais, ce que je ne puis croire, je me sentais assez purifiée par les austérités et le repentir pour pouvoir vous consacrer mon existence, je reviendrais à ce château. Si au contraire, et sans doute il en sera ainsi, vous n'entendez

plus parler de moi *d'ici à sept ans révolus*, c'est que la mort m'aura frappée, c'est que mes maux seront finis. Alors, monsieur, vous serez libre; le ciel aura rompu nos nœuds.

— Ah ! vous reviendrez ! » m'écriai-je. . .

. . . .

. . . .

» Anna ! quelques heures après, j'étais arrivé avec elle en Allemagne, à une ville de la frontière. Les formalités indispensables à l'hymen s'exécutaient, selon ses ordres, avec la plus extrême promptitude. Elle dirigeait tout avec calme, avec prudence, avec sagesse; et moi, sous le charme de cette mystérieuse compagne, la laissant agir en toute confiance, je souscrivais à toutes ses volontés. Je faisais venir des papiers; je signais je ne sais quels actes; il me semblait, jouet d'un songe, être dans le pays des chimères, vivre sous le règne des fées, et réaliser l'âge des fables.

Mais l'étourdissement, la fascination, le somnambulisme, l'inconcevable désordre de tout mon être eut enfin un terme, un réveil... Le *oui* solennel fut prononcé *un matin* devant les témoins choisis par l'étrangère. La cérémonie avait lieu sous une vieille basilique... Je voyais, j'entendais à peine... et, le croira-t-on? *le soir même*, la mariée avait disparu.

» J'étais seul ; mais, entre mes mains, je tenais un riche portefeuille, une fortune d'*un million*. Ma compagne de quelques jours avait accompli ses promesses. Elle me sommait, en fuyant, de ne point chercher à la suivre, de taire notre mariage et de repartir pour Bréville. Elle en appelait à ma foi, à mon honneur, à mes sermens... Je ne devais plus la revoir. Sans enfant, j'allais être père; et, sans femme, j'étais époux. . . . .

. . . .

» Anna! je revins à Bréville; je me fis une loi de me conformer religieusement aux vo-

lontés de l'étrangère. Je ne fis aucune démarche pour découvrir sa demeure et pour pénétrer ses secrets. J'aurais été infâme à mes propres yeux si j'avais trahi son attente; je fus fidèle à mes sermens.

» Oh! que les premiers momens de mon retour au castel de mes aïeux eurent d'enivremens pour moi! Je rentrais en possession de tous les biens que j'avais perdus. Je remboursais mes créanciers. J'élevais à mon père et à ma mère un tombeau magnifique. Je me dégageais de mes dettes. Je jouissais de la surprise et de la confusion de mes ennemis. La singularité de ma nouvelle position, que personne ne comprenait, jetait sur l'éclat de mon triomphe une apparence de magie. Le monde revenait à moi, plus flatteur, plus caressant et plus faux que jamais. En vain je le recevais avec une hauteur glaciale et une ironie piquante; il trouvait en cela même, quelque chose de mystérieusement amer et de souve-

rainement juste qui me rehaussait à ses yeux. Mes représailles le frappaient. J'étais devenu son héros, car je méprisais ses louanges. Je dominais l'opinion, car j'avais dompté la fortune.

» Dans les appartemens du manoir où ne pénétraient plus les huissiers, sous les vertes allées du parc où ne me poursuivaient plus mes créanciers, je courais seul d'un pas léger, tête nue, les cheveux au vent, respirant l'air avec délices, et, dégagé du poids des protêts, cherchant à me convaincre moi-même de ma vie et de ma délivrance. Je rendais grâces à Dieu ; je remerciais la nature. Au village et parmi les pauvres, j'étais tendre, expansif, heureux. La prospérité me rendait bienveillant et bon. Je disais aux fleurs, aux ruisseaux, aux nuages de la vallée : *Vous n'êtes pas plus calmes que moi, je saurai rester pur comme vous.*

» Hélas! cet enthousiasme dura peu; mon ivresse n'eut qu'un instant. J'avais pris un

grand état de maison; je me donnais toutes les jouissances du luxe. Rien ne manquait à ma fortune; mais le cœur! où était sa part?

» Une idée brûlante et terrible était venue me saisir tout-à-coup au milieu des délices de l'opulence. Je pouvais prodiguer les richesses, je ne pouvais disposer de moi. J'avais tous les biens d'ici-bas, hors le plus beau : *la liberté!* Entouré de magnificences, j'avais le supplice des chaînes. L'amour impur m'était permis, l'amour vrai m'était défendu; aussi, repoussant le premier, je n'enviais que le second. Inexorable arrêt du destin! rien que des trésors : point d'amie. Ce que la terre a de plus doux, ses plus intimes jouissances, une compagne, une famille, des enfans, un intérieur, cette sphère des nobles ames, le seul vrai bonheur de la vie, tout cela m'était enlevé : je me l'étais ravi pour jamais. Mon présent et mon avenir n'avaient plus d'intérêts de cœur. Rien que de l'or, toujours de l'or! des joies vides de

sentiment ! Tout un monde..... et pas une femme !

» Semblable à ce personnage fabuleux qui, placé devant un repas succulent, repoussait les mets du festin parce que un plat, couvert devant lui, ne devait pas être touché, j'avais pris mes grandeurs en haine. Que m'importaient alors ces brillans oripeaux de la prospérité, qui ne pouvaient me procurer le seul bien que j'ambitionnais ! Les cruels ! que me donnaient-ils à la place de ce qu'ils m'avaient ôté ?... Je rejetais avec dégoût les riches futilités qui n'étaient plus pour moi que de misérables hochets. Garrotté dans les splendeurs de l'opulence comme dans les ténèbres d'une prison, je maudissais les somptuosités que j'avais achetées au prix de l'indépendance. Avais-je payé assez cher le métal adoré du siècle !... je me sentais condamné pour toujours, et dans l'âge heureux où l'on aime, à l'aridité de l'égoïsme, au sombre exil du sentiment, à la solitude du cœur.

« — Oh! m'écriais-je furieux, de l'or! toujours de l'or! il me brûle. Je n'ai que lui pour bien, pour appui, pour compagnon, pour existence. Ici, largesse du démon, tout se transforme en or devant moi. Il s'est fait ma destinée, il tend à être ma nature, il veut être *moi* tout entier : il est l'hydre qui me dévore. Dieu! reprends-moi cet affreux maître, ce cancer qui ronge mon corps, mais qui n'a pu corrompre mon ame! Arbitre des miséricordes! rends-moi mon ancienne misère, mes tribulations d'autrefois!... mais, avec elles, ô mon Dieu! délivre mon cœur de ses chaînes!... *Ma liberté! ma liberté!* »

» Toutes les illusions et magies de la fortune étaient tombées l'une après l'autre devant moi comme les perles d'un collier dont l'attache a été rompue. Quel complet désenchantement! je ne rêvais plus que les félicités du foyer domestique, les charmes de l'amour conjugal, les délices de la paternité; et les portes de cet Éden,

fermées à jamais devant moi, semblaient me crier jour et nuit : *Hors d'ici! reste où est l'argent! Pauvre riche, tu l'as voulu!*

» Mon supplice allait croître encore... Anna! Dieu vous offrit à moi. Je me rappelai ma prière, alors que m'échappait l'héritage de mes pères : *Accable-moi de mille peines; mais que je conserve Bréville!* Eh bien! je l'avais, ce domaine, ce séjour de béatitudes! et j'étais, mon vœu exaucé, le plus infortuné des hommes. Anna! vous ne pouviez être à moi! et vous réalisiez tous mes rêves de poésie, de tendresse et de félicité. Vous étiez celle que je demandais à la Providence, alors que, libre d'engagemens, j'avais le bonheur d'être abandonné de la fortune. Je sentis que j'allais vous aimer, non pas pour des années seulement, mais pour l'éternité entière : car il me fallait tout ce que la pensée a d'espace pour le remplir de notre amour. Oui, *notre* : pardonnez ce mot! Vous m'avez aimé, n'est-ce pas?

» Ai-je besoin maintenant de vous expliquer les contradictions de ma conduite, mon effroi au fatal mot de mariage et les singularités de ma vie? J'attendais l'expiration des *sept ans* au bout desquels je redevenais mon maître si je n'entendais plus parler de celle que j'avais épousée. Oh! quels siècles que ces *sept ans!* Ils s'écoulèrent néanmoins; il ne me vint aucune nouvelle; et je pus me dire : *Elle est morte.*

» Alors commença en moi une lutte incessante et cruelle entre les désirs et le devoir, entre la loyauté et l'amour. Les sept ans étant expirés, mes nœuds n'étaient-ils pas rompus? Je pouvais sans doute le croire; mais rien ne m'en donnait la preuve.

« — Suis-je encore enchaîné? me disais-je. L'ai-je même jamais été, véritablement, selon les règles de la justice humaine et divine?... Cet étrange mariage avec je ne sais quelle femme, contracté j'ignore comment, et sans

avoir été consommé, n'est-il pas nul aux yeux de la loi?... Les formalités qu'il exige ont-elles été duement remplies?... Suis-je parfaitement convaincu moi-même de la réalité de cette cérémonie nuptiale où j'ai passé comme en démence, où j'ai figuré comme en rêve?..... Mais d'où me viendraient mes richesses?

» *Elle est morte*, me répétais-je. Si mon étrangère eût vécu, elle si exacte et si loyale! elle m'eût écrit ou serait venue. Oui, je suis libre, elle n'est plus. Où sont d'ailleurs les actes et contrats qui constatent notre union? J'ai tout signé sans examen; je n'ai rien pesé, rien compris; aucun titre ne m'est resté. Une fantasmagorie douteuse, est-ce un engagement positif?... J'ai fait un serment, il est vrai : serment d'honneur que j'ai tenu; car j'ai attendu *sept années*. Mais aujourd'hui pourquoi des scrupules? Elle m'a délié elle-même. Son silence parle, *Elle est morte*. »

» Et pourtant, malgré ces raisonnemens spé-

cieux, je n'osais me décider à agir en homme redevenu libre; mon serment m'arrêtait encore. Le baron de Lowensfeld arriva sur ces entrefaites, et fut s'établir à Santure. Cet étranger venait d'Allemagne et désirait m'entretenir. J'en éprouvai d'abord quelque alarme... Mais le nom de Lowensfeld m'était inconnu; ce n'était pas celui que prenait l'étrangère dans les actes que j'avais signés, celui qu'elle m'ordonnait d'oublier et qui n'est jamais sorti de ma bouche. Comment aurais-je pu me douter que le fatal baron, mon rival, cachant le nom de sa famille sous celui d'une seigneurie, était le frère de ma femme! O Anna! vous savez le reste.

» J'avais remarqué avec une vive inquiétude, dans mes différentes entrevues avec Lowensfeld, que cet étranger avait quelque idée du lien qui m'enchaînait; mais, persuadé que ma mystérieuse compagne aurait mieux aimé mourir que de dévoiler nos secrets à qui que ce fût, je

m'étais endormi dans une fausse sécurité sur les périls qui me menaçaient. Je me répétais sans cesse que, si le baron allemand avait eu mission de me parler du grand mystère de ma vie, il se fût expliqué sans retard, et m'eût apporté quelque écrit. Son inconcevable silence, son désir de m'éviter, son embarras et son inertie, me paraissaient une preuve non douteuse de son impuissance à me nuire. *Il ne sait rien de positif*, me disais-je; et je me perdais dans mes conjectures. Sa sœur le voulait-elle ainsi? Lui traçait-elle sa conduite?... Je suis encore à le comprendre.

» Ce fut la passion de Lowensfeld pour vous et la scène de la chaumière qui me forcèrent de prendre un parti. Sans la provocation qui eut lieu chez Bernardine, j'aurais peut-être encore retardé ma détermination; mais, à ce moment de trouble et d'indignation, j'étais poussé hors de moi. Las de mes longues irrésolutions et de mes éternelles contraintes, j'é-

tais à bout de mon martyre; je n'y tenais plus, je l'avoue. Je me sentais l'ardent besoin de secouer à tout prix le fardeau qui m'écrasait. Il fallait une fin au supplice, n'importe laquelle. J'osai enfin rompre mes chaînes : Dieu l'a permis, Dieu le voulait. Il m'a frappé, je courbe la tête.

» Anna ! je ne vous ai rien caché : je vous ai écrit avec mes douleurs et mes remords : que n'ai-je pu vous écrire avec mes larmes et mon sang ! J'ai jeté ma vie aux pieds de la vôtre ; la foulerez-vous sans pitié ?... Faut-il vous dire adieu pour jamais ?...

» Anna ! je ne vous demande rien, je n'implore rien, je n'ose penser ni prier ; je n'ai ni route, ni lumière ; je suis là sans force et sans voix. Je tends vers vous mes bras défaillans. Je suis seul, je ne vois personne. Aurais-je la force de souffrir et de pleurer devant quelqu'un ? Oh ! non : il est si peu d'êtres qui soient dignes d'assister au spectacle d'une grande douleur ;

et puis, ma force est à son terme. Devant moi... pas bien loin peut-être... il est un port... *l'éternité!* Hélas! et pourtant, en moi-même, s'il me fallait vous devancer, je serais tenté de m'écrier :

« — Y a-t-il ciel où *elle* n'est pas! »

XV

Il était à peine midi. Une assemblée brillante et nombreuse était réunie aux salons de Suzannin. La dame du château avait eu l'idée de donner chez elle une matinée dansante, à l'imitation d'une illustre et gracieuse ambassadrice; et les jardins de la marquise offraient un coup d'œil enchanteur.

Mais une grande agitation régnait au milieu de cette foule avide de plaisirs et d'émotions. Le manoir de Bréville et la fiancée de Rodolphe absorbaient toutes les pensées.

« — Vous savez, madame, le grand événement? dit le comte de Stainville, récemment arrivé de Paris, à la marquise de Suzannin ; c'est demain, à l'église de Valdoux, que se marie Anna d'Ambleville.

— Avec le baron allemand? Chacun l'affirme. En êtes-vous sûr ?

— Vous entendrez les cloches demain.

— Ce n'est pas là une raison, dit la comtesse d'Estival avec un de ces sourires méprisans qui ne relèvent qu'une extrémité de la bouche. Elles ont déjà carillonné une fois à la même intention : et qu'annonçait la sonnerie?... Plutôt funérailles que noce.

— Il faut convenir, reprend le marquis de

Vérancourt, que la petite d'Ambleville, au milieu de ses nombreuses occupations de cœur, ne perd ni l'esprit ni la tête : elle a son but, et y parvient. Deux mariages coup sur coup! Quel luxe en matière aussi rare! Il est vrai que l'orpheline est délicieuse : elle a dans la physionomie, ainsi que dans le caractère, de *l'incompris* et de *l'imprévu*. Sur mon ame! c'est fabuleux!

— Le sot! murmure Flore tout bas.

— Je ne comprends pas cette admiration, dit la baronne de Vauxbier. Votre Anna est fort ordinaire : un éclat trompeur, du clinquant. Je ne fais d'ailleurs aucun cas de ces créatures prestigieuses qui arrivent de chute en chute à une haute position, qui tombent sans cesse et qui montent toujours. J'en souffre pour l'espèce humaine!

— Elle en sera vivement touchée, interrompt M. de Placourt.

— Qui ! Anna ?

— Non. L'espèce humaine.

— A propos ! a repris Stainville, il faut que je vous raconte les faits et gestes du baron de Lowensfeld relativement à sa *chérie*. Il veut que la cérémonie ait une tournure d'églogue. Il a commandé des fleurs et des colombes ; on lui a promis des pastourelles et *des Tircis*. Le pauvre Germanique en est encore aux compositions de Virgile : *Tytire, tu patulæ recubans...*, etc. Hier, il s'écriait : *Mon Estelle !* Voyez-vous d'ici *le Némorin ?* Quelle perruque ! à moi la poudre !

— Quoi ! *de la bergerie ?...* dit Flore. Mais point de pastorale sans loups : et, s'il en vient, gare à l'agneau !

— Il s'en présentera, dit Placourt. Voyez madame la marquise !... elle en paraît déjà toute effrayée. »

Cette dernière avait rougi. On venait de toucher sa plaie. Parler de loups à madame de Suzannin, c'était parler de moutons à mademoiselle Bichon. Or *moutons* et *laines* se touchent.

« — Monsieur de Placourt ! demande avec un intérêt affecté la comtesse d'Estival, est-ce que vous redouteriez une catastrophe nouvelle à la prochaine solennité ?..... On le croirait à vous entendre. Votre parole et vos regards ont quelque chose de sinistre.

— Moi, madame ? répond Placourt. Je ne *redoute* rien, je vous jure.

— Ainsi, monsieur, vous le pensez, tout se passera à merveille ? tout ira *convenablement ?*

— *Convenablement*, je ne sais. Un peu de bruit, peut-être.

— Et quel bruit ?... Verra-t-on M. de Bréville ?

— J'ignore s'il assistera ou non à la cérémonie : les convenances s'y opposent ; mais ce que je puis certifier, c'est que, la semaine dernière, il était au lit, fort malade, avec la fièvre et le délire. Les médecins le croient en danger.

— Vous l'avez vu ?

— Il y a huit jours. Nul n'est entré depuis à Bréville. Le comte Rodolphe m'avait demandé ; il désirait me remettre des papiers importans ; et je les ai reçus en dépôt.

— C'était son testament ?

— Non, madame.

— Un écrit cacheté, sans doute ! L'avez-vous encore ?

— Oui, madame.

— On m'a dit qu'il faisait un livre, interrompt le marquis de Vérancourt. Drame ou roman, ce sera drôle. Je demanderai cela à mon cabinet de lecture. Au fait, il doit y avoir de l'étrange et du plaisant sous sa plume ; il y en a tant dans son histoire. Ne lui est-il pas arrivé une fortune, et ne lui a-t-on pas soufflé une fiancée, comme on joue *à Colin-Maillard*, les yeux bandés, les mains à tâtons, sans savoir comment ni pourquoi ! Nul ne lui criait : *Casse-cou !*

— Cela l'avait mis à la mode, dit la dame de Suzannin.

— C'est comme Anna *la bien-aimée*, ajoute Max en ricanant ; elle est le point de mire actuel : les malheurs lui sont des trophées. Au surplus, le mariage ne sera pas pour elle ce qu'il est en général pour la plupart des jeunes filles, la première aventure d'une vie galante, elle est déjà entrée dans la lice ; et déjà, brillante amazone, elle a gagné ses éperons.

— Fi ! s'écrie la marquise de Jumiers ; vos expressions sont choquantes.

— Je vous en demande un million de pardons, chère duchesse ! continue la châtelaine en se tournant vers une des grandes dames de son salon. La jeunesse aujourd'hui a un ton !..... Aussi en voit-on peu chez ma tante ! vous savez, la princesse de...

— Oh ! oui ; une princesse illustre ! interrompt M. de Placourt avec son sourire habituel de naïveté malicieuse. Qui ne la connaît et ne l'apprécie ! Vraie perle fine des princesses, elle n'a d'autre défaut que d'être un peu frileuse : l'ame cuirassée de vertus, elle a le corps couvert de *flanelle*.»

Nouvelle attaque au genre *laine*. Encore un trait : chacun a ri.

« — Pourquoi toujours parler de *vertus* ? réplique Eugène de Stainville ; c'est usé comme nos Brutus, et tous les *us* de même acabit. Eh !

bon Dieu ! quand on n'a pas absolument besoin de *vertus*, pourquoi en avoir ? On s'en passe. Regardez ce qui nous gouverne !

— Est-ce que quelque chose gouverne ? a demandé un vieux de l'empire.

— Ah ! messieurs ! pas de politique ! dit la baronne de Vauxbier, qui possédait à un haut degré l'impertinence du lorgnon. Qui est ce petit personnage..... au fond de cette allée..... pas bien loin ?

— Là, à gauche ? reprend Placourt : celui qui a la face vermeille et rubiconde comme une peau de tambour ? celui qui a le ventre rebondi comme la lame d'une épée ? C'est justement une des suprématies du jour, une de ces faciles natures qui se mettent à la mode d'une bassesse aussi vite qu'à celle d'un habit. C'est une unité tracassière et remuante à joindre au chiffre des nullités gouvernementales et bavardes. Il se croit néanmoins un type.

— Monsieur! dit la baronne de Vauxbier, qui avait, outre l'habitude de lorgner les personnes, la rage de couper les conversations, à quelle heure, je vous prie, se mariera la d'Ambleville, si du moins elle se marie?

— Au premier coup de cloche de midi.

— Grand Dieu! reprend la comtesse d'Estival, vous annoncez cela, monsieur de Placourt, comme s'il était question des *Vêpres siciliennes!*

— Monsieur! interrompt de nouveau la dame au lorgnon parlant sans écouter les réponses: où est l'enfant du comte Rodolphe, le petit vicomte imprévu?

— Il est reparti pour le nord: le baron n'en a plus besoin.

— Me conseillez-vous d'aller demain à l'église de Valdoux? demande tout bas la comtesse d'Estival à M. de Placourt.

— Pourquoi pas? Rien ne s'y oppose.

— On ne m'y a point invitée.

— Qu'importe? On se mêle à la foule. Il y aura bien des curieux.

— Y serez-vous?

— Certainement.

— Et Rodolphe?

— Peut-être aussi.

— Je vous y donne rendez-vous : devant l'église.

— Au grand portail.»

La marquise de Suzannin s'est avancée vers Placourt. Sa figure était mécontente : on s'occupait peu de sa fête.

« — Avertissez ces dames, monsieur. On les attend à l'orangerie. Entendez-vous le cor de chasse? Appel au banquet du matin.

— La folle ! dit tout bas Stainville. Flacourt ! prête l'oreille à ce cor !...

— Eh bien ! que sonne-t-il ?

— *La curée !* »

XVI

La matinée dansante de Suzannin touchait à sa fin. Chacun, las de ses plaisirs, commençait à prendre congé de la châtelaine ; une quantité de dames était déjà partie ; il ne restait que peu de monde.

« — Eugène! dit Placourt à Stainville, peux-tu me prêter ta voiture ?

— Elle est à tes ordres, mon cher.

— En ce cas, nous allons y monter ensemble. Je te reconduirai au lieu que tu habites; et tu me permettras ensuite de disposer de tes chevaux et de ton cocher jusqu'à la tombée de la nuit.

— La nuit entière, si tu veux; c'est un carrosse de louage.

— Je te remercie. Partons-nous?

— Le plus tôt possible, mon cher. Je n'ai jamais vu fête plus ennuyeuse. On y a constamment attendu le plaisir, et il n'y est jamais arrivé. La société était maussade; les toilettes étaient fripées; presque pas de jolies danseuses.

— Anna d'Ambleville manquait.

— Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc, Placourt? Quand tu prononces maintenant le nom d'Anna,

tu as le ton creux, l'air étrange. Est-ce amour, haine, ou repentir ?

— Un peu de tout cela, peut-être. »

Les deux amis, montés en voiture, s'éloignent du château des fêtes. Placourt gardait un morne silence.

« — Et ton baron de Lowensfeld ? dit Stainville après un long silence et avec un bâillement prolongé. Jouez-vous toujours ensemble à l'amitié ? C'est dans le monde un rôle qui s'étudie et se débite avec une facilité si commode !...

— Nous avons cessé de nous voir.

— Depuis long-temps ?

— Depuis trois jours.

— Il a donc quitté ta demeure ?

— Oui, très-cher ; et à l'improviste. Il a prétendu, un beau matin, qu'il était indiscret

à lui de rester si long-temps à ma charge ; que d'ailleurs il avait trouvé à louer une charmante habitation près du hameau de Valdoux ; qu'il voulait se monter une maison ; que sais-je, enfin ! mille prétextes. Bref, il m'a planté là brusquement.

— Vous êtes donc brouillés ?...

— Apparemment.

— La fine mouche septentrionale se sera vraisemblablement aperçue que tu n'y allais pas de franc jeu en la soutenant dans son vol. Elle aura vu en toi un faux frère.

— Il y a, en plus, une autre cause. Le baron occupait chez moi une chambre assez habituellement en désordre, où tout le monde entrait sans façon. J'y voyais d'étranges papiers ; j'en ai lu plusieurs par hasard.

— Parfaitement bien : je comprends. Sa lourde intelligence aura pris une curiosité bien-

veillante pour une indiscrétion coupable, et une marque d'intérêt pour un abus de confiance : ces Allemands sont si baroques ! Ils ne comprennent rien à nos mœurs. Ça rêve encore le moyen âge, la franchise, la loyauté, le sublime à la *Don Quichotte !*

— Lowensfeld s'en mordra les doigts.

— Tu as des projets de vengeance?

— Plus que des projets : des moyens. Quand j'ai vu son brusque départ, je l'ai aidé le plus gracieusement du monde à déménager ses affaires. Hélas ! en serrant ses papiers, le pauvre homme en a perdu un, le plus intéressant de tous.

— Et tu comptes le retrouver?

— J'en ai la plus grande espérance.

— S'est-il aperçu de la perte ?

— Il est si plein de son amour, qu'il en a la

tête tournée. Depuis qu'il a commencé ses préparatifs de mariage, il ne sait plus ni d'où il vient, ni ce qu'il fait, ni où il va. Notre Amadis de Pannonie, car ses premiers aïeux étaient Huns, a de ces passions du pôle nord qui montent par delà les nues, et se fourvoient aux champs de l'espace. Il pense planer au-dessus de la terre : je veux qu'il y retombe à plat ventre.

— Et son neveu, l'enfant de Bréville?

— Il a jugé tout-à-coup, dans sa sagesse, qu'il était nécessaire *de le renvoyer à sa sœur*, du moins pendant son mariage : je répète sa propre phrase. Pour moi, je sais bien qu'en penser. Il y a là encore un mystère.

— Et sans contredit des mensonges?

— L'un peut-il aller sans les autres.

— Franchement, mon brave Placourt! la noce a beau être annoncée pour demain, je n'y crois pas.

— En vérité ! »

Le sourire de la malice et de la perfidie était sur les lèvres de Placourt. Il continue d'un ton railleur :

« — Tu n'y crois pas, mon bon Eugène ?... Est-ce que le ciel t'aurait choisi pour y mettre empêchement ?

— *Le ciel !* tu plaisantes, mon maître ! Je n'y crois pas plus qu'à la noce. Néanmoins, badinage à part, j'ai quelques projets, j'en conviens.

— Toi ?

— J'en ai conçu un magnifique.

— Tes plans sont parfois assez bons ; mais aussi parfois, cher ami, lorsqu'il s'agit d'exécuter, la barque échoue, le ballon crève...

— Autant dire : le fusil rate.

— Avant vérité, politesse.

— Bravo ! Il me semble, Placourt, que notre entretien tourne à l'aigre. Est-ce que notre affection mutuelle pourrait aussi en venir à disparaître *ex abrupto*, comme l'intéressant papier dont tu me parlais tout-à-l'heure?..... Et qui la ramasserait ?

— Personne.

— Trève de railleries ! Placourt. Laissons de côté mes projets : les tiens sont meilleurs, je le gage. Allons ! mon maître ! une leçon.

— Tu en as mérité plus d'une.

— On pourrait aussi t'en donner.

— Qui s'en chargera ?

— Le hasard. Ne veux-tu, bien positivement, me communiquer aujourd'hui aucun de tes secrets desseins ?

— Positivement, mon Eugène.

— Eh bien ! à deux de jeu, mon Placourt.

Tu ne sauras pas non plus ce que je médite ; et, au fond, j'en suis enchanté ; car si je viens à échouer, ce ne sera connu de personne ; et nul ne pourra s'en moquer. Allons, mon camarade, courage ! Nous verrons qui le premier arrivera au but. Quoi ! tu m'aurais fait venir pour t'aider, et je serais hors de la partie?... Non, parbleu, pas ! je veux mon lot. Je ne suis certes pas homme à rester les bras croisés devant un assaut à livrer, un bouleversement à entreprendre, et quelque trésor à saisir. Il est si beau de renverser, quand on profite du désastre ! *Le droit* et *la vertu*, fariboles ! Au plus fort palmes et couronnes ! Pour moi, marchant avec mon siècle, dès qu'on m'offre le bien d'autrui, je me fais *juillet* corps et ame. »

La voiture des deux amis s'était arrêtée devant une jolie maison de campagne, où Stainville était venu demander l'hospitalité pour quelques jours. Cette habitation appartenait à la baronne de Vauxbier, amie de la com-

tesse d'Estival, et proche parente d'Eugéne.

L'élève a dit adieu à son maître, et Placourt continue sa route.

Le misérable ! il ne pouvait se le dissimuler à lui-même: un changement notable avait commencé à s'opérer en lui depuis sa dernière lettre à Stainville. Voici quelle en était la cause. Placourt, après la terrible scène du château de Bréville, allait assidument à Valdoux. D'abord, à la manière du tigre, il ne s'y était rendu que pour y lécher en quelque sorte les blessures de sa victime; mais, Anna, si douce ! si belle ! Anna, lui parlant comme à un ami, implorant parfois sa pitié, priant et pleurant près de lui, Anna, peu à peu, sans effort, était redevenue son idole. Consolateur de ses souffrances, il en était fier malgré lui. Elle portait si haut, dans la sublimité de ses croyances religieuses, les saintetés de la douleur, qu'il lui semblait parfois que cet ange, après ses prières, touchant à l'heure de sa délivrance, n'avait plus, relevant

son front, qu'à déployer de blanches ailes, tendre au ciel et monter à Dieu. Plus il la voyait loin du monde, plus il prêtait l'oreille à sa voix, et plus s'éteignaient en son cœur les inspirations du démon. Ah! s'il eût eu quelque fortune, et s'il eût pu se faire aimer!... Il rêvait, cherchait, hésitait; il ne voulait plus sa ruine, et moins encore son déshonneur. C'en est fait, son parti est pris. Il mettra tout en œuvre pour l'arracher au baron de Lowensfeld; mais il ne souffrira jamais non plus qu'elle soit au comte de Bréville : il se voit ainsi condamné, et presque en dépit de lui-même, à ne méditer que des trahisons, à n'entreprendre que le mal, et, au milieu de tout ce désordre, à ne jamais goûter de vraies joies; car, perdant Anna d'Ambleville, il n'est pas un dénouement à ses entreprises qui puisse être un bonheur pour son ame; il n'obtiendra pas un triomphe qui ne lui devienne un supplice. Il a Lowensfeld en horreur, il maudit le comte Rodolphe, et, dans ce flot d'anxiétés, il se prend en pitié lui-même.

L'arrivée d'Eugène de Stainville était venue compliquer les embarras de sa position ; et pourtant c'est lui qui l'avait appelé ! Eugène, dangereux complice, est un redoutable adversaire. Que de fois Blacourt, dans son irritation contre Anna, exhortant son élève aux crimes, l'avait poussé vers cette proie !..... Que de fois il lui avait conseillé d'employer, pour s'en rendre maître, la séduction, le rapt, les violences, et tout ce que la perfidie a de plus infâme !..... Aujourd'hui, comment l'arrêter ? comment motiver un changement d'intentions, de langage et d'avis ? Se faire un ennemi de Stainville, un ennemi de celui qui est en possession, depuis des années, de tous ses secrets de noirceurs ! ce serait une haute imprudence !... Oh ! le ménager est un devoir, puisque s'en débarrasser est une impossibilité. Mais il faut avoir l'œil sur lui, ne plus le mettre dans ses confidences, l'écarter sans tout-à-fait rompre, l'entraver sans qu'il le remarque, et quelque jour, s'il est possible, en le caressant, l'étouffer.

Il venait de quitter Eugène.

« — A Valdoux ! » crie-t-il au cocher.

Et, avant que le soleil eût entièrement disparu de l'horizon, Placourt entrait chez l'orpheline.

Anna d'Ambleville était seule. Sa tante, occupée des apprêts de la cérémonie du lendemain, s'était rendue à l'église, où Lowensfeld l'avait conduite. Défense expresse avait été faite de laisser entrer aucune visite à Valdoux, excepté M. de Placourt, l'intime ami de la maison.

Les traits de l'orpheline paraissaient altérés; la fatigue y était empreinte; mais aucune violente agitation ne les défigurait. Il n'entrait rien de sinistre dans son abattement résigné. Sa douleur, sans bruit et sans plainte, avait une éloquence sublime. La vertu n'est jamais plus imposante et plus admirable que lorsque, dans

le moment des épreuves, elle conserve sa sérénité.

« — Quoi ! si tard! dit-elle à Placourt. Qu'auriez-vous donc à nous apprendre? »

Son regard s'était ranimé. Était-ce un rayon d'espérance? Non, il n'en brillait plus a son ame; mais, dans sa position présente, elle désirait un obstacle, une nouvelle, un changement, un malheur même, quel qu'il fût. Que pouvait-il lui arriver de plus affreux, selon elle, que de voir s'accomplir son mariage avec le beau-frère de Rodolphe? *Demain!* se répétait l'orpheline; et ce mot lui glaçait le sang.

« — Mademoiselle d'Ambleville! dit Placourt d'un ton solennel, j'ai une mission près de vous..... Elle me coûtait à remplir : je l'ai acceptée cependant. Béni soit le ciel, qui me permet ce soir de vous entretenir en secret! Votre destinée actuelle et à venir va dépendre

de ce moment : je viens parler au nom de Rodolphe.

— Au nom de Rodolphe ! monsieur. Ah ! plus rien entre lui et moi ! Vous écouter m'est impossible.

— Vous m'entendrez pourtant : il le faut.

— Que peut-il avoir à me dire ? Il a une femme... et un fils.

— S'il n'était ni mari ni père !...

— Juste ciel !

— Lisez cet écrit.

— J'ai vu l'acte religieux qui constate son mariage : le baron de Lowensfeld l'a encore entre les mains. Comment le comte de Bréville essaierait-il de démentir...?

— Voici l'histoire de sa vie. Il vous l'adresse; elle est de sa main. Lisez ! vous jugerez ensuite.

— Il est trop tard, monsieur de Placourt. J'ai promis d'épouser le baron ; je ne puis revenir sur des engagemens sacrés : l'autel est préparé pour demain. Je ne lirai point ces papiers.

— Vous aimez mieux perdre Rodolphe? »

L'orpheline s'était levée; et sa main, pour seule réponse, repoussait doucement le manuscrit que lui présentait Placourt. Quels nouveaux et cruels combats! Ses traits avaient pris cette sublime beauté qui resplendit comme un reflet divin sur tout être qui sacrifie ses penchans à son devoir et le bonheur à la vertu. Placourt, vis-à-vis d'elle et debout, la contemplait avec ivresse.

« — Je suis votre ami, reprend-il. Si Dieu m'eût accordé des richesses..... s'il m'eût été donné de vous plaire... j'aurais pu être votre époux : le destin ne l'a pas permis. Mon amour et mon avenir, je vous ai tout sacrifié. J'ai re-

noncé pour moi au bonheur; mais je n'y ai point renoncé pour vous. J'ai donc quelques droits sur votre ame : ceux que donnent le dévouement, la constance, l'abnégation. Eh bien ! je les réclame ces droits. Oh ! croyez-le bien, chère Anna ! jamais je ne vous donnerais un conseil qui pût vous descendre de ces hautes régions où vous planez si grande et si pure, où je voudrais monter près de vous. Aucune loi divine et humaine ne saurait vous défendre de vous éclairer sur votre position avant de vous enchaîner à jamais. Ici, et Dieu peut-être l'ordonne, on vous apporte une lumière : pourquoi fermeriez-vous les yeux ? »

La fiancée, baignée de larmes, a tendu la main à Placourt.

« — Donnez !... Je vous crois... répond-elle. Vous ne cherchez pas à me tromper : vous êtes généreux et bon. Pourquoi lui, que j'ai tant aimé, n'était-il pas *vous*... ou vous *lui !* »

Placourt allait tomber à ses pieds. Les pa-

roles de l'orpheline étaient pleines de tendresse et de vérité, de confiance et de regrets : on eût dit ces parfums de l'Orient qui étourdissent et enivrent. Placourt y a pourtant résisté.

« — Mademoiselle Anna! reprend-il d'une voix entrecoupée et tremblante : la solennité que vous redoutez ne s'accomplira pas ; vous n'épouserez point Lowensfeld. Vous serez plutôt... à tout autre... dussé-je en mourir!...

— En mourir !

— Oh! pourquoi ne puis-je être aimé!... Pardonnez, je vous en conjure, au désordre de mes esprits. Je vous le repète, je vous sauverai à tout prix... du mariage de demain : n'importe ce qui en adviendra. Une seule question, toutefois. Si vous n'étiez point au baron? si vous ne pouviez être à Rodolphe?

— Je me vouerais à l'Éternel.

— Et jamais de pitié pour moi?

— Je ne vous préférerais que Dieu. »

Le regard de la fiancée était si touchant et si doux, que Placourt, ému, attendri, n'a pas osé aspirer à plus. Il y a trouvé une sorte d'encouragement. On est loin de le dédaigner comme naguère; on pourrait se laisser fléchir. Il n'a pas été repoussé; c'est quelque chose, c'est beaucoup. Un *rien*, parfois, est *tout* en amour.

Elle avait pris l'écrit de Rodolphe.

« — Je vous le promets, poursuit-elle; je lirai cela cette nuit. Mais, quel que soit le contenu de ce manuscrit, moi, pauvre jeune délaissée, que j'aille, après de saintes promesses, en dépit des engagemens, oubliant toute convenance, et au pied même de l'autel, refuser demain Lowensfeld! non, jamais! ne l'exigez pas. Un tel scandale est impossible. Ma tante en mourrait de douleur. L'opinion publique, qui m'a si cruellement maltraitée, achèverait de flétrir mon nom. Je serais à jamais perdue; vous rougiriez vous-même de moi.

— Et par faiblesse, par frayeur, par déférence pour autrui, vous épouseriez Lowensfeld?... Ah! c'est que, persuadée, en vous livrant à lui, qu'il n'y a pas de crime à mourir de chagrin, vous voyez, à l'autel, la tombe! Eh bien! c'est moi qui agirai : je me charge de tout; je pars.

— Monsieur de Placourt! mon ami!... Arrêtez! vous me faites peur.

— *Mon ami!* répète Placourt. Ce mot a doublé mon courage. En vain le monde entier soulevé s'opposerait à mes desseins, je briserai tous les obstacles.

— Et demain, où sera Rodolphe?

— A la cérémonie nuptiale.

— Lui qui, marié à *une autre*, m'a si lâchement abusée!... il oserait se rendre à l'église?...

— Là, peut-être aussi, comme vous, il aura

des devoirs à remplir, à mettre en présence des vôtres !... Lowensfeld en face de lui, on pourra comparer les deux hommes.

— Mais l'un est marié, l'autre est libre!

— Lisez le manuscrit que j'apporte.

— Vous croyez donc Rodolphe sans tache?

— Ce n'est pas à moi à l'absoudre.

— Et vous, mon guide ! mon appui ! serez-vous aussi à l'église?

— J'y serai.

— Arrêtez encore! Je ne sais ce que vous allez entreprendre : mais y avez-vous mûrement réfléchi? Avez-vous songé aux périls?

— Je n'ai songé qu'à vous, à vous seule. Allons! laissez-moi faire! à demain. »

Les chevaux et la voiture de Stainville sor-

tent du hameau de Valdoux. Les ordres sont donnés au cocher. Placourt, malgré l'heure avancée, se rend au château de Bréville.

« — Monsieur, dit un des gens de Rodolphe, à la portière du carrosse, et en bas du perron d'honneur, mon maître ne reçoit personne. Il est couché, malade, mourant. »

L'ancien ami de Lowensfeld a tiré de sa poche une énorme lettre cachetée de noir et renfermant quelques papiers. Il la remet au domestique.

« — Portez cette dépêche au comte.

— Il n'aura pas la force de lire.

— Elle peut lui sauver la vie.

— En ce cas, il suffit, monsieur. Soyez tranquille : il la lira.

— Vous le promettez ?

— J'en réponds. »

XVII

Une brillante calèche traversait rapidement la plaine de Valdoux, et se dirigeait vers l'église paroissiale. On y remarquait trois dames : la comtesse d'Estival, sa cousine Flore et la baronne de Vauxbier. Deux hommes leur servaient d'escorte : l'un était Max de Mosseval,

et l'autre Eugène de Stainville. Onze heures et demie avaient sonné.

« — Oh ! la belle journée !... dit Max.

— Vous parlez du temps, je suppose ? demande aigrement la comtesse.

— *Quand Annette est avec Lubin,* fredonne Stainville à cheval, *il fait le plus beau temps du monde.*

— Ariette de nos grand'mères, dit avec ironie la baronne.

— Continuez-la, répond Flore ; il y est question du tonnerre.

— Sans doute, et du *tonnerre qui gronde,* ajoute Stainville gaiement ; il fallait bien rimer avec *monde.*

— Aujourd'hui peut-être, qui sait ! reprend d'un ton sec la comtesse, un orage viendra *sans rime.*

— Pas *sans raison*, du moins, répond Max.

— Monsieur de Stainville! interrompt la baronne de Vauxbier, qui, selon sa coutume, ne laissait jamais passer une idée sans courir de suite à une autre; où est votre ami Sottonville? Vous l'attendiez, je crois?

— Non, madame. Officier de la garde nationale parisienne, il est retenu à la grande cité, pour je ne sais quelle affaire de service. L'ordre des choses l'inquiète. Il est si bon enfant! si candide! il glorifiait l'émeute autrefois : il veut qu'on la sabre aujourd'hui. *E semprè bene* ou *benet*.

— Et son frère?

— Il s'est fait poëte.

— On lui trouve *du naturel*.

— C'est une épithète polie; on entend par là *du commun*.

— Regardez !... regardez, mesdames !.. s'écrie tout-à-coup Max en montrant du doigt un hameau. Que de monde attroupé, là-bas, devant l'église de Valdoux !... à la porte du cimetière !... Des garçons travestis en soldats ! des filles déguisées en vierges !... un vrai mardi-gras !

— C'est la noce.

— L'amusant tableau ! dit Stainville. Notre gros Allemand va être forcé de papillonner tout-à-l'heure au milieu de ces lourdes masses. Quelle ridicule parade ! Eh bon Dieu ! est-ce qu'une ame charitable ne viendra pas le sauver de son bonheur ?

— Entendez-vous ces cris? reprend Max : c'est la mariée qu'on salue. Tenez ! les époux sont en marche ; on les aperçoit de ce côté, entre une haie de faces rustiques, qui, soi-disant en uniforme, se trémoussent avec des perches surmontées de mouchoirs de poche : le tout,

comme aux âges féodaux, figurant guerriers et bannières.

— Les époux, a repris Stainville, vont aller d'abord à la mairie ; et, fort heureusement ici, pour abréger le temps, et pour épargner les courses, la mairie se trouve placée dans un petit bâtiment adossé à l'église. Les marches du perron qui montent à la maison du Seigneur sont les mêmes qui conduisent au sanctuaire de la loi. Est-ce commode pour toutes les solennités civiles et religieuses ! le maire et Dieu sont porte à porte.

— Cocher ! s'est écriée la comtesse, dépêchez-vous vite !... au galop ! »

La voiture a franchi rapidement les distances ; elle est arrivée au hameau de Valdoux ; et les dames d'Estival ont eu le temps de se glisser à pied parmi la foule jusqu'au grand portail de l'église avant l'arrivée de la noce.

Les cloches sonnaient à triple volée ; les fu-

sils rouillés du pays tiraillaient de droite et de gauche, non pas à la plus grande gloire, mais au plus grand risque des assistans. Plusieurs violons, accompagnés par le tambour, écorchaient l'air de circonstance : *Où peut-on être mieux qu'au sein*, etc.

« — *On est mieux partout*, disait Max. »

Et il interrompait la musique.

Anna d'Ambleville s'avançait, à pas lents, au milieu des *vivat* de la contrée. *Cela vous coûtera trois cent francs*, avait-on dit la veille au baron : et vraiment, c'était bon marché. Chaque *vivat*, à bien compter, ne revenait pas à deux sous. Quelle différence à Paris ! Voyez les livres de police !

« — Sa toilette a bien du clinquant, dit la baronne de Vauxbier, braquant son lorgnon sur Anna. Que de chaînes et de joyaux !

— Lowensfeld, répond la comtesse, a voulu dorer le malheur.

— Est-elle pâle!... ajoute Flore. Sa robe a la blancheur d'un suaire. Au lieu d'être habillée pour l'hymen, on la dirait parée pour la mort. Elle a l'air à moitié fantôme.

— C'est parbleu vrai, reprend Stainville. Si la noce allait être un rêve!

— Ce ne serait pas le premier, réplique Flore en ricanant; la petite en fait de tout genre.

— Mais cette fois, dit la comtesse, celui-ci n'aurait rien de neuf.

— C'est que tout s'use! s'écrie Max.

— Personne ne le sait mieux que vous, riposte Eugène de Stainville en jetant sur la comtesse un regard oblique et furtif.

— A nouveau cas, nouveau remède! interrompt la baronne au hasard. »

Elle avait la funeste manie de ne jamais se

mettre à l'unisson des idées qui tournoyaient autour d'elle. Aussi, grâce à ses distractions continuelles, son verbiage insipide était, malgré elle, parfois, d'une parfaite impertinence.

« — J'ai compassion de Lowensfeld, a repris Flore en soupirant.

— Pas moi, car il me fait pitié, répond avec dédain la comtesse.

— Ça se ressemble, interrompt Max. Toute cette *commisération*... c'est de la *sensibilité*.

—*Miséricorde!* dit Stainville : voilà des complimens qui *pataugent*.

— Oh! monsieur, quelle expression! reprend la comtesse indignée; c'est le jargon du *Club-Jockey*.

— Paix! s'écrie Max : une harangue. Le commandant de la garde nationale s'adresse à la fiancée : *Madame, une chaumière et son cœur!...*

— Comment! c'est ainsi qu'il s'exprime?... des niaiseries de cette force!...

— Ce doit être à peu près cela.

— Vous entendez?

— Non, je devine.

— Écoutons. L'orateur recule...

— Marche habituelle des choses.

— Il a déjà fini son discours, dit la baronne avec regret.

— C'est que les plus courtes bêtises sont les meilleures, réplique Eugène gravement. Ne trouvez-vous pas la cérémonie un peu longue?

— Oh! oh! voici M. de Placourt! à gauche de la mariée!

— Bon! s'est écriée la comtesse : il est au rendez-vous; je respire.

— On dirait que vous suffoquez. »

A cette ironie de Stainville, la comtesse, tournant le dos, s'éloigne de Max et de Flore. Un jeune homme du voisinage, Amédée de Bussiron, qui se trouvait alors auprès d'elle, attiré en ce même lieu par la curiosité, lui offre son bras, qu'elle accepte. Ils se dirigent vers la mairie.

La fiancée de Lowensfeld était presque arrivée à l'église. Une sorte d'égarement, des tressaillemens continuels et un regard toujours inquiet trahissaient l'effroi de son ame. On voyait qu'en butte à de vagues pressentimens, elle portait ses pas vers l'autel sans croire à la célébration nuptiale. Ses lèvres murmuraient des paroles, et ce n'étaient pas des prières. Elle était à une de ces heures d'incertitude horrible, qui se traînent péniblement sur l'immense cadran de la vie, et où il semble que le marteau invisible du destin ne tintera jamais assez tôt... dût-il sonner des funérailles.

Il était environ midi; le ciel était pur et serein; de tous côtés fêtes et joie. Anna, montant

au grand portail, et levant ses yeux vers le ciel, murmurait ces mots à voix basse :

« — Seigneur ! ayez pitié de moi ! »

Plusieurs officiers municipaux l'attendaient à la porte de la mairie. Le magistrat civil, revêtu de son écharpe, et prêt à remplir ses fonctions, était depuis long-temps à son poste. L'entrée de la maison commune avait été interdite à ceux qui ne faisaient point partie de la noce; et tout était réglé avec ordre.

L'église était pleine de monde. Le sanctuaire était magnifiquement illuminé; des tapis couvraient le pavé ; les murs étaient tendus de velours. Le prêtre, attendant la fin du mariage civil, se disposait à monter à l'autel ; et, devant les futurs époux, à quatre pas du saint portail, on venait d'ouvrir la mairie.

Mais un homme qui, depuis le matin, agenouillé dans l'église, avait paru tout entier à la

prière, et plongé dans une espèce d'anéantissement religieux, un homme qui, la tête cachée dans ses mains, n'avait encore montré son visage à personne, cet homme, arraché brusquement à son état de silence et d'immobilité, s'est levé tout-à-coup du milieu de la nef, et d'une voix retentissante a crié à la foule: *Arrière!*

Les villageois réunis dans l'enceinte sacrée se sont rangés avec effroi devant lui; c'était le comte de Bréville. Ils le reconnaissent, et néanmoins ils doutent. Sa pâle figure, sillonnée par les souffrances et la maladie, a pris une empreinte de mort. Ce sont bien les traits de Rodolphe, mais terrifians et sinistres. Lui, jadis si calme et si beau! qui l'a ainsi changé? Le malheur.

Il est vêtu de noir de la tête aux pieds. Sa taille paraît colossale; elle s'est grandie de l'horreur mystérieuse et de la puissante fureur qui le poussent à la vengeance. Une conster-

nation tenant du respect s'est étendue autour de lui. Il semble, accomplissant un devoir, que sa mission redoutable a quelque chose de surhumain. On se dit, songeant au passé, que ses justes ressentimens ont pour eux la loi du talion. Chacun frémit de l'événement qui se prépare, et nul n'oserait s'y opposer. L'opinion publique est qu'un grand coupable va être frappé; que le doigt du Très-Haut est là; que Rodolphe, autrefois la victime, a droit d'être aujourd'hui le bourreau. Les assistans lui ouvrent passage; une voix secrète leur crie : *Place à la justice de Dieu !*

La scène du manoir de Bréville, entre le baron et le comte, avait été connue du pays; on aimait Anna d'Ambleville; et, toutes les sympathies de la contrée étant pour Rodolphe, on y maudissait l'étranger : *l'étranger!* nom haï en France.

Une fermentation extraordinaire a donc sanctionné par avance, au milieu du temple

chrétien, de légitimes représailles. On se précipite au portail sur les pas du comte Rodolphe. Personne ne prononce un mot; mais dans ce silence public il y a assistance promise, il y a protection garantie; et déjà, bien qu'ignorant ce qu'il fera, on applaudit ce qu'il va faire.

Midi sonne à la grande horloge.

Rodolphe, au perron de l'église, est en face de son rival. Il lui barre à la fois le passage qui mène à la mairie et celui qui conduit au temple. Il lui ferme les deux entrées. Quel éclat ardent ont ses yeux! On y voit serpenter la foudre. Il a levé son bras menaçant; l'attitude est déjà d'un maître. Sa voix remplit les champs de l'espace.

« — Tu n'iras pas plus loin, Lowensfeld! »

Le glaive de l'archange des mers n'arrête pas plus promptement les flots soulevés par l'orage. Le baron, surpris, atterré, semblait cloué aux marches du temple. Bien qu'ayant l'air d'in-

terroger, ses yeux effarés comprenaient. Le regard aigu de Bréville fouillait comme un poignard brûlant dans le cœur qu'il venait déchirer. Son front terrassait avant que sa main frappât. Son rire était celui des vengeances.

« — A mon tour enfin! reprend-il. Chacun sa fête! Lowensfeld. »

Anna, statue inanimée, écoutait, aussi immobile que si, étrangère à l'événement, elle y figurait pour une autre. Son œil était terne et tranquille, sa pensée froide et résignée.

« — Noble baron! poursuit Bréville en mêlant le sarcasme à la fureur, permettez que nos rôles changent. Vous rappelez-vous vos menaces? Je vous les rends en propres termes : *Anna ne sera jamais votre femme.*

— Quelle audace!

— Ce fut la vôtre. Vous souvenez-vous aussi, Lowensfeld! de ce jour d'affreuse mémoire où,

un acte authentique en main, vous tonniez ces mots au castel : *Rodolphe est marié, messieurs !*, Eh bien ! à mon tour la parole : *Messieurs ! il a menti, le lâche !* »

Quel effet produit sur la foule !... Mille bras vengeurs et puissans sont prêts à se lever contre le perfide baron. Des cris d'indignation retentissent. Un mot, un geste de Rodolphe, et, aux portes de la mairie, on eût mis l'étranger en pièces.

« — *Menti !* répète Lowensfeld. Moi !... »

Il n'a pu continuer. Sa voix rauque s'est éteinte dans une sorte de hoquet sauvage et de tremblement convulsif. Il se sentait pris de vertiges.

« — Oui, *menti !* a repris Rodolphe. »

Et, montrant du doigt Lowensfeld, il s'adresse au peuple assemblé.

« — Quand cet étranger que voici venait ré-

clamer hautement les droits d'une première femme, il le savait, messieurs! *j'étais libre.* Attacher l'infamie à cet homme, la rendre inhérente à lui-même, et, lui brisant et l'ame et le corps, fouler toute cette boue à mes pieds, c'est mon devoir, je le remplis; c'est mon but, j'y suis arrivé. »

Puis, se tournant vers le baron :

« — Et maintenant comme autrefois, *frère !* me tendras-tu la main? »

Oh! cette dernière ironie était le fer rouge des bagnes, la flétrissure après le carcan. Lowensfeld a voulu s'élancer vers son ennemi. Vingt bras le retiennent captif.

« — Encore un mot, sire baron! continue Bréville avec force, en déroulant un long parchemin. Il faut que j'achève la scène, telle que vous la fîtes chez moi. La mienne est modelée sur la vôtre. Vous aviez créé, moi j'imite. Ce perfide étranger, messieurs! il déployait jadis

devant moi le contrat solennel qui m'unissait à sa sœur ! J'en ai aussi un autre, aujourd'hui, à lui communiquer devant vous. Sa sœur, il le savait, *elle est morte!* j'ai l'acte de décès : *lisez!* »

Les lèvres du baron s'étaient blanchies d'écume. Ses veines bleuâtres et gonflées saillaient comme des cordes tendues. Cette dégradation en public et sans moyens de s'y soustraire, ces chaînes mises à sa rage et sans force pour les briser, cette haine qui l'entourait, et près de lui sa fiancée !... Oh ! l'enfer était dans son ame, il se sentait la vie des damnés. Quand le désespoir est au comble, le délire est du naturel, l'exagération est du vrai.

Une exclamation d'horreur, un cri de rage, une vocifération d'émeute, échappe enfin de sa poitrine... Quelques paroles ont suivi.

« — Tu t'es permis le mot de *lâche!* S'il y a ici un *lâche*, c'est toi ; car tout un peuple est

là qui te garde. Je suis seul, et vous êtes mille. Ici, impunément téméraire, ton insolence est à son aise. A l'abri des dangers, tu frappes! Moi libre, tu aurais tremblé.

— Lâchez-le! crie Rodolphe au peuple. Lui libre, on verra si je tremble. »

Les rangs se sont ouverts à l'instant. Lowensfeld n'a plus rien qui l'arrête. Va-t-il se ruer sur Bréville?... Non; son parti vient d'être pris. Il a compris rapidement la position où il se trouve. Il a contre lui l'opinion. Toute démonstration violente, en face d'une multitude irritée, serait aussi folle que dangereuse : il n'a pour lui aucune chance. On l'a condamné, on le hait; qu'il donne prétexte, on le tue. Il n'a plus qu'une marche à suivre : le tigre se musèle lui-même.

Il s'avance froidement vers Rodolphe. Il s'essaie à un maintien digne. Ses passions, qu'il a concentrées, se sont, en apparence, éteintes; son accent est calme... mais bref.

« — Le lieu et les armes, monsieur ?

— Bien : c'était de même à Bréville.

— Soit ; toujours la contrepartie.

— Il faut ma vie à votre haine.

— Ou la mienne à votre vengeance.

— C'est juste; on en devait venir là. J'ai rompu votre hymen, baron ! *mais veuillez vous mettre à ma place, auriez-vous autrement agi ?*

— Je vous disais cela à Bréville.

— Mémoire égale. Ressemblance !

— Je n'en désire aucune, monsieur. Encore une fois, s'il vous plaît : *le lieu, le moment et les armes ?*

— *Le lieu !* la vallée de Bréville. *Le moment !* à l'aube du jour. Quant *aux armes !* le pistolet.

— Et demain, sans faute?

— Demain.

— Lutte à mort!

— Oui.

— Quels témoins?

— Dieu. »

Ces derniers mots, rapidement prononcés, s'étaient échangés à voix basse.

Le magistrat municipal, étonné des rumeurs publiques, se montre au seuil de la mairie. On lui fait place; il questionne. Il vient chercher les mariés. Anna d'Ambleville entend le nom de Lowensfeld et le sien sortir des lèvres de l'officier civil. Ce dernier l'interroge-t-il? Est-ce que la cérémonie interrompue pourrait encore être reprise?.... Est-ce qu'après le nouveau scandale un mariage serait possible?...

Il est des momens de torture, où, après être

tombée dans une somnolence de mort, la vie se réveille énergique, et l'ame se relève indomptable. Anna reprend soudain son courage: elle a tout vu, tout écouté. L'existence matérielle l'avait un instant abandonnée; mais les facultés morales lui étaient constamment restées. Elle se tourne vers Placourt:

« — Arrachez-moi d'ici par pitié! lui dit-elle d'une voix ferme. Entrons où l'on peut s'agenouiller; à quelques pas est un refuge. N'aurai-je pas là, dans l'église, aide, espérance, protection? Il y a l'autel, le prêtre et Dieu.

— Anna! s'est écrié Lowensfeld, venez! je suis encore un appui. La loi nous prêtera sa force.»

Et, montrant la maison de ville, il a voulu saisir sa main.

« — Non, monsieur, répond l'orpheline; ici, nulle force à votre aide! ni *loi* du ciel, ni *loi* des hommes. Vous n'êtes rien pour moi

désormais. Retirez-vous ! nos nœuds sont rompus.»

Madame d'Ambleville, éperdue, balbutiait quelques paroles. Anna n'y prête aucune attention. Elle saisit le bras de Placourt; et, lui demandant assistance, elle l'entraîne vers l'église.

Rodolphe barrait le passage.

« — Vous aussi, laissez-moi! dit-elle.»

Et, sans le regarder, elle passe.

Elle est sous le parvis sacré. Elle traverse la nef; elle parvient jusqu'au maître-autel. Le curé du lieu s'y trouvait : ancien et respectable pasteur, il y attendait les époux.

« — Mon père! pitié!... s'écrie-t-elle en tombant à genoux sur les dalles du sanctuaire. Plus d'époux! plus de mariage!... Éloignez de moi cette foule!.... Sauvez-moi de *lui*, *d'eux*, *de tous !*... Ces lampes, ces flambeaux, ces cier-

ges, éteignez-les, mon père! ils me brûlent. Ce n'est pas l'hymen, c'est la mort. De grâce! un asile!... la tombe. »

Le vieux prêtre a été touché. Instruit de ce qui vient de se passer au dehors, il étend ses bras vers la multitude avec un recueillement solennel : son front chauve est comme inspiré. Il parle; on écoute en silence.

« — Mes frères! dit le saint pasteur, un événement mystérieux que la Providence permet, et qui plus tard s'expliquera, s'oppose à la bénédiction nuptiale que je me préparais à donner. Une orpheline implore le ciel : le ciel doit secourir l'orpheline. Au nom du Tout-Puissant, sortez! »

Son geste était impérieux. La multitude attentive se soumet sans résister à l'ordre du prêtre comme à la volonté de Dieu : elle se retire à pas lents. La mairie est déjà déserte. L'église peu à peu se vide; il n'y est resté que

M. de Placourt, que la fiancée a retenu près d'elle, et madame d'Ambleville, qui s'était traînée sur ses pas. Rodolphe et Lowensfeld ont disparu. Les flambeaux de l'autel sont éteints; les portes du temple se ferment. Au dehors, tumulte confus; au dedans, silence profond. Les prêtres entre eux se consultent; et, prosternée au sanctuaire, la vierge infortunée prie encore...

« — Elle est perdue! murmure une voix.

— Oui, dit Anna; *perdue* et *sauvée*. »

XVIII

« — Étrange ! inouï! merveilleux !.... s'écrie la comtesse d'Estival en se précipitant dans le salon du château de Suzannin, où s'étaient réunis une foule de curieux arrivant de Valdoux.

— Eh bien ! dit la marquise, et la noce ?

— J'y étais, chère amie; j'en viens. Un vrai cauchemar romantique!

— C'était du drame échevelé, ajoute Eugène de Stainville.

— Une énormité convulsive, a repris Max en ricanant.

— Nous savons déjà, en partie, toutes ces abominations, répond la dame de Suzannin d'un air dédaigneusement affecté. Quel siècle! et ça s'appelle progrès.

— Progrès des lumières, madame.

— Aussi, à Valdoux, dit Stainville, on a soufflé lampes et cierges.

— Rodolphe a fait plus, reprend Max; il a soufflé la fiancée.

— Au profit de qui, s'il vous plaît? demande la baronne de Vauxbier.

— A en croire la d'Ambleville, ce serait au profit de Dieu.

— Toujours le progrès! s'écrie Max.

— Progrès dans l'absurde, monsieur.

— C'est ainsi que marche le siècle, dit un jeune ami des réformes.

— Et c'est où va *la liberté*, soupire un vieil ordre des choses.

— Convenez, reprend le marquis de Vérancourt, que la fiancée a déployé du caractère!...

— Dites donc *de l'effronterie!* interrompt Flore d'Estival.

— Non; sur ma foi, je le répète, elle a eu un beau mouvement.

— C'était une attaque de nerfs.

— Pauvre petite! je la plains, dit un officier

de marine : deux époux, et pas une noce !.... Échouer deux fois, et au port !

— Elle échoue partout, reprend Flore.

— Malheur à qui vogue auprès d'elle ! continue la dame d'Estival ; sa barque est celle des naufrages.

— Mesdames ! poursuit Vérancourt, soyons pourtant justes à son égard ; elle ne fait que manquer ses maris, et c'est maladroit, voilà tout ; mais la femme de Tobie les tuait : c'était horrible : comparez !

— Du moins, monsieur, elle en eut un.

— C'est un résultat, je l'avoue. Mais, avant, sept maris périrent.

— C'était pour faire place au huitième.

— Où est donc M. de Placourt ? dit la baronne de Vauxbier, qui ne pouvait jamais écouter sans interrompre.

— Il a suivi Anna dans l'église.

— Quoi ! il y est resté avec elle ?

— Lui seul, madame la baronne. On a chassé les autres témoins.

— Il aura peut-être profité de la bonne occasion pour se marier, reprend Flore avec ironie. Il trouvait là tout préparé : une église, un prêtre, une femme. Rien ne manquait : place vacante. Était-ce avantageux et commode !

— Et, qui plus est, économique ! ajoute M. de Stainville ; les frais de noce étaient payés.

— Le tour serait piquant, reprend Max. Les deux rivaux, hors de l'église, se battant pour la fiancée !.... et la fiancée, dans le temple, se conjoignant à un troisième !...... Je vois d'ici M. de Placourt..... le juge qui avale l'huître.

— Quelle pilule, que cette huître!... a répliqué Flore irritée.

— Et la pilule est dédorée! achève avec mépris la comtesse.

—Savez-vous la grande nouvelle? interrompt encore la baronne. M. de Placourt, affirme-t-on, est sur le point d'être millionnaire.

— Bah! répond Flore d'Estival. Le million du sieur Placourt pourra être comme les maris de la demoiselle d'Ambleville, une fusée... du bruit... et puis... rien.

—Non, non; la chose est positive. Son grand oncle vient de mourir; il n'a fait aucun testament; et Placourt, le fils de son frère, se trouve être unique héritier.

— Personne ne s'y attendait : voilà encore un coup de théâtre.

— Et de continuelles surprises... reprend

la dame châtelaine. C'est donc à n'en jamais finir.

— Il lui en pend une autre à l'oreille, dit Max tout bas à la baronne. Son fils, le Philibert *jeune France*, a déjà grugé sa fortune. Un vrai brûlot que ce marquis! Le feu prendra bientôt aux étoupes, et Suzannin sera flambé.

— Bon; cela me va à merveille, répond, tout bas aussi, la baronne. Je voulais acheter une terre.

— Eh! quoi! la terre d'une amie?

— Je ne l'en aimerai que mieux.

— La terre ou l'amie?

— Devinez!

— Pour moi, dit Vérancourt à voix haute, je suis tout-à-fait désorienté. Quelle matinée de mécomptes! J'espérais, au hameau de Val-

doux, un épisode de *l'Arcadie*, un coin du royaume de *Tendre*, un bras du fleuve de *Tempé;* du *Sedaine* ou du *Florian*. Bah ! au lieu de *Blaise et Babet,* on nous donne *Robert le Diable*, ou quelque chose équivalent; au lieu du *chalumeau*, le *tam-tam;* et tout cela façon moyen âge, en frac et pantalon : c'est stupide ! »

La conversation s'est continuée, la matinée entière, sur ce ton frivole et badin. L'adversité du prochain ne se présentait à la société de Suzannin que sous une face plaisante; c'était un cadre à facéties. Il arrivait à chaque instant de nouveaux oisifs avec de nouvelles histoires. Plus les récits étaient lamentables, et plus le narrateur était choyé. Il y avait cependant de nobles ames dans ce salon, qui souffraient intérieurement de cette causerie spirituelle du grand monde, qui, si cruellement gaie et si gracieusement implacable, est souvent, perfidie voilée, un combat à outrance en public. Mais com-

ment ne pas subir la contagion de cette mobilité française, à la fois futile et profonde, à la fois folâtre et barbare, qui, fallût-il tuer, veut rire, et, dût-on en mourir, briller?

Un des plus proches voisins de Valdoux, M. Amédée de Bussiron, venait d'arriver à Suzannin : il était cinq heures du soir. On a couru à sa rencontre.

« — Eh bien! crie une foule de voix, la fiancée! que devient-elle?...

— Le pasteur du hameau, mesdames, l'a ramenée à sa demeure.

— Bravo! la brebis au bercail.

— Quant à la tante, elle se meurt.

— Eh! qui s'occupe de la tante? dit le marquis de Vérancourt. Est-ce qu'elle s'imagine avoir un rôle à jouer dans la circonstance? Il y a des vieilles femmes étonnantes!

— Monsieur de Bussiron ! reprend la marquise de Suzannin en se mordant les lèvres, dépitée des mots de *pasteur* et de *brebis*, qui lui paraissaient toujours des personnalités offensantes, parlez-nous du comte Rodolphe.

— Il est retourné à Bréville.

— Et le baron de Lowensfeld?

— Il se prépare à la vengeance. Les deux rivaux, assure-t-on, se battront en duel cette nuit, sans témoins, sans quartier, à mort.

— Comme Étéocle et Polynice.

— Une *Thébaïde !* c'est vieux.

— Et croyez-vous, demande Max, que les deux *beaux*-frères se tuent?...

— En pareil duel, à mon avis, réplique Bussiron d'un ton grave, il faut, sur le champ de bataille, *un mort* ou *deux déshonorés*. Vous sen-

tez qu'entre gens d'honneur le choix ne saurait être douteux ; il y aura *un mort*.

— Pourquoi pas *deux?*

— Ça c'est vu ; mais la chose est rare : il ne faut pas trop y compter.

— Oh ! *compter !*..... Quel terme ! quel verbe !....

— Monsieur ! interrompt la baronne, a-t-on revu M. de Placourt ?

— J'en ai des nouvelles, madame ; il est parti en poste à quatre heures.

— Pour où ?

— Pour la ville voisine. Un clerc de notaire à cheval lui avait apporté des dépêches. Il s'agit d'un grand héritage.

— Ah ! le million du vieil oncle !

— Apparemment, poursuit Bussiron. Placourt doit revenir cette nuit.

— Pourquoi donc si vite ? dit Flore.

— On le croit amoureux d'Anna. Il circule de nouveaux bruits...

— De nouveaux bruits !..... s'écrie la comtesse d'Estival. Il est charmant ce Bussiron !.... toujours au courant des histoires !... Voyons : on est ici tout oreilles.

— M. de Stainville est-il là ? demande à demi-voix le conteur.

— Non, a répliqué Vérancourt ; il n'a fait qu'entrer et sortir.

— Eh bien ! c'est que lui et Placourt.... ils s'arrachent la d'Ambleville.

— En voilà donc quatre après elle ? Brelan carré d'amans : est-ce beau !

— Ça ne simplifie pas la question.

— Quatre parties adverses ! c'est trop. La terre n'a que deux antipodes.

— Oui ; mais elle a quatre points cardinaux.

— Et la lune quatre quartiers.

— Les évangélistes sont quatre.

— C'est le nombre par excellence. Preuve : *les quatre fils Aymon*.

— Ils n'aimaient pas la même femme.

— C'est possible ; mais, en revanche, ils montaient le même cheval.

— Analogie !

— Impertinence !

— Messieurs ! taisez-vous donc ! je vous prie, dit la comtesse d'Estival. Si tout le monde parle à la fois... impossible de se comprendre ! Achevez, monsieur Bussiron : quel but aurait M. de Stainville ?

— Mais, madame... un but d'habitude. Il ne saurait en avoir d'autres.

— Alors, cette fois, point de noce. Emploierait-il la ruse ou la force ?...

— Madame, au besoin, l'une et l'autre : il excelle dans les deux genres. Placourt lui donne des leçons. Mais, chose inattendue aujourd'hui, le maître surveille l'élève.

— Ils vont aussi se battre peut-être ! dit le marquis de Vérancourt. Oreste fondant sur Pylade, et tous deux pistolets en poche !..... O Iphigénie !... en Tauride !...

— Eh quoi ! Castor tuerait Pollux ?... Mythologie *assassinante* !

— Ce matin, quelle différence ! reprend Max d'une voix contrite. Avant l'arrivée à l'église, au lieu du cri d'attaque : *Aux armes !* nous avions la flûte du pâtre et l'air : *O ma tendre musette !*

— *Musette* et *museaux* détonnaient. »

Les portes de la salle à manger donnant sur

le salon venaient en ce moment de s'ouvrir : l'heure du repas est sonnée.

Une voix :

« — *Madame est servie !*

— Marquis de Vérancourt ! dit Max, allons dîner !

— Flatter !

— Et mordre ! »

LE CHATEAU DE NORTONVAL.

XIX

Les bruits répandus à Suzannin étaient loin d'être sans fondement. Le comte Eugène de Stainville, au fait de tout ce qui se passait à Valdoux, méditait de s'emparer d'Anna, soit par la ruse, soit par la force. Il n'ignorait pas que madame d'Ambleville, extrêmement ma-

lade, était au lit presque mourante, et que sa nièce, sans appui, sans consolations, sans secours, était complètement abandonnée à elle-même. Hélas! l'orpheline, abattue, se croyait au comble du malheur; et pourtant un nouvel orage, le plus affreux peut-être de tous, s'avançait alors sur sa tête.

Les dames de Valdoux, privées de fortune, avaient peu de domestiques. Leur habitation isolée était située à l'extrémité du hameau. Elles vivaient à l'écart et seules. Stainville, avec son astuce habituelle, avait étudié les lieux. Ses batteries étaient dressées; l'or avait aidé le perfide; et, la nuit même, au gré de ses vœux, il devait enlever l'orpheline.

Le moment ne pouvait être mieux choisi. Cette même nuit, Rodolphe et Lowensfeld, entièrement à la vengeance, allaient croiser leurs fers implacables : nul ami ne restait à l'infortunée Anna, contre laquelle se déchaînait l'o-

pinion publique. La fiancée elle-même, accablée par le malheur et livrée au découragement, n'avait plus assez de forces pour opposer à de nouveaux coups une résistance quelconque. Eugène est sûr de son triomphe.

Il s'est gardé de communiquer ses projets à Placourt. Ce dernier cependant, bien qu'il y ait eu refroidissement entre eux, ne lui inspire aucune méfiance. Mais, cette fois, il ne compte le mettre au fait de ses entreprises que lorsque le succès les aura couronnées. Placourt d'ailleurs n'est plus à Santure.

Une inconcevable fatalité semblait avoir tout combiné et prévu pour la perte de l'orpheline. Celui qui eût été le mieux à même de s'opposer à l'attentat de Stainville, s'il en avait eu connaissance, Placourt, pour affaires pressées, était parti le soir à quatre heures; et lui, si bien instruit habituellement de toutes les trames d'Eugène, il ignore ce jour-là, pour la première fois, l'infâme plan de son élève.

La nouvelle, rapportée à Suzannin, qu'un exprès à cheval, venu de la ville voisine, avait appelé hors de chez lui l'ancien ami de Lowensfeld, était exactement vraie. Placourt, aussitôt après la scène de l'église, avait appris le décès de son oncle et l'immense héritage qui lui était échu. Cet oncle, qui le détestait, et qui s'était promis de ne lui laisser aucune fortune, ajournait continuellement ses dispositions testamentaires; et la mort, le saisissant à l'improviste, ne lui avait laissé le temps de rédiger aucun acte.

Il avait été prescrit au légataire de se rendre sans délai au chef-lieu de la contrée, où sa présence était nécessaire pour des formalités urgentes; le moindre retard pouvait compromettre ses intérêts : Placourt devait-il balancer? Il avait pensé, au surplus, qu'il pourrait être de

retour dans la nuit, avant le lever de l'aurore; et, de suite, il était parti.

Que de pensées le préoccupent! Le voilà maintenant à la tête d'une grande fortune! Ce qu'il a tant ambitionné, *les richesses*, il les possède. Il n'a plus de joug, il est libre. La femme qu'il a tant aimée est sans époux et sans chaînes : Anna peut devenir sa compagne. Mais le monde! que dira-t-il?... Mais l'opinion, cette prostituée à cent têtes, ce Protée à milliers de formes, qui, vêtu de pourpre aux palais et couvert de haillons dans la rue, infâme aujourd'hui, demain juste, est tantôt clarté tantôt nuit, tantôt crime tantôt vertu, *l'opinion*, que dira-t-elle?...

Le mariage de Placourt et d'Anna ne sera-t-il pas un sujet de risée publique?... De combien de moqueries ne saluera-t-on point la troisième solennité de *l'immariable* orpheline!... Cette idée est intolérable. Qu'on nomme quel-

qu'un *homme infâme !* à Paris, cela frappe à peine ; que l'on dise *homme ridicule !* en France, on est tué du coup.

Mais Placourt, pauvre et dépendant, a beaucoup vécu pour les autres : il lui semble que, riche et en liberté, il a bien le droit de vivre enfin un peu pour lui-même. L'estime et le mépris du monde, évalués à fond et posément, ne lui paraissent-ils pas, intérieurement, aussi plats l'un que l'autre !... Eh ! pourquoi irait-il follement sacrifier le bonheur de l'existence au despotisme de l'opinion ? Anna, l'angélique Anna, ne lui offre-t-elle point, en balance du peu qu'il expose pour elle, tout ce que la terre a de plus séduisant et la création de plus pur ? Ne viendrait-elle pas, comme une céleste lumière, éclairer l'avenir de sa vie, et en épurer le présent ? Ne trouverait-il point auprès d'elle et les délices de l'amour et la paix de sa conscience ?... La fiancée de Lowensfeld, pendant les quelques jours qu'il a passés dernièrement

auprès d'elle, a, en partie, changé sa nature. Les tableaux de l'innocence et de la vertu s'offrent attrayans à ses yeux : à peine se reconnaît-il.

« — Oui, se disait-il à lui-même, en dépit de tous les obstacles, j'épouserai Anna d'Ambleville. Indépendant du monde aujourd'hui, j'ai la fortune; ayons le bonheur! »

Il ne se dissimule pas, toutefois, les nombreuses difficultés qu'il aura à surmonter pour réussir au gré de ses vœux. Anna aime Rodolphe, il le sait; mais il connaît aussi la noble fierté de l'orpheline; il se flatte que la scène du château de Bréville et la catastrophe de l'église de Valdoux auront élevé d'éternelles barrières entre elle et ses deux fiancés. Puis, Rodolphe et Lowensfeld se sont juré haine à mort. Ils se poursuivront pied à pied, sans pitié comme sans relâche, arme à la main, injure à la bouche; il faudra qu'un des deux périsse, et ce pourra être Rodolphe.

Quant au baron de Lowensfeld, il n'est plus un rival à craindre. Anna préférerait la mort à l'horreur de le suivre encore à l'autel. Il n'est que lui, par conséquent, lui, Placourt, homme libre et riche, qui puisse offrir à l'orpheline une position convenable, un rang, la paix et le bonheur. Il remplit, en se dévouant à elle, un rôle plein de noblesse et de générosité. Elle est tombée, il la relève. Elle n'a plus ni considération ni ressources; il lui rend honneur et richesses. Refuserait-elle sa foi?... il brave tout pour être à elle. Oh! le devoir et la reconnaissance ne lui diront-ils pas, à leur tour, d'oublier tout pour être à lui?

« — Je suis riche, se répétait Placourt. L'opinion finit toujours par applaudir à ce que veut et fait la fortune; j'ajouterai même : elle l'admire. J'aurai maison dorée, table ouverte. On viendra en foule à mes fêtes; on sera aux pieds de ma femme; on s'écriera partout : *Qu'elle est belle!* L'envie en rugira à voix

basse, et j'en pourrai rire à voix haute. C'en est fait, j'y suis résolu : j'épouserai Anna d'Ambleville. »

Mais Eugène ! son digne élève ! n'est-il pas aussi une entrave ?... Placourt maudit intérieurement la fatalité qui l'a poussé à faire intervenir cet homme de débauches au milieu de cette masse d'intrigues. Stainville a quelque plan dans la tête : une extravagance, sans doute : mais, bien que souvent il échoue, il réussit aussi quelquefois. Eugène épouvante Placourt.

L'ancien ami de Rodolphe a passé la journée entière à courir sur les grandes routes, à visiter des avocats, à examiner des papiers, à signer des procurations, et à verser des sommes d'argent ; car, sous l'heureuse législation que subit la France actuelle, *payer* est le premier devoir ; *payer* est le premier bénéfice. On *paie* pour recueillir et pour vendre, pour s'amuser et pour

souffrir, pour s'unir et pour divorcer, pour naître... et pour être enterré.

La nuit étend déjà ses ombres. Placourt, impatient, tourmenté, n'a point encore fini ses affaires. Son sang bouillonne de dépit. Rodolphe et Lowensfeld vont se battre avant l'aurore prochaine; il faut qu'il y préside dans l'ombre, qu'il les pousse à s'entre-tuer et qu'il aide à la catastrophe. Il lui semble que rien n'irait... que même tout serait perdu, s'il n'était cette nuit à Santure. Il brûle de revoir Anna. Il pressent quelque affreux malheur. Au comble des prospérités, il est accablé de souffrances. A la fois triomphe et supplice, ensemble la joie et l'angoisse : tel est le bonheur d'ici-bas.

Mais pendant que, désespéré des lenteurs de ses affaires et de la durée de ses courses, Placourt est retenu loin d'Anna, que devenait la pauvre orpheline? Hélas! renfermée à Val-

doux, seule avec Dieu et sa douleur, elle versait d'abondantes larmes. Une prière, monotone et lente, interrompue et recommencée, était murmurée dans son ame et balbutiée sur ses lèvres : à peine la comprenait-elle. La ferveur s'y trouvait encore ; l'entendement était parti.

Ce qui est plus amer que le malheur, c'est le remords : car une grande infortune non méritée, quand elle est acceptée dans son ensemble, avec résignation et sans plainte, a quelque chose de noble et d'imposant qui, vu de haut, s'entoure de gloire, et fait du cyprés une palme. Anna se répétait tout bas : *Je suis restée du moins sans reproche ;* et la paix rentrait dans son ame.

Sa tante était gravement malade. Un médecin du voisinage était venu lui porter les secours de son art, mais sans résultat, sans succès. Madame d'Ambleville, totalement privée de

l'usage de la parole, était assoupie sur son lit. Anna ne quittait point sa chambre.

L'Esculape de la contrée était reparti vers minuit. Tout paraissait tranquille à Valdoux. Le vent sifflait au loin sur la plaine, et le sommeil étendait ses pavots sur le village. Une lampe pâle et vacillante éclairait seule l'appartement où Anna veillait auprès de sa tante. Aucun bruit ne troublait la solennité de la nuit; et l'orpheline, la tête appuyée sur sa main, était plongée dans une de ces vagues rêveries qui, parties de la méditation, arrivent parfois au sommeil.

Tout-à-coup une sourde rumeur frappe son oreille... Elle a cru entendre le roulement d'une voiture à peu de distance... Un cheval de poste a henni. Que signifient ces bruits étranges?

Un long silence succède. Mais ses sens ne

la trompent-ils pas ? on a marché sous sa fenêtre... Il lui semble qu'une des portes extérieures de l'habitation a reçu une forte secousse. Anna s'élance à la croisée ; elle a entr'ouvert ses volets... Un brouillard épais, étendu sur la campagne, ne permet à l'œil de rien voir. L'air était froid, le ciel était noir. Le cœur de l'orpheline battait avec violence ; elle a pressenti un danger ; et, loin de tout secours, elle est seule.

La cheminée était sans feu. La lampe ne brûlait qu'à peine. Revenue au lit de sa tante, Anna, chancelante, oppressée, écoute, regarde et tressaille... Nouveaux bruits sourds et comprimés... Ses jambes plient ; elle s'assied. O terreur ! une porte intérieure, une porte du vestibule a doucement tourné sur ses gonds. Quelqu'un est là... quelqu'un approche. A-t-on déjà forcé sa demeure ? est-on déjà maître du lieu ? *Au secours !* est son premier cri. Elle sonne avec violence ; mais des pas ont retenti

dans la chambre voisine. On ouvre... un homme est apparu.

« — Dieu ! crie Anna, je suis perdue !... »

C'était le comte de Stainville.

Il se précipite vers elle ; et, la brûlant de son regard de feu, il répond d'une voix terrible :

« — Tout cri d'alarme est inutile. Toute résistance serait vaine. Vos propres gens vous ont livrée ; ils m'ont ouvert votre maison. Vous êtes ici sans défense ; il n'est point de secours possible ; et, quelque effort qu'on puisse faire, on ne m'échappera pas cette fois. »

Le maintien froidement implacable du comte de Stainville annonçait la ferme résolution d'être inaccessible à la pitié. Aucun espoir pour l'orpheline. Elle presse sa tête entre ses mains, comme pour demander à sa raison une pensée

de salut. Elle suspend ses cris de détresse ; et, se réfugiant contre le lit de sa tante, elle a repris d'un ton mesuré :

« — Au nom de Dieu ! monsieur le comte !...

— *Dieu !* il est ici hors de cause, interrompt le perfide Eugène. C'est de *l'amour* seul qu'il s'agit. Il a un ciel aussi ce dieu-là, un ciel qui nous attend ! Suivez-moi.

— Ma tante ! ma tante ! crie Anna. »

Madame d'Ambleville, éveillée en sursaut, s'était dressée sur son séant. Son œil hagard, fixé sur Stainville, avait compris l'horreur de la scène. Elle veut s'élancer de sa couche douloureuse, elle n'a pu faire un seul mouvement. Elle veut prononcer quelques mots, pas un son n'a pu sortir de sa bouche. Sa tête s'est renversée sur son oreiller ; son bras levé retombe sans vie. De rouges clartés ont passé devant ses yeux. La nouvelle commotion qu'elle

vient d'éprouver, arrêtant le sang dans ses veines, l'a comme frappée d'apoplexie. Pas un geste, plus de pensées; elle a cessé de voir et d'entendre.

Stainville était auprès de son lit. Il salue la femme expirante, et lui adresse la parole. Quelle ironie en son langage !

« — Madame, soyez sans alarme! votre nièce vous reviendra, j'en prendrai soin comme de moi-même. Quand le malheur n'est pas la mort, tout le reste est de l'espérance.

— Vous l'avez tuée! crie Anna. Voyez!... regardez !... elle est morte !

— Et vous libre, ajoute le comte. On peut maintenant quitter la chère tante sans avoir de reproches à s'adresser; elle n'a plus besoin de personne. »

Il s'avance et saisit sa main. L'orpheline tombe à genoux.

« — Quoi, monsieur !... sans pitié !... sans ame !...

— Vieux mots de théâtre ou d'église ! Épargnez-vous-en la fatigue, et à moi l'ennui. Nos chevaux attendent : partons. »

Anna se relève et recule.

« — Vous parlez d'amour ! reprend-elle. Est-on barbare quand on aime ?... Y a-t-il tendresse où il y a crime ?...

— Anna ! lui réplique Stainville, croyez-vous donc que l'amour ne doive être qu'une vague rêverie, une idéalité poétique ?... Oh ! non. L'amour vrai, c'est *la faute, la possession, la jouissance*. Il veut *chute, oubli, liberté*. Braver le remords lui convient. C'est le pouvoir souverain qui foule aux pieds tout ce qui n'est pas de sa nature. C'est l'affranchissement passionné de tout ce qui, sous le nom de vertu, veut s'opposer à ses transports. La sagesse, c'est l'im-

puissance. Allons! plus de retards! suivez-moi.

— Volontairement, non, monsieur! répond la jeune fille d'un ton calme. Osez employer la violence.

— Ah! c'est un défi! je l'accepte. »

Anna s'était jetée sur le corps inanimé de sa tante; elle l'entourait de ses bras, et, lui sentant le froid du sépulcre, demandait protection à la mort. Eugène a souri de pitié.

« — Vous n'êtes plus à Suzannin; je suis au courant de vos ruses, et l'on est en garde contre elles. Vous n'avez plus ni bois ni orage; et la foudre, cette fois-ci, ne viendra plus à votre secours.

— Elle est venue, répond l'orpheline avec un geste solennel. La foudre est tombée entre nous, elle a frappé; *la mort* est ici. J'ai encore une sauve-garde. »

Et son regard étincelait.

Stainville, un instant confondu, a fait quelques pas en arrière. S'arrêtera-t-il, effrayé, devant sa criminelle entreprise ? On dirait qu'il a hésité.

« — Oh ! grâce ! monsieur de Stainville ! reprend la vierge suppliante : laissez-moi, rien ne se saura. Profond secret, je vous le jure. Mon pardon vous est assuré : plus encore, ma reconnaissance. Écoutez ! Dieu m'en est garant, votre triomphe est impossible. On meurt vite... regardez là. Si vous persévérez... prenez garde !... je mourrai comme elle... monsieur. Et vous, à votre heure suprême, au chevet du lit funéraire, vous verrez se dresser devant vous deux fantômes... vos deux victimes. Oui, tremblez ! monsieur, j'y serai. »

Son accent était prophétique, et son maintien plein de puissance. Eugène restait immobile.

« — Assez ! s'écrie-t-il tout-à-coup, assez ! Si j'écoutais encore... tu finirais par l'emporter. Ange ! à toi ! à toi un instant ! dussé-je être ensuite au démon... au démon pour l'éternité ! Anna, le paradis d'abord ! plus tard l'enfer, s'il y en a un ! »

Il l'a saisie entre ses bras. Il l'arrache du lit funèbre.

« — Oh ! murmurait l'infortunée, c'est infâme ! on me vengera.

— Qu'il ose venir ce vengeur !... Un Rodolphe ou un Lowensfeld !... Penseriez-vous que j'en eusse peur ? Combats et sang : palmes de plus. »

Les gens dévoués au perfide attendaient au dehors ses ordres : ils accourent à son appel. On a bâillonné la victime, et ses cris meurent étouffés.

« — Une femme est dans ma voiture, dit le comte. Ménagemens, délicatesse, attendez tout de Stainville. Ne craignez nul manque d'égards. Calmez-vous... on n'est point féroce. Le respect et les soins d'abord... puis la confiance et l'amour. Chère Anna! peut-être, plus tard... vous viendrez à moi de vous-même. »

L'orpheline est arrachée de sa demeure. Elle est emportée, à travers les ténèbres, jusqu'à la voiture d'Eugène. Un fouet de poste a retenti. Stainville a donné rapidement à l'un de ses agens dévoués quelques mots tracés au crayon pour être portés à Santure. Il s'est placé sur le devant de la calèche fermée, où Anna, assise auprès d'une inconnue, appelle en secret Dieu à son aide.

« — Au galop!...» crie le ravisseur.

Et les chevaux fendent les airs.

XX

La nuit tirait à sa fin. Les nuées blanchissaient à l'horizon. Le brouillard épais qui couvrait les vallées de Bréville et de Suzannin commençait à se dissiper ; mais le ciel n'était point au beau. Placourt arrivait à Santure.

Un valet de pied de Stainville, qui l'avait

long-temps attendu, lui remet un papier plié.

« — De quelle part? demande Placourt.

— Monsieur, de la part de M. le comte de Stainville.

— Eh quoi! un message à cette heure!... C'est donc bien pressé?

— Je le pense.

— Votre maître, où est-il?

— Parti.

— Parti!

— Bride abattue, ventre à terre.

— Pour quel pays?

— Que monsieur lise! »

Placourt s'est senti frissonner. Il pressent que

le papier remis en sa main va être un coup de foudre pour lui. Il froisse entre ses doigts la lettre. L'obscurité ne lui permet pas encore d'en parcourir le contenu. Descendu promptement de voiture, il court à son appartement. On lui apporte des lumières. Juste ciel! que vient-il de lire?

« Mon maître! elle est à moi; je l'enlève. Comme il faut à mes vues sur *elle* un lieu solitaire et caché, où nul n'habite, où je sois libre, j'ai choisi tes vieilles ruines : on ne viendra point m'y chercher. Ainsi, à Nortonval avant peu! et en Allemagne plus tard! Tu ne te riras plus de moi : cette fois enfin, je triomphe. »

» EUGÈNE DE STAINVILLE.»

«—Malédiction sur sa tête!... s'est écrié Placourt hors de lui. Malédiction sur la mienne!... O le scélérat! ô l'infâme!.... Adieu mes rêves de bonheur!... adieu retour à la vertu! Amour

et mariage, adieu! Il m'enlève tout à la fois; et c'est moi qui l'y ai poussé!... Il choisit ma propre demeure pour y flétrir celle que j'aime; et c'est à moi qu'il vient s'en vanter!..... Le monstre m'appelle *son maître!* Et, en effet, il suit mes leçons; j'ai aplani les voies devant lui. Vengeance suprême et terrible! il est mon œuvre, mon élève; et c'est le poignard qui me frappe!... »

Il marche à grands pas dans sa chambre : sa tête est à moitié égarée.

« — Et cependant, continue-t-il, j'ai aujourd'hui de l'or; je suis riche. L'or n'est donc point tout ici-bas!... Je l'ai, cet or tant désiré : fus-je jamais plus misérable!.... Autrefois l'aurais-je pu croire? être riche et mourir de rage!... »

Il court à la croisée voisine; il l'ouvre, ou plutôt il l'enfonce. Une grande décision est prise.

« — Postillon ! ne dételez pas ! je remonte : on vous paiera double. »

Il descend déjà l'escalier.

« — Anna entre les mains de ce monstre !... Il la tient ; il la croit à lui ! Oh ! non ; j'ai aussi ma puissance : celle que j'aime n'est pas sans appui. Ne m'appelle-t-il point *son maître ?* Allons prouver que je le suis. »

Les chevaux de poste repartent.

« — D'Eugène et de moi, reprend-il, nous verrons qui l'emportera ! Je sais où l'atteindre et frapper. Mais il aura aussi ses fureurs : il est l'envoyé des démons. Il est Satan, Satan lui-même ; car il n'aime pas l'orpheline : il n'aime personne, cet homme. De *l'amour !* sait-il ce que c'est ? *Brutalités*, voilà ses ardeurs. »

La voiture s'est dirigée, par son ordre, vers le petit bois de Bréville, à l'extré-

mité du vallon. Là Rodolphe et Lowensfeld se sont donné rendez-vous pour se battre : ils sont déjà aux prises peut-être. On voit pointer l'aube du jour.

Un vent froid sifflait dans les champs. La terre était couverte d'une rosée blanche, imitant les frimas : on eût dit, à l'aspect du ciel et à l'intempérie de l'air, une matinée de décembre. Oh! Placourt ne remarque rien, ni la bise ni la gelée. En proie à des idées de feu, son corps eût brûlé sur la glace.

Quel était son plan? Le voici.

Il ne peut, lui, poursuivre Stainville. Il n'est ni en mesure ni en position de déclarer ouvertement la guerre à son complice en forfaitures : il y courrait trop de dangers. Irait-il, armes à la main, arracher au brigand sa proie, lui qui a conseillé le crime? Il pourrait y trouver sa perte. O juste châtiment de la Providence! il a créé à son image, à son profit, à son service, et

pour en frapper l'ennemi, un tonnerre sourd et caché : ce tonnerre éclate sur lui.

Il lui faut donc chercher un vengeur contre l'instrument de ses propres vengeances. Il a fait *un second lui-même* : et cet œuvre, il faut le détruire. Mais comment y parviendra-t-il? par qui va-t-il frapper Eugène? Par Rodolphe et par Lowensfeld.

Qu'imaginer de plus terrible? que choisir de plus implacable? Amour, désespoir et vengeance armeront les deux fiers rivaux, dont le courage égale la force, et dont la rage égale la haine. Il les ruera contre Stainville; il attisera leurs fureurs; et, grâce à ses menées peut-être, ils périront les uns par les autres. Nortonval est un lieu propice; et Placourt y rêve trois tombes.

Il ne s'est cependant décidé qu'avec un regret amer à interrompre le duel du comte et du baron : l'un ou l'autre, ce matin même, y

aurait sans doute péri. Mais, d'après ses nouveaux calculs, il ne va y avoir entre les deux adversaires qu'une simple suspension d'armes, une trève momentanée, un ajournement à court délai. Aussitôt Anna délivrée, la lutte à mort sera reprise. Un rival de plus y sera, dans l'ombre et à l'écart : *Placourt*. Trois fers! trois ennemis! trois vengeances!

Il est descendu de voiture à une portée de fusil du bois de Bréville. Il connaît la place où Rodolphe et Lowensfeld ont juré de s'exterminer; il y a couru à la hâte.

Les ennemis sont en présence : ils avaient échangé froidement le salut précédant l'attaque. Ils ne s'étaient adressé aucune parole. Ils venaient de charger leurs armes.

« — Placourt ici! » crie Lowensfeld.

Rodolphe a froncé le sourcil; et, se tournant

vers son ancien ami, il lui jette ces mots farouches.

« — Arrière ! monsieur ! il ne faut ici nul témoin.

— Retirez-vous ! poursuit le baron. Ni pourparlers ! ni trève !... La mort.

— Imprudent ! continue Bréville, partez de suite ! ou gare à vous ! »

Ce dernier, sombre et furieux, s'était avancé vers Placourt. Son regard était menaçant ; son geste même était une insulte.

« — Arrêtez ! messieurs, arrêtez ! s'écrie le témoin arrivant ; point d'outrages : il faut m'entendre. Un lâche, un ravisseur, cette nuit, a enlevé Anna d'Ambleville. Elle est en son pouvoir, sans défense...

— Anna enlevée !... juste ciel ! ...

— Et si vous ne courez à son aide, à l'instant même, sans délai, la pauvre orpheline est perdue!...

— Cette nuit!... Et quel est le monstre?...

— M. de Stainville.

— O l'infâme! »

Lowensfeld, frappé de stupeur, était demeuré immobile. Le comte Rodolphe, éperdu, marchait à pas démesurés.

« — Quoi! messieurs! a repris Placourt, l'épervier a saisi sa proie : il l'emporte, et vous restez là! »

Rodolphe appelle Lowensfeld :

« — En face! et tirez! s'écrie-t-il. Le vainqueur poursuivra Stainville. Allons, mettez en joue!.., faites feu!...

— O démence ! interrompt Placourt. Un de vous suffirait-il, lui seul, sans autre aide, pour délivrer la fiancée et pour punir le ravisseur ?... Est-ce même assez de deux braves ? Le lâche a pris main forte avec lui : il a des gens armés qui le suivent. Vos haines personnelles, messieurs ! osez-vous y songer encore ?... Anna est au bord d'un abîme, et vous vous occupez d'un duel !... Il s'agit bien de vos vengeances ! il s'agit bien de vous, de nous tous !... Anna d'abord ! Anna elle seule ! Messieurs, l'infortunée vous appelle. Vous vous tuerez plus tard : c'est de droit. Vous vous tuerez ailleurs : peu importe ! Mais un devoir sacré vous réclame. Avant tout, sauvez l'orpheline !

— Monsieur de Lowensfeld ! dit Rodolphe avec une brûlante froideur, ajournons la mort l'un de l'autre.

— Soit. J'allais vous le proposer.

— Je sais, messieurs, poursuit Placourt, la

route que Stainville a prise. Il compte cacher sa victime, avant de gagner la frontière, au vieux castel de Nortonval.

— Partons ! » s'est écrié Lowensfeld.

Rodolphe a resserré ses armes.

« — Où reprendrons-nous le combat ?

— A Nortonval, répond Placourt. Là, messieurs, on délivre Anna ; là on frappe le ravisseur ; là on achève le duel ; là enfin, ce soir, à la fois, premier et dernier châtiment : rendez-vous général des vengeances ! »

Il présentait alors aux rivaux le billet, au crayon, de Stainville. Rodolphe l'a lu à la hâte.

« — A Nortonval ! répète-t-il. Courons sur les traces du monstre. Allons !... A Nortonval ! Lowensfeld. Vous l'avez entendu, moi aussi : Là, *dernier rendez-vous des vengeances !*

— *Premier* ou *dernier !* j'y serai. »

Un cheval, à peu de distance, appartenant au comte de Bréville, était attaché à un arbre. Rodolphe l'a déjà rejoint ; et, s'élançant d'un bond sur la selle, il traverse au loin la campagne.

« — Baron ! j'ai ici près ma voiture, dit Placourt entraînant après lui Lowensfeld. Volons aussi de notre côté à la poursuite de Stainville ! Prenons la poste, elle est à deux pas ; et moi, qui connais le pays, je puis raccourcir le chemin. Nous allons suivre la traverse ; et, dépassant les fugitifs, nous serons avant eux chez moi. Là nous attendrons le perfide ; il y tombe en votre pouvoir ; et à vous, à vous le premier, la gloire de sauver Anna ! Puis, le châtiment de Stainville !...

— Et la reprise du duel !

— Et le complément des vengeances ! »

Placourt, en achevant cette phrase, avait le rire des démons. Ces deux hommes, qui s'abhorraient ! l'un l'autre ils se pressaient la main. La haine unit comme l'amour.

XXI

Le comte de Bréville, monté sur un coursier vigoureux, franchit les distances avec la rapidité de l'éclair. Il n'a point voulu, de peur de retard, changer de monture à la poste voisine. Il galoppe au relais suivant, et fend les airs comme une flèche.

Il est à cinq lieues de sa terre. Son malheureux cheval est en nage ; il est temps enfin qu'il s'arrête. Le voilà au second relais.

« — Avez-vous vu passer ce matin, demande-t-il au maître de poste, une grande voiture fermée, avec un courrier en avant ?...

— Et trois valets de pied !..... oui, monsieur.

— Ont-ils beaucoup d'avance sur moi ?

— Monsieur prétendrait-il les rejoindre ?

— Je le voudrais.

— C'est difficile : leur voiture a quatre chevaux.

— Allons, postillon ! crie Rodolphe, un bidet de selle !... et en route !...

— Monsieur ! reprend le maître de poste en

jetant sur le comte un regard de travers, vous arrivez mal à propos ; je n'ai plus de cheval de selle. »

Rodolphe a rugi de colère.

« — Il m'en faut un, monsieur, à tout prix.

— Il ne s'en trouve ici que quatre, lui est-il répondu d'un ton sec. Trois sont partis depuis une heure, et le dernier gît sur la paille. »

Bréville a frappé du pied avec violence. Il jure, il invective, il menace : inutiles imprécations. On ne peut mettre à sa disposition qu'une vieille chaise de poste en mauvais état. L'idée que sans doute au prochain relais il pourra repartir à franc étrier vient néanmoins ranimer son courage. C'en est fait ; son parti est pris. Il confie son cheval à un aubergiste voisin ; il promet, si l'on en prend soin, récompense con-

sidérable; et, monté dans la vieille chaise, Rodolphe continue sa route.

« — Au galop ! et cinq francs de guide ! »

Ce cri eût dû faire merveille. O surprise! point de réponse. L'individu qui le conduit n'a pas même tourné la tête : il a entendu cependant. Mais, un instant avant de partir, le maître de poste lui avait dit quelques mots à l'oreille : était-ce un conseil ou un ordre?... Bréville y avait remarqué je ne sais quoi de singulier qui semblait tenir d'un complot. Il cherchait à voir la figure du cavalier aux bottes fortes pour étudier sa physionomie; mais ce dernier, l'air soucieux et le chapeau rabattu sur les yeux, s'obstinait à ne jamais le regarder. La matinée d'ailleurs était sombre, et l'on voyait à peine à deux pas.

« —Postillon ! répète Rodolphe : cinq francs de guide ! ou quinzé sous!... »

L'étrange valet d'écurie n'en a pas donné un seul coup de fouet de plus à ses chevaux. Il s'est contenté de grommeler quelques rudes paroles entre ses dents ; il a haussé les épaules avec dédain ; et la voiture cahotée continue à se traîner péniblement le long du chemin, s'arrêtant à chaque minute, comme un *omnibus* dans Paris.

Bréville exaspéré n'y tient plus. Il lui paraît évident qu'il y a là un coup monté contre lui, et qu'il est le jouet d'une intrigue. A quelles fins et dans quel but ? Il ne saurait le pénétrer. Il va s'élancer de voiture. Il jettera le postillon en bas de son cheval, et mènera lui-même à sa place. Il va se porter, dans sa rage, à quelque acte de frénésie. Son guide s'en est méfié : il a prévu l'intention de Rodolphe ; il a pressenti le danger. Son fouet claque ; il jure, il tempête... et les chevaux vont bride abattue.

Serait-ce une nouvelle perfidie ?... Le pos-

tillon, si calme et si posé au départ de l'écurie, emporté maintenant par ses coursiers, semble n'en plus être le maître. Ces derniers ont le mors aux dents. Ils quittent le milieu de la route; et, sans frein, sans guide, au hasard, ils s'élancent à travers champs. Mais la vieille chaise de poste est hors d'état de résister long-temps à cette course impétueuse. Elle s'est heurtée à des bornes; elle a accroché des pommiers. Les cris extraordinaires du postillon, au lieu de calmer ses extravagantes bêtes, ne font que stimuler leur ardeur. Elles veulent franchir un ravin : l'une d'elles trébuche, tombe; et la voiture, renversée, roule au fond d'un large fossé.

Affreux événement pour Rodolphe!... il est chargé de contusions, il souffre horriblement de sa chute; il craint une fracture à l'épaule. Les hommes, les lieux, la nature, tout paraît ligué contre lui, tout conspire ensemble sa perte. Pauvre Anna! que deviendra-t-elle?...



L'infortuné Bréville, malade depuis la catastrophe du château, et ne s'étant levé du lit des douleurs que pour aller foudroyer Lówensfeld à l'église, avait abusé de ses forces. La nuit suivante néanmoins, de plus en plus souffrant et malade, il s'était armé pour le duel. Puis, au point du jour, quelle course! Tant de fatigues et d'imprudences, tant de commotions et d'alarmes auraient brisé toute autre nature. Le dernier coup va-t-il le tuer?

Le postillon s'est avancé vers lui d'un pas chancelant; il vient lui offrir ses secours. Il feint une vive douleur, et cherche à relever la voiture. Rodolphe gardait le silence : le valet d'écurie l'examine.

« — Dieu! me trompé-je! s'écrie-t-il; monsieur le comte de Bréville!... »

Immobile, au fond de sa chaise, Rodolphe n'a rien répondu.

« — Il faisait si nuit tout-à-l'heure! reprend

le postillon désolé... Monsieur le comte de Bréville !... et je menais sans regarder !... Dites ; c'est bien vous ? n'est-ce pas ? »

Cette fois, la souffrance empreinte sur sa figure n'est ni une feinte ni un jeu. Rodolphe, revenant à lui, croit aussi, mais confusément, se rappeler les traits de cet homme. Sa voix avait vibré à son ame.

« — Qui donc êtes-vous ? répond-il.

— Un soldat mis à la réforme... éloigné sept ans du pays... aujourd'hui méconnu de vous... autrefois le *petit Paulin*.

— *Paulin !* le fils de ma nourrice ! » interrompt vivement le comte.

Il sort de la fatale voiture ; et, tout aux souvenirs de l'enfance, il ouvrait ses bras à Paulin ; mais ce dernier, les yeux pleins de larmes, était tombé à ses genoux.

« — Misérable que je suis! disait-il d'une voix entrecoupée par les sanglots. Et c'est moi qui vous ai versé!... j'ai pensé vous faire périr!... et pour qui? pour quelque canaille!... O mon Dieu! ce petit Paulin qui a tant joué avec vous!... le gamin que vous préfériez!... vous souvient-il, monsieur le comte?... et que vous battiez quelquefois!... mon bon maître!... enfin!... C'est égal. Il faut vous venger, je suis là. Quand je partais pour les armées... si vous aviez eu de l'argent, vous me rachetiez, je le sais. Mais alors aucune fortune, et je suis parti... Vous pleuriez. Oh! maître! que vous êtes pâle! Les gredins! ils le paieront cher. Pardon, monsieur Rodolphe, pardon! Tuez-moi! foulez-moi aux pieds!... mais laissez-moi baiser votre main! »

Bréville, attendri, le relève.

« — Allons! du calme! répond-il; c'est bien toi! je te reconnais : *le petit Paulin* de la ferme. Oh! oui, je t'ai bien regretté; on t'avait dit mort

au pays, sans quoi je t'aurais fait revenir. Mais pourquoi donc ne t'es-tu pas présenté au château depuis ton retour de l'armée? pourquoi ne t'ai-je pas revu?

— Je ne suis ici que depuis quinze jours. Envoyé jadis aux colonies, j'ai vécu cinq ans hors de France; ma famille m'a cru *défunt*. J'ai été vingt fois au château, vingt fois j'ai été repoussé. On me disait : *Il est malade;* ou bien : *Il ne reçoit personne ;* et j'écoutais d'étranges récits. Désolé, sans amis, sans bien, j'ai repris mon ancien métier : soigner et mener les chevaux. J'attendais un jour plus heureux : le voilà venu, mon cher maître! je vous retrouve; quel bonheur! Oh! mais non, c'est tout le contraire, un vrai malheur : vous êtes blessé. Tudieu! c'est de ma faute encore! Les scélérats! j'ai pu les servir! Il y a de quoi étouffer de rage! Parlez! que faire? je suis prêt. Faut-il mourir? ma vie est à vous. Faut-il tuer quelqu'un? je tuerai. »

L'incohérence de son langage et le désordre de ses gestes étaient énergiques d'expression, admirables de sentiment. Tout était vrai : l'accent et le cœur. Rodolphe, à ce tableau touchant, oublie un instant ses souffrances.

« — Quoi ! mon pauvre petit Paulin ! réplique-t-il d'un ton ému. On t'avait choisi, toi !... contre moi ?... pour instrument de perfidie? J'aurais pu périr de ta main !... Toi mon bourreau ! moi ta victime !... Explique-moi donc par quel ordre ?...

— Par celui du maître de poste.

— On l'a payé ?

— Je le présume. Il m'est avis que le monsieur de la voiture fermée qui a passé ce matin avant vous lui a remis des pièces d'or avec des instructions secrètes. J'ai entendu ce peu de paroles : *empêchez qu'on ne me poursuive!* Et

quand on vous a vu arriver, ma consigne a été ceci : *D'abord au pas : verser ensuite*. Vous comprenez que l'on me paie à condition que j'obéisse. Alors !... Et puis verser, c'était drôle. Aurais-je pu m'imaginer que vous étiez là, mon bon maître ? vous, dans ma bringue de deux liards, attelée d'haridelles étiques !... Ce monsieur que vous poursuivez est équipé, lui, comme un prince ! et soutenu, il fallait voir ! Train d'enfer !... de la poudre aux yeux ! Il a un tas de gens à sa suite ; et on le saluait jusqu'à terre. Ah ! l'argent ! monsieur !... et voilà ! »

La force revient à Rodolphe.

« — Ne perdons point de temps ! s'écrie-t-il ; on peut atteindre encore le ravisseur. Je sais la route qu'il doit suivre, je sais où s'arrêteront ses pas. Paulin ! m'es-tu vraiment dévoué ?

— Je ne vous quitte plus, mon maître ; je m'attache à vous pour jamais. Disposez de moi

à votre aise. Je me sens de force, pour vous, à combattre toute une armée. Oh! qui n'a peur de rien peut beaucoup!

— Ajoute : *Et qui aime peut tout!* C'est ici ma devise aussi. Paulin, tu m'accompagneras. Coupe les traits de tes chevaux! laissons dans ce fossé la voiture, et partons à franc étrier! Pourras-tu me suivre sans selle?

— Vous avez dit : *Qui aime peut tout!* Je prouverai que c'est vrai. J'irai au bout du monde avec vous, n'importe où, n'importe comment! »

Rodolphe est déjà à cheval. Pendant les divagations de Paulin, il s'était remis par degrés de l'étourdissement causé par sa chute; mais sa monture, harassée, n'a plus ni jambes ni jarrets. Arrivera-t-elle au relais?

Le malheureux Bréville lutte à la fois contre

les souffrances morales et les tortures physiques. Ses membres, à moitié brisés par le renversement de la chaise de poste, ont perdu vigueur et souplesse. Il s'obstine néanmoins à vouloir triompher de l'épuisement des forces par l'énergie de la volonté. Surmonter les impossibilités de tout genre, qui s'accumulent devant lui, est la pensée de son délire. O bizarrerie de la nature humaine! il en est venu, à force de douleurs, à un sursis complet de souffrances. Il n'a plus qu'une sensation, qu'un vouloir, qu'un but et qu'un cri : atteindre l'infâme Stainville.

Il lui semble par intervalles, en son inconcevable aliénation mentale, que son front grandit vers les nues, et que, frappant la voûte des cieux, il n'a plus l'infini pour espace : obstacles et bornes partout. Tantôt la respiration lui manque, et, surpris d'entendre siffler les vents à son oreille, il leur demande un souffle et de l'air. Tantôt, semblable aux héros d'Ovide, il croit

sentir ses pieds, dans le sol, s'étendre et s'enfoncer en racines ; il a des rameaux, il est arbre, et l'ouragan mugit sur sa tête. Oh ! quelle fièvre le dévore !

Paulin, galoppant près de lui, fouettait les deux chevaux hors d'haleine. Ils sont à l'entrée d'un village. Un cavalier, de tournure commune, dont une capote grise enveloppait les vêtemens, et qui sortait d'un cabaret, a frappé les yeux de Rodolphe. Il s'est brusquement arrêté.

« — Ami ! lui crie-t-il d'un ton rude, auriez-vous vu sur cette route une voiture à quatre chevaux ? un courrier ? plusieurs domestiques ?

— Je les ai rencontrés ; oui, monsieur.

— Sont-ils loin ? peut-on les rejoindre ? »

L'inconnu a jeté un coup d'œil observateur

sur le comte. Il semble chercher à s'expliquer l'altération de sa voix et la décomposition de ses traits. Puis, après quelque réflexion, il a répliqué d'un ton calme :

« — Ils ont de l'avance sur vous ; on peut néanmoins les rejoindre.

— La voiture est toujours fermée ?

— La dame qui s'y trouve est malade. Les personnes qui prennent soin d'elle ont craint de faire halte dans une auberge fréquentée où se fait trop de bruit, et sur une grande route où passe trop de monde. En conséquence, elles ont quitté le chemin où nous sommes pour aller chercher un instant de repos dans une petite ferme écartée...

— Où est-elle ? interrompt Rodolphe.

— Tenez ! de ce côté !... à deux lieues.

— C'est certain?

— Très-certain, monsieur. J'ai suivi des yeux la voiture.

— Pourriez-vous m'indiquer la route?

— Je suis un ouvrier du pays... Je cherche du travail... une place...

— Eh bien! conduis-moi! crie Rodolphe; et si nous rattrapons la voiture, deux napoléons pour ta peine!

— Très-bien, dit l'inconnu; suivez-moi.»

Les vents redoublaient de furie; de gros nuages traversaient le ciel, et une froide pluie d'automne commençait à tomber. Paulin, l'œil fixé sur son maître, éprouvait un affreux serrement de cœur. Bréville était pâle et glacé; ses joues étaient plombées et caves; son front

peignait l'égarement; et, sur le cheval décharné qu'il montait, cheval blanc de poil et d'écume, on eût dit, à le regarder, la vision de l'Apocalypse, l'avant-coureur des derniers temps.

Il suivait cependant son guide avec un redoublement d'ardeur. Il ne sentait ni pluie ni tourmente; il n'était qu'à sa pensée fixe; et les choses extérieures, les supplices de détail en dehors de celui qui les dominait tous, passaient inaperçus devant lui. Bientôt un grand espace est franchi, une vallée entière a été traversée, puis une rivière et un pont. Les voilà au milieu d'un bois. Deux lieues sont faites : point de ferme.

« — Mon maître ! dit tout bas Paulin, c'est la journée des trahisons. Où cet homme nous mène-t-il?.... je commence à m'en méfier. »

Rodolphe avait les mêmes soupçons. Il apostrophe l'inconnu.

« — Halte-là ! où donc est la ferme ?... nous devrions y être. Où est-elle ?

— Là-bas ! a répliqué le guide ; à la sortie du bois nous y sommes.

— Mais ce bois est une forêt. Où finit-elle ?

— Au bout de ses arbres.

— Tu railles, je crois, misérable ! »

Et Bréville, en prononçant ces mots, se précipite sur son guide. Il le saisit par sa capote, et le tire avec violence. L'inconnu cherche à résister... Le manteau qui le couvre tombe... O rage ! qu'aperçoit Rodolphe ?... la livrée de son ennemi, celle du comte de Stainville.

— Le scélérat ! s'écrie Paulin, il nous a exprès égarés. Les gens du monsieur à quatre che-

vaux de ce matin étaient habillés comme lui. Nous voilà perdus! qui sait où?»

Il saisit son fouet par le bout, et, frappant du manche avec force, il atteint l'inconnu à la tempe. Le lourd pommeau du fouet était garni de plomb sous du cuir. Le valet de Stainville tombe. Il veut se relever... vain effort. Un long cri... des convulsions... puis complète immobilité. Il a reçu un coup mortel.

« — Le traître est puni, dit Paulin; mais j'ai bûché trop fort : j'ai tué.

— Et nous! qu'allons-nous devenir?... répond d'un ton lugubre le comte.

— A la grâce de Dieu! mon maître. Il n'est guère de mauvais pas... dont on ne puisse se tirer.»

Bréville était auprès du cadavre.

« — Il ne souffre plus, celui-là !...... reprend-il d'un air abattu ; et Paulin croit l'avoir puni ! »

Puis, avec un sourire amer :

« — Paulin ! puisque tu dis que tu m'aimes, c'était moi qu'il fallait tuer. »

XXII

Le soleil n'avait pu parvenir à dissiper les nuages que le vent chassait dans l'espace. Une pluie continuelle était venue interrompre les travaux de la campagne. Le laboureur avait quitté ses champs ; la nature était sombre et triste ; et la journée allait finir comme elle avait

commencé : par le noir brouillard des automnes.

Mais, entre deux montagnes sauvages, au fond d'une gorge profonde où roulent les eaux d'un torrent, quel est ce monument à créneaux?... Est-ce une demeure de preux ou un repaire de brigands? Des *preux!* il n'en existe plus ; des *brigands!* il y en a toujours.

C'est le castel de Nortonval.

Quelque chose de désert, de lugubre, de plaintif et de désolé semble planer sur ces murailles : elles croulent de toutes parts. Que ces constructions sont bizarres! Et pourtant, quoique abandonnées, qu'elles sont encore imposantes! Le ciel brumeux qui les entoure ajoute à leur noble beauté. L'ombre sied aux vieilles ruines comme la retraite au vieil âge, et les pleurs aux vieux souvenirs.

Douze tours gothiques, liées ensemble par des galeries délabrées, forment un vaste cercle autour d'un grand bâtiment à machicoulis et à meurtrières. Ce monument d'architecture féodale est, comme tous ceux du même temps, un amas confus de bâtisses, parfois hardies, parfois mesquines, irrégulières, mais puissantes. Tout y est caprice et mystère : une foule d'idées l'ont conçu ; plusieurs vouloirs y ont travaillé. Du grandiose, mais point d'ordre ; du sublime, et aucune règle ; du génie, mais jamais de plan : le moyen âge est là tout entier.

Que Nortonval encore a de charmes ! Ses tours, dispersées au hasard, avec leurs donjons tronqués, leurs arceaux rompus, leurs entrées de guerre sans herses, et leurs guérites sans soldats, semblent narguer les temps et les hommes. Leurs fronts s'élèvent, découronnés, avec l'ancien orgueil du pouvoir. Oh ! les décombres d'autrefois conservent toujours un prestige : les solidités d'aujourd'hui en offrent-elles ? Pas le

moindre. Eh ! pourquoi ? C'est que, sans passé, elles voient le présent qui leur échappe ; et, pour elles, point d'avenir.

Des fenêtres en croix, des portes en ogives, de petites colonnes en faisceaux, le tout disparate et brisé, se déploient de côté et d'autre. Des piliers à figures sculptées, des flèches à pierres dentelées s'élèvent encore çà et là. Qu'ils ont vu d'années et de maîtres ! Là que de braves pour l'histoire ! là que de héros pour le drame ! Gloire et crime y ont séjourné.

Des eaux stagnantes et croupies battent les murs du vieux rempart. Les fossés, au midi, sont à sec. Il y a encore un pont levis ; mais l'ancienne tour du beffroi n'est ni habitée ni habitable ; et le silence de la mort est le grand maître de ces ruines.

A mi-côte sur la montagne, on voit les restes d'une église avec son cimetière en friches. Le clocher, frappé par la foudre, a eu sa char-

pente brûlée. Murs et toits sont tombés ensuite. La bruyère, l'herbe et les ronces enveloppent ce lieu funèbre. De loin, c'est une vue pittoresque : de près, c'est un tableau de désastres.

Il était quatre heures du soir. Tout-à-coup le son d'une cloche s'est fait entendre aux ruines de Nortonval : il part de la tour du beffroi. D'où peut provenir un tel bruit? Serait-ce un étranger qui, égaré de son chemin, demanderait asile au castel? Mais il ne sait donc pas, cet étranger, que les temps de l'hospitalité féodale sont passés, et que le vieux manoir abandonné n'a plus de lit pour le pèlerin ni d'argent pour le malheureux! En revanche, dans le pays, il y a *le toit du cabaret* pour le riche, et *l'abri du fossé* pour le pauvre : gloire à l'âge civilisé!

Le tintement inaccoutumé a produit une vive sensation sous les murailles de Nortonval. Une nuée de hiboux et d'oiseaux sauvages se sont envolés, effarés, en poussant de lugubres cris,

que l'écho des ruines répète. Au même instant, et non moins effarouchée, une voix aigre, où l'effroi se mêle à l'étonnement, retentit non loin de la cloche.

« — Jésus Maria ! quelqu'un ici ! »

Cette voix était celle d'une vieille femme du hameau voisin, nommée Pierrine, que M. de Placourt avait logée, en guise de concierge, dans une masure adossée à la tour du beffroi. Pierrine lui ouvrait la porte du castel lorsque par hasard ou par caprice il prenait idée au châtelain de venir visiter ses ruines. Ce cas se présentait rarement.

Pierrine, âgée de soixante-dix ans, avait parfois la tête égarée, selon la saison ou le temps : les variations de l'atmosphère agissaient fortement sur son être. Il lui arrivait aussi quelquefois de donner des preuves d'une haute intelligence et d'une rare capacité : cela dépendait encore du moment et des circonstances. Au village,

où l'on riait d'elle, on l'avait déclarée *lunatique* Pierrine, en effet, toujours seule, et passant d'un instant à l'autre aux idées les plus opposées, offrait de singuliers contrastes : faiblesse et force réunies; à la fois sottise et sagesse; ensemble raison et folie.

La pauvre Pierrine se dirige en grommelant vers la porte du pont-levis. Elle ne craint pas les voleurs, elle n'a ni argent ni bijoux; néanmoins elle est effrayée. Qui peut avoir sonné à la tour? Si c'était quelque esprit malin!..... Pierrine croit aux *loups garoux*, aux *revenans*, aux *farfadets*. Il est des villageois alentour qui l'ont surnommée *la sorcière*. Aussi, quand son maître lui parle, il la gratifie de ce titre, et Pierrine en est peu choquée.

Elle a ouvert la porte d'entrée. Une calèche attelée de deux chevaux de poste est sous les murs de Nortonval. M. de Placourt! ô surprise! Un homme est avec lui : Lowensfeld.

« — Sorcière ! crie le châtelain, n'est-il venu personne aujourd'hui ?...

— Quoi ! ici ?..... réplique Pierrine. Est-ce qu'il y vient jamais quelqu'un ?... A quel propos ? Pourquoi donc faire ?...

— C'est bon. Des fagots et du feu ! »

La calèche a passé péniblement, à travers des ronces et des gravois, sous la grande voûte d'entrée. Placourt est descendu de voiture ; il paie son postillon ; il renvoie ses chevaux ; et les deux voyageurs, glacés de froid, portent leurs pas vers l'aile du vieux manoir où il reste encore un abri, où se trouve un semblant de meubles, où il y a portes et fenêtres.

« — Sainte Vierge ! reprend Pierrine ; monsieur arriver à cette heure !... Compterait-il coucher ici ?...

— Oui, répond Placourt sèchement ; nous, et plusieurs autres : tais-toi !

— *Plusieurs autres !* bonté divine! répète la vieille avec l'accent de la consternation. Ils sonneront encore, ceux-là?... Ah çà ! où pensent-ils se nicher ?..

— On délogera les chouettes.

— Et des lits?... Vous n'en avez qu'un.

— Celui-là sera pour la jeune dame ; *les autres*, et moi le premier, nous coucherons sur des paillasses.

— *La jeune dame !* Dieu Sauveur ! répète de nouveau Pierrine. Pourquoi pas aussi des enfans, des bonnes, et des nourrices?... Bah ! vous vous moquez... ou je rêve.

— Ni l'un ni l'autre, brave femme.

— Mais...

— As-tu du pain et des vivres ?

— Pour tout le *bataclan* qui arrive ?

— Pour nous d'abord !

— Deux pains de six livres.

— Ensuite ?

— Une jatte de lait, les œufs de mes poules, du beurre et une cruche de vieux cidre.

— A merveille ! Apporte ton cidre, donne-nous ton beurre et ton pain ; tue tes poules, et fais-nous du feu !

— Moi ! tuer mes poules ! mon maître !... »

Pierrine s'éloigne effarée.

Néanmoins les ordres de Placourt commencent à être mis en exécution. Lowensfeld, la tête baissée, suit son hôte en silence. Un soupir,

étouffé dans sa poitrine alors qu'il descendait de voiture, y est resté douloureusement comme une pointe de stilet. Le lugubre aspect de Nortonval a glacé le sang dans ses veines. Le manoir, avec ses tours crénelées, ses aiguilles moresques et ses galeries en ruines, lui est apparu, du milieu des brouillards, comme un de ces songes d'Ossian, où tout est fantômes et mort. Il a parcouru, d'un œil hagard, les vastes salles démeublées où Placourt établit son siége. Le sinistre mot *coupe-gorge* est venu involontairement sur ses lèvres. Il s'est assis, pâle et défait, sur un grand fauteuil vermoulu, au coin d'un âtre gigantesque. Il a ses armes à ses côtés. Son oreille est attentive au moindre bruit : on dirait que le cri des oiseaux de proie, parti des décombres voisins, et se mêlant aux mugissemens de la tourmente, a un langage qu'il comprend. Lowensfeld écoute et frissonne.

Placourt, avec son astuce ordinaire et son habileté connue, avait su, pendant les longues

heures de son voyage avec lui, brouiller complètement ses idées. Il n'était pas précisément parvenu à se justifier des soupçons de perfidie et de déloyauté qui planaient sur lui ; mais il avait débité tant de mensonges, lancé tant d'épigrammes, raconté tant d'histoires et prodigué tant d'esprit devant le baron allemand, que ce dernier, surpris, ébloui, confondu, abasourdi, ne savait plus à quoi s'arrêter, à quoi répondre, et que penser. Placourt, en dernier résultat, avait fasciné Lowensfeld.

Puis : se rappelant le passé, le baron pouvait-il se soustraire aux reproches de sa conscience !... Sa sœur, à son lit de mort, lui ayant révélé le grand mystère de sa vie, n'était-il pas venu à Bréville, en exécution des dernières volontés de la noble dame, pour rendre à Rodolphe sa liberté !... Hélas ! et, subitement épris d'amour pour Anna, comment avait-il rempli sa mission ?..... Infidèle à ses engagemens, et entraîné successivement, par sa pas-

sion, de déloyautés en déloyautés, n'avait-il pas tout trahi à la fois, et ses promesses et son devoir!... D'incalculables malheurs n'étaient-ils pas son ouvrage! Sa félonie enfin, n'avait-elle pas ouvert l'abîme..... au bord duquel il frémissait! Ne se sentait-il pas dégradé!

Plusieurs fagots jetés dans l'immense cheminée d'un ancien salon y ont allumé un grand feu. La vieille concierge, ahurie, et qu'a hébétée l'étonnement, ne comprend rien à l'aventure. Néanmoins elle obéit machinalement à chaque volonté du maître. Le dévouement est à son comble : elle a mis deux poules à mort. Déjà le repas se prépare.

« — Si l'on sonne encore au beffroi, dit le châtelain à Pierrine, ouvre la porte aux arrivans ! Si l'on te questionne, *tais-toi!*

— Et dans le cas où, malgré moi, je me verrais forcée de parler ?

— Soutiens que le castel est désert ! qu'il n'y a personne au logis !...

— Maître ! il faudra donc que je mente ?

— Le devoir d'un bon serviteur est d'obéir sans réflexion.

— Bien, mon maître ! je mentirai. Sera-ce long ?...

— Toute la nuit.

— Maître ! je suis peu effrontée.

— On s'y exerce, et ça s'apprend.

— C'est tard, pour apprendre à mon âge.

— Le dîner, bavarde !...

— Et après ?

— Le reste me regarde. Va-t'en ! »

La pauvre femme a frappé ses deux mains l'une contre l'autre en levant ses yeux au ciel et en courbant son dos vers le sol : ce qui signifiait, dans la confusion de son esprit, recours à Dieu et soumission au maître. Les voyageurs sont restés seuls.

« — Eh bien ! dit Placourt au baron, nous sommes au gîte avant eux.

— Oui, répond Lowensfeld d'une voix sourde, oui, nous les avons devancés... Mais il est horrible ! ce gîte !...

— Tant mieux ! il est ce qu'il doit être : il répond à sa destination. Y vouliez-vous des jeux et des fêtes ?

— Non, sans doute. Eh quoi ! vous riez ?

— Pourquoi pleurerais-je, baron! Ne touchons-nous pas au triomphe?...

— Il faudra l'acheter par du sang.

— Il n'en aura que plus de prix.

— La nuit est bien noire, Placourt.

— Moins que l'ame du ravisseur.

— Et si l'infâme avait changé d'avis et de route? s'il n'arrivait point sous ces murs?

— Il y arrivera, baron; point de soucis à cet égard. Rodolphe aussi viendra, j'en réponds. Honneur à vous, mes vieilles ruines! Ici, sur la poussière des morts, *dernier rendez-vous des vengeances!*

— Vous en parlez, monsieur de Placourt, comme un spectateur hors de cause. Prenez-y garde cependant! *témoin* peut aussi être *victime.*

— Paix, Lowensfeld! j'entends une cloche.

—Stainville est là, sans doute. Ah ! courons ! C'est sa dernière heure qui tinte.

— Vos armes, baron?

— Les voici.

— Votre main ne tremblera point?

— Non, pas plus la main que le cœur.

— Allons ! à la vengeance !

— A la mort ! »

Lowensfeld, armé jusqu'aux dents, s'est élancé au dehors avec la rapidité de l'éclair. Une voiture à quatre chevaux roulait en ce moment dans les sombres cours du castel : Lowensfeld est déjà près d'elle. Il ouvre brusquement la portière; et Stainville l'a aperçu. Placourt, à quelques pas du baron, se tenait dans l'ombre à l'écart ; mais l'œil d'aigle du ravisseur a déjà reconnu les deux hommes.

« — Trahison ! » s'écrie une voix.

Elle partait de la voiture.

Immédiatement et de suite, deux coups de feu se font entendre. Eugène a tiré à la fois sur Lowensfeld et sur Placourt. Il n'a point atteint le premier, dont la main a détourné l'arme; mais le second, frappé à la gorge, est tombé baigné dans son sang.

« — Lâche assassin ! dit Lowensfeld en posant le canon de son pistolet sur la poitrine de Stainville, il ne tiendrait aussi qu'à moi de commettre un meurtre à ton exemple; mais parce que tu es un brigand, me faut-il l'être comme toi? Non : pied à terre, misérable! As-tu quelque sang dans les veines? As-tu une épée? Combattons!... Ce n'est qu'en brave que je tue.

— Et moi, je tue de toute façon! s'écrie Eu-

gène en se précipitant de la voiture un fer à la main. Traître! tu parles de bravoure; et où suis-je? en un *guet-apens*. Quel est ce lieu? un *coupe-gorge*. Quels sont les brigands? *vous, moi, tous!* En garde!... Au plus heureux!... Défends-toi! »

Un combat horrible s'engage entre les deux rivaux à quatre pas de la voiture. Les domestiques de Stainville s'étaient jetés à la traverse...

« — Hors d'ici!... Arrière, vous autres! crie le ravisseur à ses gens. Portez secours à l'homme blessé! »

Il a parlé d'un ton si tranchant et avec un geste si impératif, que ses serviteurs dévoués, aveuglément soumis à ses ordres, se gardent de lui désobéir. Ils se retirent à l'écart; deux d'entre eux relèvent Placourt et le transportent au castel. Les postillons, pendant ce temps, muets

de surprise et d'effroi, restent spectateurs immobiles. Il y aurait danger évident à s'interposer dans la lutte : ils s'abstiennent d'y prendre part.

Anna, du fond de la voiture, est témoin de l'affreuse scène. Une femme aux ordres d'Eugène, une gardienne à sa solde, est auprès d'elle, qui la soigne, ou plutôt qui la surveille. Pierrine regarde de loin.

Quel tableau devant l'orpheline! Les fers se croisent; le sang coule; elle appartiendra au vainqueur; et ce vainqueur, quel qu'il puisse être, il lui est un objet d'horreur. Rien de favorable à attendre; aucun succès à espérer. Ici un ennemi, là un autre : mépris et haine pour chacun. Qu'importe un changement de maîtres! il n'est des deux côtés que supplices. Nulle part justice et droiture; opprobre et désespoir partout.

La lutte se continue avec acharnement. Les

coups se succédaient entre les adversaires avec une telle rage, qu'il n'y avait plus ni habileté ni prudence possibles : ils ne paraient plus, ils frappaient. Les bornes de la violence étaient outrepassées par le délire. Stainville, atteint dans le flanc gauche, a rugi comme un sanglier. Il sent que sa blessure est grave, et qu'il n'a plus long-temps à combattre. Il réunit toutes ses forces; il tente un effort désespéré. Lœwensfeld a fait un faux pas; il est percé de part en part.

Stainville est resté maître du champ de bataille. Il a vu tomber son rival; lui, il est debout, ferme encore. Placourt est mort peut-être, ou se meurt. Le ravisseur n'a plus d'adversaires. Il triomphe : Anna est à lui.

Cependant le sang coule abondamment de sa blessure. Sa vue s'obscurcit et ses genoux vont fléchir. Il appelle ses serviteurs; il conserve toute sa tête; et, avant qu'on panse sa plaie,

il donne avec calme ses ordres. Aux postillons, beaucoup d'argent : pourvu qu'ils jurent de se taire. Ils promettront *silence* et *secret*. Les postillons ont tout accepté : récompense et conditions. Ils partent ravis du vieux fort.

Le comte de Stainville a pris audacieusement possession de Nortonval comme d'une place à bon droit conquise. Il a mis un de ses gens en faction à la porte d'entrée, au pied de la tour du beffroi, pour y tenir lieu de concierge. Pierrine, qu'on surveillera, est chargée de fournir à chacun pour la nuit le peu de ressources qu'elle a à sa disposition, de soigner Anna d'Ambleville, de répondre à toute demande, et d'obéir à toute loi. La pauvre concierge, stupéfaite, à peu près folle cette fois, se persuade qu'elle dort, et que l'enfer dirige son rêve. Les événemens amoncelés et les tableaux terrifians qui se déroulent à ses yeux lui font l'effet de n'avoir aucune réalité. Elle, accoutumée à la paix du désert et au silence de la tombe, que de chocs elle a res-

sentis!..... Elle croit le château envahi par des démons à forme humaine. Elle ne peut se figurer que tout ce qui se passe autour d'elle ne soit pas une ronde du sabbat, une fantasmagorie de Satan.

« — Au secours! clef du paradis! murmure la vieille à mains jointes. Puissant patron! concierge d'en-haut! assez de visions diaboliques. Bon saint Pierre! réveille-moi. »

Elle est en face de Stainville, qui, appuyé sur un de ses gens, dicte en maître sa volonté.

« — On panse les plaies du baron allemand, dit le comte Eugène à Pierrine; allez voir l'ancien châtelain, et soignez-le, s'il vit encore. Un bon lit pour la jeune dame, de la charpie pour ma blessure, du feu et des vivres pour tous! Le seul maître, c'est moi. Allez! »

Pierrine se frottait les yeux avec un mouve-

ment convulsif, sans oser desserrer les dents. Comme ses pensées tourbillonnent! que de choses inconcevables! Une jeune femme enlevée... un combat, du sang, des blessés..... un baron venu d'Allemagne..... l'ancien patron qu'on a tué... un nouveau maître qui se meurt... et, au milieu de tout cela, des voitures, des postillons, un orage et des gens armés, des cris de vengeance et de mort, du brouillard, des oiseaux de proie, un inconcevable tumulte....... Oh! sa raison s'y est perdue. Elle écoute, la tête basse, avec le froid de la démence; et, tout bas, ses lèvres répètent :

« — *Bon saint Pierre! réveille-moi.*

— Vous avez entendu, dit Stainville : avez-vous compris?

— Je ne sais.

— Que signifient ces mots?

— Rien du tout.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Je l'ignore. »

Stainville étonné a souri.

« — Ah çà, la vieille ! dormez-vous ?

— Cela me fait cet effet-là.

— Êtes-vous imbécile ou folle ?

— Comme on voudra : ça m'est égal. »

Le comte, épuisé de fatigue, écoutait peu, entendait mal. Les dernières réponses de Pierrine ne l'ont ni choqué ni surpris : elles ne lui sont pas parvenues.

« — Cette nuit même, reprend-il, quelqu'un viendra encore... peut-être. »

La vieille a tressailli.

« — *Encore !*

— Qu'il entre ! continue Stainville ; un de plus sera pris au piége.

— *Un de plus !* répète Pierrine. »

Et la vieille, en son cauchemar, se croyant la proie des esprits ténébreux ou la victime des sortiléges, articulait ses mots au hasard.

« — Y a-t-il ici des souterrains ? demande brusquement le comte.

— Énormes ! balbutie Pierrine.

— Peuvent-ils servir de prison ?

— Sans doute ; et de salle de danse.

— Rien dedans ?

— Si fait : tous les vôtres.

— *Les miens!* » s'est écrié Stainville.

La vieille a plié le genou.

« — Pardon! Ne vous irritez pas! Je les ai toujours respectés.

— Qui donc?

— Eh! mais!... ceux qui reviennent.

— De qui diable me parlez-vous?

— Le mot *diable!*... ce n'est pas moi, c'est vous... qui vous en êtes servi. Point d'erreurs : ne confondons pas! »

Et Pierrine, le front courbé, recontinuait sa prière :

« — *Bon saint Pierre! réveille-moi.*

— C'est elle qui m'a *confondu*, reprend Stainville défaillant. Bien décidément elle est folle. »

Il se traîne péniblement vers l'intérieur du castel. Il arrive à pas lents au salon où s'était assis Lowensfeld. Il y brûlait un reste de feu. Ses serviteurs l'environnaient.

« — Mes amis! poursuit-il d'une voix souffrante et qui s'éteignait par degrés, il est à présumer que le comte de Bréville est aussi à ma poursuite. Placourt a conduit cette trame... Rodolphe a été prévenu. Il sera ici cette nuit. Qu'on le saisisse au débarqué! En prison dans les souterrains!.... Mais ma vue se trouble..... j'ai froid. Veillez sur Anna d'Ambleville!... Un fauteuil!... du feu!... je me meurs. »

Le comte s'est évanoui.

XXIII

Les ombres de la nuit couvraient les ruines de Nortonval ; le vent et la pluie continuaient à battre les vieux châssis sans vitres et les vieilles portes sans serrures des galeries abandonnées. Quelques lumières brillaient çà et là dans la partie la moins délabrée du castel ; un profond si-

lence y régnait ; mais ce n'était point celui du repos. D'un côté dominait la souffrance ; de l'autre s'étendait la stupeur : partout méfiance et alarmes.

Le comte de Stainville, étendu près d'un vaste foyer sur un lit de camp dressé à la hâte, avait fait panser sa blessure. Elle était peu profonde et peu dangereuse ; mais elle lui ôtait l'exercice de ses facultés ; et, en pareil lieu, dans la circonstance où il se trouvait, que pouvait-il lui arriver de pire que d'être condamné à l'immobilité ? Heureusement pour lui, la légèreté de son caractère et l'étourderie de son humeur lui dissimulaient la gravité de sa position. Eugène, en roué de la régence, pensait avec un fol orgueil à son rapt et à ses combats, aux périls de l'événement, au scandale de l'aventure, à l'audace de sa conduite. Il se voyait *héros* dans le drame ; et, bien qu'il éprouvât parfois une irritation inquiète, il s'enchantait de son triomphe.

« — Jadis, se disait-il à lui-même, on se tirait

de tout mauvais pas avec l'appui de la naissance et le privilége des titres; aujourd'hui on échappe à tous les châtimens avec les corruptions de la plume et les prestiges de la bourse. Différens moyens : même but. J'ai beaucoup à gagner, peu à craindre. Foin des soucis! à moi la gaîté! Certes, à Paris, quoi qu'il arrive, mon affaire fera du bruit. Qu'on m'attaque, j'ai bonne épée; qu'on me dénonce à la justice, je paierai tribunaux et gazettes. Cet hiver, vais-je être à la mode!»

Et nul remords ne l'agitait.

Anna d'Ambleville avait été transportée à moitié mourante dans la seule chambre un peu habitable du vieux castel. Il s'y trouvait un lit préparé. Pierrine est installée auprès d'elle; et, toujours convaincue que rien de ce qui se passe en ce moment à Nortonval n'est dans les habi-

tudes humaines ni dans les réalités de la vie, elle s'émerveille patiemment de la longueur démesurée de son rêve, qui commence à l'intéresser. En fut-il aussi jamais un... plus singulier et mieux suivi! On dirait qu'un peu rassurée, prenant à la fin son parti, elle y entre de bonne foi : elle semble jouer avec lui.

L'orpheline n'avait voulu prendre aucune nourriture.

« — C'est tout simple, disait la vieille; *ces gens-là* n'en ont pas besoin. »

L'infortunée captive avait déclaré positivement qu'elle ne se coucherait point.

« — En effet, murmurait Pierrine; *ça* n'a plus l'usage des lits. »

Anna, vêtue de blanc, pâle et froide, était au coin du feu sur un siége.

« — Il est vraiment gentil, ce fantôme ! dit Pierrine d'un ton ému ; mais pourquoi cet air de langueur ?... Est-ce qu'on est malade *chez eux ?* »

L'orpheline, les yeux fermés, ne proférait aucune plainte. Ses membres étaient immobiles. La vieille continue tout bas :

« — C'est pourtant une façon d'ange ; comment fait-il partie de la troupe ? lui si doux ! les autres si rudes ! Et les camarades là-bàs !... pourquoi faire qu'ils s'entretuent, puisqu'ils n'ont plus besoin de mourir ? Je n'entends rien à leur sabbat. Le train finira, je suppose, à la petite pointe du jour. Mais vit-on jamais nuit pareille ? Et pourtant, chose singulière ! quand toutes ces ombres s'en iront, je regretterai celle-ci. »

. . . . . .

Tout-à-coup Anna se relève : la femme payée par Stainville, et qu'il avait placée auprès d'elle,

était en ce moment chez son maître. Anna s'est adressée à Pierrine :

« — Qui êtes-vous, ma bonne femme ?

— Bah ! vous riez : quelle question ! Est-ce que vous ignorez quelque chose?...

— Je ne comprends pas.

— Et moi, donc !

— L'autre femme est partie ?... Tant mieux. Vous ! viendriez-vous à mon aide ?... Prenez pitié de moi !

— Quelle idée !

— Celui qui m'a conduite ici, reprend Anna d'un ton plaintif, le monstre qui m'a enlevée...

— *Le monstre!* répète Pierrine. Tiens! comme elle en parle!... Est-ce drôle!»

Anna s'est aperçue du dérangement des idées de la pauvre concierge. Oh! qu'il lui a fallu de paroles persuasives pour la ramener au bon sens! Elle y est parvenue néanmoins. Pierrine écoute attentivement la captive. Son cœur a pris parti pour elle; il a opéré sur sa tête; et, peu à peu revenue de son aliénation momentanée, elle est rentrée dans le vrai de sa position. Ses yeux sont tout-à-fait dessillés.

« — O Pauvre dame! s'écrie-t-elle, si je pouvais vous secourir!... Si la sainte Vierge m'aidait!... »

Un bruit de cloche l'interrompt. On sonne à la tour du beffroi.

« — Bon! voici *l'autre!* reprend-elle.

— *Quel autre?* a demandé l'orpheline.

— Un nouveau prisonnier qu'on va faire.

— Savez-vous qui ?

— Certainement. On a dit là-bas devant moi que ce monsieur courait après vous... qu'il serait pris aussi dans le piége... et que les souterrains du château...

— Quel est son nom ?

— Monsieur de Bréville. »

Anna pousse un cri lamentable. Elle s'est renversée sur son siége avec le geste de l'horreur.

« — Oh ! ils le tueront ! s'écrie-t-elle. Ce lieu est un antre infernal. Mon Dieu ! prenez-moi donc la première ! »

Elle avait supporté jusque là ses angoisses avec

une inconcevable résignation; mais ce dernier coup était venu combler la mesure. Son front brûlant, que pressent ses mains, a des pulsations douloureuses ; sa poitrine oppressée n'a plus de respiration ; et son regard s'éteint dans les larmes.

Il était dix heures du soir.

La porte voûtée de la tour du beffroi s'était ouverte au son de la cloche qu'avait entendu la captive, et deux cavaliers y passaient. Le premier s'adresse au concierge :

« — Est-il ici, monsieur de Placourt ?

— Oui, monsieur.

— N'est-il entré que sa voiture?

— On attendait M. de Bréville.

— C'est moi.

— Soyez le bien arrivé !

— Savez-vous si la jeune dame...?

— On m'a recommandé le silence ; mais ce que je puis affirmer... c'est que les choses vont à merveille. »

Et le concierge, en prononçant ces mots, refermait avec soin les portes.

« — Paulin ! dit le comte Rodolphe à son compagnon de voyage en descendant de sa monture, ramène ces chevaux à la poste ; prends cette bourse ! adieu ! et merci ! »

Il a fait quelques pas vers le manoir ; mais ses jambes ont une peine extrême à le soutenir. Il s'appuie contre la muraille.

« — Non, mon maître ! répond le fidèle Pau-

lin avec l'accent de la plus tendre compassion, je ne puis vous quitter ainsi : vous êtes épuisé, mourant. Les soins d'un serviteur dévoué vous sont indispensables ; je veux rester, je resterai... »

Rodolphe, ému, lui serre la main.

« — Que d'obstacles tu as vaincus ! Où serais-je en ce moment sans toi ?... Paulin, ramène nos chevaux : tu reviendras après, j'y consens.

— Mais, monsieur Rodolphe ! ce ne pourra être au plus tôt que dans deux heures ; et, pendant cette longue absence, qui veillera sur vous ici ?...

— Parbleu ! nous tous, dit le concierge. Il ne manque pas de domestiques au château. Partez tranquille, mon garçon ! on aura soin de votre maître. »

Paulin a jeté sur l'individu qui lui parlait

un regard d'inquiétude et de méfiance. Il lui a conté à la hâte, et croyant l'intéresser à son maître, une partie des aventures de la journée; mais, à la fin de son récit, il a cru remarquer entre cet homme et un de ses camarades se tenant derrière lui quelques signes d'intelligence mystérieusement échangés. Il s'est interrompu de suite; et, prenant son parti brusquement, il salue son maître et s'éloigne.

« — Avant minuit sonné, se dit-il, je puis être ici de retour. Ce singulier château me fait peur, pas pour moi, qui ai la vie dure, mais pour *lui*, qui est si malade!... un rien le tuerait, ce bon maître!... Le concierge veut que je parte; il m'est suspect, lui et les siens. Oh! cette nuit, bon gré mal gré... gare aux traîtres!... je serai là. »

La porte est refermée sur Paulin.

« — Qu'il ne rentre plus au château celui-

là! dit à demi-voix l'homme de confiance de Stainville à son compagnon de service. Et maintenant, à celui-ci!... Vite, du renfort et des armes! »

Il s'est approché de Bréville, une lanterne sourde à la main.

« — Monsieur paraît souffrant, dit le traître; il faut rentrer; la pluie est si froide. Permet-il que je le conduise?... »

Et, sans attendre sa réponse, il le guide vers le manoir. Ils traversent des cours désertes; ils suivent une enfilade de galeries noires et basses; ils descendent des escaliers... Rodolphe, au milieu des décombres, se heurte à chaque pas aux pierres qui obstruent les passages. En toute autre circonstance, il eût conçu d'étranges soupçons; il se fût arrêté, avec une sorte de frayeur, dans le sinistre labyrinthe où on l'égarait à dessein; il eût interrogé son guide; mais, dans l'état d'affaissement général où le

malheureux était plongé, il marchait comme par instinct, et la pensée n'y était plus. Le corps et l'ame sont brisés.

Tout-à-coup, sous une voûte obscure où n'entrait plus l'air du dehors, un coup de sifflet retentit. La lanterne sourde du concierge est immédiatement éteinte. Bréville, entouré de ténèbres, pousse une exclamation d'effroi : un rire satanique y répond. Il étend ses mains devant lui : ses mains sont saisies et liées. Plusieurs hommes qu'il ne peut voir se sont rués ensemble sur lui. Il veut résister, se débattre... Hélas ! il n'a ni forces ni armes ; on le terrasse, on le bâillonne, et, sous les murs d'un vieux souterrain, le prisonnier tombe expirant.

Le nouveau concierge de Nortonval, le successeur de Pierrine, est remonté triomphant auprès du comte de Stainville.

« — Victoire ! l'oiseau est en cage, dit le misérable à son maître.

— A-t-il fait grande résistance?

— Non, presque pas, monsieur le comte. Il était seul.

— Comment l'a-t-on pris?

— Comme un rat dans la souricière.

— Il n'aura eu ni le temps ni les moyens de se défendre?

—Il n'a même pas eu la force de se débattre, monsieur, car il est arrivé demi-mort. Il paraît qu'en courant après vous sur la route, il a manqué se rompre les os. Du reste, il n'a échappé à nos gens placés en embuscade qu'après mille aventures fâcheuses. M'est avis que celle-ci sera sa dernière. On croit qu'il a tué un des nôtres.

— Eh bien! qu'il périsse à son tour! s'écrie Eugène avec transport. Me voici comme au moyen âge! Un vieux castel à la Radcliffe, deux

meurtres, un enlèvement et tous les accessoires du genre, orage, trahisons, souterrains ! C'est vraiment à ne pas y croire !

— Que faut-il porter au prisonnier?... quels vivres ?

— Un peu de paille.

— Rien de plus?

— Si fait ; une lampe, et, ce qui serait parfait, une bible. Ainsi se comportaient les vieux temps. Je rétrograde cette nuit de quatre cents ans pour le moins, et cela au dix-neuvième siècle ! C'est original, par ma foi. Je descends, *o altitudo !* dans les mystérieuses profondeurs des atrocités féodales. Sarpedieu ! prenons-en le style ! Holà ! truands ! aux meurtrières ! coups d'estoc ! et besognez dru ! A bas le frocard, messeigneurs ! bombance, amour et désarroi ! »

Le comte riait aux éclats ; mais, dans cette gaieté désordonnée et dans cette folle étourderie, il entrait le feu de la fièvre. Sa blessure

était enflammée, et une soif ardente le dévorait. Ses serviteurs ont pris l'alarme.

« — Monsieur le comte! dit l'un deux, c'est bien commencé, je l'avoue; mais bien finir est nécessaire. On peut dénoncer tout ceci; et alors, vous comprenez bien, il surviendrait ici des gendarmes. Les municipaux du pays...

— On fond sur eux la lance au poing.

— Le maire ou l'adjoint en écharpe... un commissaire de police...

— Fi! ces noms m'écorchent l'oreille. Un échevin à verge blanche! un sénéchal! à la bonne heure! Allons! de par saint Luc! mes *compaings*! il faut rire avant d'être heureux, sinon l'on meurt sans avoir ri. Vos faces de harpailleurs ont beau cligner de l'œil, je ne voudrais pas être plus sage et moins outrecuidant de l'épaisseur d'un poil de ma barbe. Eh! ma

citadelle à créneaux ! n'as-tu pas salles de banquets, avec ribaudes et gabeurs?..... S'il nous vient hommes à rapières, on pourra les amignarder. Avec des brocs de vin et de l'or, noires villonies se blanchissent, et sottises se raffistolent. Daniel boxait avec les lions, batifolons avec les tigres ! »

La femme aux ordres de Stainville venait de panser ses blessures. Debout près de lui, et n'osant presque plus le quitter, elle interrompt l'étrange entretien. Elle a fait comprendre par signes aux gens du comte qu'un profond repos était nécessaire à leur maître, et qu'il lui fallait silence et sommeil, pour recouvrer raison et santé. Chacun obéit et s'éloigne. Eugène, peu d'instans après, s'était profondément endormi.

XXIV

Aucun bruit, hors celui du vent, ne troublait la paix de Nortonval, dont une épaisse nuit enveloppait les ruines. Tout y semblait retombé comme autrefois dans le silence du tombeau. Plus de lumières au dehors : point d'agitation au dedans.

Et cependant, sous ces murailles, que d'interminables souffrances!... Anna d'Ambleville, étendue toute habillée sur son lit, d'après le conseil de Pierrine, feignait d'avoir cédé au sommeil. Plusieurs fois l'espèce de duègne chargée de veiller sur elle et en même temps de soigner les blessés était venue l'épier par intervalles; mais, la trouvant calme et résignée, l'Argus était retourné sans inquiétude à ses fonctions de chirurgie. Stainville l'appelait sans cesse.

Une somme considérable avait été promise à Pierrine pour entrer aussi dans les intérêts du ravisseur, et garder à vue la captive. Cette somme ayant été acceptée, la femme de confiance du traître était en repos et tranquille. Il lui semblait qu'une autre elle-même était en ce moment près d'Anna. Pierrine, indignée secrètement contre le nouveau châtelain, contre le meurtrier de Placourt, et décidée à tout entreprendre pour sauver l'orpheline, avait feint de

se dévouer sans réserve à la cause du crime; et Stainville comptait sur elle.

Pierrine a quitté la captive. Son remplaçant aux portes du fort l'avait mandée près de lui, pour une foule de choses indispensables. Il lui fallait du linge et des vivres; il demandait les clefs du château; on avait besoin de charpie; le castel et ses nombreux détours lui étaient inconnus : que de détails minutieux! La vieille concierge avait une foule d'instructions à lui donner; il était de la plus haute importance qu'elle favorisât les vues du pervers. La prétendue sorcière du lieu, frappée parfois d'une espèce d'imbécillité subite, mais aussi douée par momens d'une lucidité imprévue, avait le cœur droit et l'esprit rusé. Les événemens singuliers qui venaient de bouleverser sa paisible vie avaient donné soudainement un essor inaccoutumé à son intelligence. Elle s'était sentie appelée par la Providence à remplir un rôle important dans le drame de Nortonval, à déjouer

d'infâmes manœuvres, à punir de lâches bourreaux, et à sauver de nobles victimes. Son entendement s'était élevé, dans cette circonstance, à la hauteur de sa mission ; et, mêlée aux gens de Stainville comme attachée à leur service, elle avait habilement su leur persuader à tous qu'elle était déjà leur complice et serait leur ame damnée. Elle avait bu et ri avec eux. Elle s'était initiée à leurs secrets et tenait tous les fils de leur trame. Les satellites du perfide auraient chacun répondu d'elle.

Anna était donc restée seule. La pensée de fuir du castel était sa pensée dominante. Elle l'avait communiquée à Pierrine; et celle-ci, loin de la combattre, l'avait fortement approuvée. Mais comment, dans son état de souffrance et d'abandon, mettre à exécution, cette nuit même, un projet aussi hardi?... Comment échapper à ses gardiens ? Où trouver secours et appui?

Anna, découragée, abattue, se condamnant au silence et à l'immobilité, n'osait ni bouger ni gémir, ni réfléchir ni espérer. Ses facultés s'engourdissaient. Des bruits sourds et inexplicables, partis des galeries en ruine et ayant écho dans les ténèbres, se perpétuaient autour d'elle. La superstition et la peur les revêtaient de formes bizarres. L'attente, douleur aussi intolérable, en certaines occasions, que celle d'une blessure impitoyablement fouillée par le fer et le feu, l'attente dévorait son ame.

« — Oh! se disait-elle à voix basse, à quoi bon disputer ma vie? Mourons! ne suis-je point orpheline?... A qui serais-je nécessaire? je ne laisse point après moi l'affreux désespoir d'une mère... Ma mère! si elle eût vécu, pauvre mère! auprès de ma tombe, aurait-elle versé des larmes! Et mon père! oh lui! lui comme elle!... car les hommes! ils pleurent aussi! ils pleurent autant, plus peut-être, sur le tombeau de leur enfant! Et leurs larmes, c'est si

amer! eux, ils n'en ont pas l'habitude!...»

Pierrine est entrée doucement dans sa chambre; on entendait à peine ses pas. Elle a une lampe à la main; et sa physionomie, quoique pâle, est rayonnante d'espérance.

« — Debout, noble dame! dit-elle; ils dorment tous. Allons, du courage!

— Quoi! la fuite est vraiment possible?

— Tout est possible, à l'aide de Dieu.

— Quelle heure est-il?

— Minuit est sonné.

— Pierrine, c'est l'heure des morts.

— Nous fuirons comme des fantômes.

— Et lui!

— Qui, lui?

— M. de Bréville.

— Je sais où ils l'ont enfermé.

— S'il pouvait s'échapper avec nous !

— J'y compte bien. Voyez cette clef!

— Celle de sa prison ?

— Justement.

— Pierrine! et nous pourrions?...

— Silence!

— Je me tais; mes forces renaissent. Partons!

— Une prière d'abord. Il faut l'assistance de Dieu.

— Oh! oui, tout par lui, rien sans lui! »

Les deux femmes se sont prosternées, les mains jointes, sur les froides dalles de l'appartement. Prier à deux, pleurer ensemble, même demandè et même foi, vœux et confiance semblables, Dieu pour confident mutuel, oh! que cette unité de sentimens, d'espérances et d'oraisons, entre deux êtres qui s'entendent, donne à l'ame une double force! Anna s'est relevée la première.

« — Allons! me voici prête! dit-elle. »

Pierrine a fait un signe de croix.

« — Nous serons soutenues, je le sens.

— J'ai vous et Dieu, poursuit la captive.

— Dieu lui seul, interrompt la vieille. N'adjoignez pas à ce grand nom... celui de son hum-

ble instrument. Si je vous sauve, noble dame! n'en remerciez que le ciel.

— Ma voix, Pierrine...

— Point de bruit.

— Et le captif?...

— Point d'imprudence. Parlez plus bas, de grâce! on écoute. »

L'orpheline s'est tue. Elle suit, à pas pressés et furtifs, la pauvre vieille qui la guide. Oh! que d'entraves à leur marche!... Il faut étouffer la lumière; il faut, sans troubler le silence des ruines et sous l'épais voile des nuits, se glisser, comme de pâles ombres, à travers les galeries à jour du castel. Les deux femmes ont déjà franchi avec bonheur plusieurs passages dangereux; leur aspect néanmoins a effarouché à diverses reprises, et a fait envoler à grand bruit, de longs

essaims d'oiseaux funèbres. Plusieurs fois le cri des hiboux a fait frissonner la captive. N'importe, elle poursuit sa marche.

Au bout d'un vaste salon d'armes à ogives et à vitraux, elle s'arrête épouvantée.

« — Là ! murmure-t-elle, écoutez !... une plainte, un soupir, un cri !...

— Paix ! c'est un des blessés.

— Lequel ?

— Le moins malade : un étranger

— Le baron de Lowensfeld ?

— Oui.

— Quels gémissemens !...

— C'est qu'il souffre. »

Et Pierrine entraînait Anna.

Elles traversent de nouvelles galeries, une cour et d'étroits passages. Il a fallu franchir des décombres. Ici des flaques d'eau, là des ronces. La pluie tombait encore à torrens; le vent sifflait. Pierrine, pour conserver de la lumière, enveloppait sa lampe de son tablier; et l'orpheline, dont les dents claquaient de froid et de peur, se sentait mouillée jusqu'aux os. Ses pieds, dans des souliers de prunelle, n'avaient presque plus de chaussure. La voilà à l'extrémité d'un rempart, au pied d'une grosse tour en ruines, dont les portes n'ont plus de gonds et dont les murs n'ont que des brèches.

« — Il faut entrer ici, dit Pierrine. »

Anna recule avec effroi.

« — Voulez-vous, continue la vieille, que nous essayions de fuir seules?... Soit; mais l'entreprise est scabreuse : au lieu qu'avec l'aide d'un homme...

— Où est-il?

— Ici.

— Le captif?

— Oui; vous savez bien, ce monsieur!... celui qui vous a tant émue... dont le nom vous faisait pleurer!...

— M. de Bréville?

— Tout juste. Il est dans les vieux souterrains dont l'entrée est sous cette tour. Les traî-

tres en ont pris la clef; mais j'ai, moi! un passe-partout.

— Et nous allons le délivrer?... Pierrine! vous êtes un ange!

— Fi donc! un ange décrépit. Regardez ma laide figure! est-ce qu'on ressemble à çà là-haut? »

Les deux femmes sont dans la tour; un escalier est devant elles. Pierrine, sa lampe à la main, descend aussi rapidement que le lui permet son âge avancé. Elle cherche, par son calme et par sa gaîté, à encourager sa compagne.

« — Ordinairement, reprend-elle, quand le danger fond sur les gens, c'est à l'homme à sauver les femmes. Eh bien! pas du tout aujourd'hui: ce sont les femmes qui sauvent l'homme. A nous la belle part cette fois!

— Oui, si nous réussissons! dit Anna.

— Nous avons déjà fait moitié route.

— Il faut la faire entièrc.

— Patience!

— Mais quel temps!

— Le temps nous protége.

— Il est épouvantable.

— Tant mieux! »

L'ancienne concierge du fort est au bas des degrés tournans qui conduisent aux souterrains. Encore une porte franchie. L'air était suffoquant sous ces voûtes, et Anna respirait à peine.

« — Enfin nous y voilà ! dit Pierrine. Le captif est ici.

— Où donc ?

— De l'autre côté de ce mur. Assurons-nous d'abord s'il est seul. »

Elle s'est penchée silencieusement contre la porte d'un caveau ; et, déposant à terre sa lampe, elle écoute quelques instans.

« — Personne avec lui, reprend elle ; rien ne bouge : aucun mouvement.

— S'il n'y était plus !...

— Il y est.

— Vous le voyez ?

— On voit sa lumière. »

La clef a doucement tourné dans la serrure, et la porte roule sur ses gonds. Pierrine est entrée la première : elle a appelé à voix basse :

« — Monsieur le comte de Bréville ! »

Le malheureux prisonnier, couché sur un tas de paille au fond de son cachot, n'a que faiblement remué.

« — Que me veut-on ? » réplique-t-il.

Et, le front tourné vers le mur, il ne daigne pas regarder.

« — Rodolphe !... murmure une voix.

— Dieu puissant ! s'écrie le captif ; Anna !...

Il se relève égaré.

« — Non, reprend-il, non ; c'est un rêve. »

La fiancée de Valdoux, à l'aspect de l'infortuné Bréville, a oublié tous ses anciens ressentimens, toutes ses souffrances passées; elle ne voit plus que son affreuse position, sa pâleur de mort, ses joues creusées par la douleur, son regard à demi éteint...

« — Rodolphe! ce n'est pas un rêve... c'est Anna d'Ambleville : c'est moi. Pierrine! au secours! il se meurt. »

Le prisonnier était debout; mais, appuyé contre un pilier, il paraissait sortir de la tombe, ou plutôt sur le point d'y descendre. Anna s'est jetée dans ses bras. Il lui a semblé qu'elle n'avait pas de moyens plus puissans pour le rappeler à la vie : l'amour lui paraît la seule force qui puisse vaincre le trépas. Pourrait-elle penser en ce moment aux usages, aux bienséances, aux chastes devoirs de son sexe, aux scrupules de l'innocence? Elle est en face de la mort! Tout s'épure aux portes funèbres; tout

y prend un haut caractère, un reflet du jour éternel. Les sens n'y sont plus : l'ame règne. L'amour y sanctifie ses flammes, et la vie d'en bas touche aux cieux.

« — Anna ! répétait Bréville avec un transport de joie qui, parti du milieu de la douleur, avait le cri de l'une et de l'autre : Anna ! vous dans mes bras !... sur mon cœur !... Oh ! maintenant, je puis mourir.

— Mourir ! non certes, dit Pierrine. On vient vous sauver, au contraire. Allons ! suivez-nous ! l'heure presse.

— Un instant ! un instant de plus ! a repris Rodolphe hors de lui ; que je la presse contre moi ! que je m'enivre de sa vue !... Songez que j'étais tout à l'heure au fond d'un abîme, abandonné, perdu, oublié ; et que maintenant... tout-à-coup... un ciel s'est ouvert devant moi !... Elle est là, je la tiens ; on m'aime !...

Oh ! une minute encore de ce délice des élus, de ce paradis sur la terre !... Où en retrouver de semblables !...

— Venez ! interrompt l'orpheline ; vos malheurs vont finir peut-être.

— Anna ! ne parlez point de malheurs ; elle a été belle ma vie ! belle et heureuse : vous m'aimiez. »

Il a essayé plusieurs pas. Quel moment horrible pour lui ! L'espoir l'a pris au dépourvu... le poids du bonheur est trop lourd. Toutes les forces de sa vie s'étaient concentrées dans son cœur ; il n'en reste plus à ses membres.

« — Saints patrons ! murmure Pierrine, il est hors d'état de nous suivre. Le malheureux ! il est perdu.

— *Perdu !*.... répète la captive avec le cri du désespoir.

— Vous, du moins! continue Pierrine, il faut fuir!... il faut vous sauver!

— Sans lui!

— Comment faire autrement?

— L'abandonner ici! jamais! Je ne le quitte plus, je reste.

— Vous périrez tous deux! dit la vieille.

— Soit. Du moins nous mourrons ensemble! »

Et Anna repoussait Pierrine.

« — Oh! s'écrie Rodolphe à son tour, j'entendrais de telles paroles, et la vie m'abandonnerait!... Mais ces paroles sont de flamme!... Mais, chassant le froid du sépulcre, elles ra-

viveraient la mort!... Je renais, je marche.... Partons. »

Une énergie surhumaine était venue réveiller en lui un reste de vigueur. Le prisonnier mourant se ranime. Son visage pâle et amaigri s'était coloré d'une vive rougeur : il a repris une sorte d'éclat; mais le ravage de la maladie et une longue suite d'angoisses avaient défiguré ses traits. Anna, aux clartés de la lampe, a frémi en l'examinant. Qui des deux souffrait le plus?... Elle.

« — Tenez! j'y pense... bonne idée!... dit tout-à-coup Pierrine en tirant de sa poche un flacon recouvert d'osier et le présentant au captif; j'ai là de l'eau-de-vie; prenez : cela réchauffe.

— Cela tue, interrompt vivement Anna. Voyez son état de souffrance!... l'eau-de-vie serait dangereuse.... Non, Rodolphe! ne buvez pas. »

Mais le comte avait déjà saisi le flacon, et d'un seul trait l'avait vidé.

Le breuvage a fait son effet; Bréville ne chancelle plus : les forces lui reviennent. Le stimulant actif de Pierrine a opéré comme une liqueur magique. Le captif réconforté s'est dégagé de ses liens; et, soutenant Anna à son tour, il s'élance hors de sa prison.

L'orpheline, en quittant sa chambre, avait ressenti peu d'effroi : elle seule courait des risques. Oh! maintenant, comme elle tremble! un autre qu'elle est en danger.

Ils remontent l'escalier du souterrain. La concierge de Nortonval change de direction cette fois : au lieu de sortir de la tour, elle a pris un passage à droite; et, sous des galeries à créneaux, sans toitures par intervalles, elle se dirige vers le rempart du midi, dont plusieurs pans de murs sont croulés, et dont les fossés

sont à sec. Là des brèches et une issue : ce n'est que par là qu'on peut fuir ; tout autre passage est fermé.

Les vents soufflaient encore avec force, et la pluie ne se calmait pas.

« — Où sommes-nous ? demande Anna.

— L'un près de l'autre, » dit Bréville.

Le reste l'occupait à peine. Elle était là, pressée contre lui..... et lui, environné de périls, poussé comme en un tourbillon, se laissant mener au hasard, ne voyant et ne comprenant qu'à demi, il n'était à rien... rien qu'à elle. Le sol eût tremblé sous ses pas, les toits eussent pris feu sur sa tête, que, pressant Anna sur son cœur, Rodolphe n'eût rien remarqué.

Ils continuent leur marche nocturne à tra-

vers plusieurs salles basses où jadis les hauts barons du lieu tenaient leurs assemblées de justice. On y voit des débris de trophées; les poutres y offrent de côté et d'autre des écussons armoriés; des sculptures rongées par le temps se détachent encore des pilastres; il y a des restes de peintures; mais point de lambris: plus de meubles.

Le comte et l'orpheline marchent en avant : Pierrine est à trois pas en arrière. Elle entoure et cache sa lampe de manière à n'en diriger les clartés qu'en face d'elle, et à n'éclairer que les fugitifs. Elle tremble que sa lumière, aperçue du dehors par les affidés de Stainville, ne trahisse l'évasion. Quelques bruits se sont fait entendre

« — Allons !... dit Pierrine; plus vite! »

Rodolphe a poussé sur ses gonds une énorme porte de chêne massif, à l'extrémité d'un an-

cien salon d'armes. Elle est garnie de barres de fer, et sa serrure est assez bien conservée. Le couple fugitif en a passé le seuil sans obstacle; mais un coup de vent d'une violence extrême referme la porte après eux. Un cri sourd y a succédé; la porte, en retombant sur Pierrine, l'a renversée de l'autre côté sur les dalles de la pièce voisine. La vieille concierge, frappée à la tête, est tombée privée de ses sens; et les captifs n'ont plus de guide.

O catastrophe inattendue! Bréville et sa compagne ont vainement essayé, pour secourir leur protectrice, de rouvrir la fatale porte; sa serrure, privée de clef, n'a plus ni mouvement ni ressort; rien ne peut la faire bouger. La porte a des gonds inébranlables; et nul effort, sans aide d'outils, ne parviendrait à la briser. Pour comble d'infortune, ils n'ont plus de lumière; la lampe qui les éclairait est entre les mains de Pierrine, et se sera éteinte sans doute. Rodolphe, du sein des ténèbres, appelle tout bas la

concierge. Celle-ci, étourdie du coup inattendu qu'elle a reçu, ne donne aucun signe de vie. Pauvre Anna! malheureux Rodolphe!... Hélas! que vont-ils devenir!

Le comte de Bréville, après quelques instans d'une tranquillité qui tenait de la stupeur, s'est armé d'un nouveau courage; il ressaisit la main d'Anna.

« — Dieu seul pour guide maintenant!...

— Oui; Dieu seul.

— N'est-ce point assez! »

Les yeux de Rodolphe s'étaient accoutumés peu à peu à l'obscurité qui l'entourait. La nouvelle enceinte où il se trouvait ne conservait qu'une partie de sa toiture; et les nuages qui couraient sur le ciel s'éclaircissaient par inter-

valles; Bréville y voit à se conduire; il veut entraîner sa compagne: elle recule... elle résiste...

« — Et Pierrine?... » murmure-t-elle.

Des pas retentissent à l'extérieur; et, sous les croisées de la salle, il s'y mêle des voix confuses : on dirait une ronde de nuit. Ce sont les agens de Stainville. Ont-ils découvert l'évasion?... L'orpheline n'hésite plus; elle continue à suivre Rodolphe. Où se dirigent-ils?... Au hasard.

Une petite porte en ogive arrête de nouveau leurs pas. Ils l'ouvrent doucement. O surprise! une chambre misérablement meublée est devant eux; il y brûle une pâle veilleuse. Au fond s'offre un monceau de paille, élevé en guise de lit, et surmonté d'un vieux matelas. Un homme gît sur cette couche. Il est blessé,

couvert de sang; il se meurt... il est mort peut-être.

Anna retient un cri d'horreur. Cet homme... abandonné, sans secours... n'ayant plus qu'un instant à vivre... elle vient de le reconnaître! et ce malheureux!... c'est Placourt.

Emportée par son cœur, et loin de soupçonner que ce misérable expirant fût la cause de tous ses maux, l'orpheline a couru vers lui. Rodolphe en vain s'y opposait; elle n'a plus songé à elle. Les périls de sa position disparaissent à son esprit. La voix de la prudence n'a pu étouffer celle de la pitié; elle est au pied du lit de Placourt.

Le perfide existait encore. Il ouvre un œil hagard et sinistre. Sa raison ne l'a point totalement abandonné, bien qu'il touche à l'heure suprême. Il reconnaît les fugitifs.

« — Par pitié!... s'écrie-t-il, à boire! »

Et ses mains s'élevaient vers eux avec des tressaillemens convulsifs. Un feu brûlant le dévorait ; et rien de ce qui pouvait soulager un malade, aucune espèce de breuvage, n'avait été placé près de lui. Ses artères battaient aux tempes ; et sa voix n'était plus qu'un râle.

« — O mon Dieu! dit Anna ; que faire?.... Ils l'ont jeté là sans pitié... dépourvu de toute assistance. Aucun secours à lui offrir.

— Un peu d'eau !..... reprend le blessé; je brûle... Oh ! c'est l'enfer qui commence ! »

Il s'est levé sur son séant ; et, rassemblant toutes ses forces, il poursuit d'un air égaré :

« — Je suis riche, vous le savez ; j'ai maintenant de l'or, beaucoup d'or... Prenez ! voilà ma bourse ! mes coffres !..... mais à boire ! à boire, de grâce ! ma fortune pour un peu d'eau ! »

L'orpheline tombe à genoux.

« — Arbitre des miséricordes !... un regard sur nous et sur lui !... »

De nouveaux bruits retentissent.

« — On vient ! s'écrie Rodolphe éperdu.

— Eh bien ! qu'on vienne ! dit Anna ; qu'on vienne ! il sera secouru.

— Oui ; mais nous !....... interrompt Rodolphe.

— Regardez ! répond la captive. Regardez cet homme ! il se meurt.

— Anna !...

— Ne l'abandonnons point : Rodolphe ! ce serait infâme !

— *Rodolphe !* répète Placourt. Et sa fian-

cée !... Tous deux ici ! justice éternelle !... Ah ! moi qui travaillai à les perdre, et devant eux je suis perdu !... *Moi* qui triomphais, je me meurs !... et *lui* qui périssait, il triomphe ! »

Il est retombé sur sa couche.

« — Ce lieu ! murmure-t-il encore, ce lieu ! je l'ai nommé moi-même *le dernier rendez-vous des vengeances*. Je les ai appelées, ces vengeances !.... les voilà !... et toutes armées contre moi ! »

Le sang, remonté de sa gorge, est sorti à flots de sa bouche ; il se tord, se roule et suffoque.

« — Tout autour de moi des richesses !.... reprend avec effort le mourant ; ces richesses tant convoitées ! Et sur l'or, sur des monceaux d'or, pas une main tendue vers moi, pas un mot pour me secourir, pas une goutte d'eau

pour ma soif!... Oh! mes richesses elles-mêmes, ce sont aussi des flammes! des flammes allumées sur moi! Tout me brûle... tout me dévore, et pas d'eau ici!... jamais d'eau!

— Rodolphe!..... dit la fiancée : moi, je brûle aussi de sa soif. Appelez! appelez quelqu'un!

— Que j'appelle à nous vos bourreaux?.... reprend Bréville exaspéré; moi que je vous tue pour cet homme!.... N'entendez-vous pas ses paroles : *Il a travaillé à nous perdre?*

— S'il se repent!

— Il avoue lui-même ses crimes!

— Il les expie : voyez ses tortures!

— C'est un monstre : voyez ses traits!

— Si nous nous montrons inhumains, Rodolphe, nous serons des monstres aussi !

— La damnation se lit sur son front.

— Que le pardon soit sur les nôtres !

— Anna !... ajoute encore Placourt : approchez !... Entre l'enfer et moi, il y a place ici pour un ange. Un ange fermerait l'abîme. Dieu ! le sol s'entr'ouvre... je tombe. Y aurait-il de l'eau dans ce gouffre ?..... Est-il noir et profond !..... Je brûle. Ah ! voici ! voici de quoi boire !..... Horreur ! c'est mon sang..... et il brûle !

— On vient !... a répété Bréville.

— C'est trop tard !... s'écrie l'orpheline. »

Le misérable n'était plus.

Le comte a entraîné sa compagne : elle reculait terrifiée... Placourt, après une horrible convulsion, venait d'expirer, devant elle, étouffé par les flots de sang qu'il vomissait. Sa tête s'était renversée ; son corps s'était raidi ; et, avec son dernier soupir, était parti le cri de la rage...

Il est entré plusieurs personnes... Elles accourent à son lit. Le lit ne portait plus qu'un cadavre.

Les gens du comte de Stainville, traversant la salle funèbre, n'y ont point vu les fugitifs. Ces derniers avaient eu le temps de s'évader par un passage ouvert, à l'extrémité de l'appartement, dans un angle peu éclairé. Tous deux venaient de disparaître. Ils avaient descendu plusieurs marches ; ils étaient au pied d'une tour.

Rodolphe est hors des murs, en plein air. Il

respire plus librement ; mais la force factice et momentanée que lui avait donnée l'eau-de-vie de Pierrine s'affaiblissait déjà par degrés. Le ciel était toujours nuageux, et la pluie n'avait point cessé. Les pieds du comte chancelaient ; sa vue était confuse et voilée. Côtoyant les remparts du sud, il cherche une poterne..... des brèches : aucun terme, aucune sortie.

« — Affreux castel ! disait Rodolphe ; inextricable labyrinthe ! Ici... là... partout, des ruines : toujours et toujours des ruines ; jamais de clarté ni d'issue : c'est le cauchemar sans le réveil. Rien que ténèbres et silence : c'est le tombeau sans l'autre vie.

— Rodolphe ! répondait Anna, dans votre existence et la mienne, il fut trois châteaux bien funestes : celui des fêtes, *Suzannin ;* celui des mariages, *Bréville ;* celui de la mort, *Nortonval.* »

Le comte pousse un cri de joie ; un rayon

de clarté, se glissant du sein des nuages, était tombé sur les remparts : il venait d'apercevoir une large brèche. Voilà l'issue tant désirée.

« — Chère Anna ! nous touchons au port. »

La captive ne répond rien ; mais, dans la pression de sa main, Rodolphe a senti le mouvement de son ame ; et, dans sa respiration oppressée, il croit entendre auprès de lui comme une prière qui montait : Anna remerciait le ciel.

Mais comment accommoder ses souffrances avec sa joie !..... Il est au terme de ses forces. La vie venait à lui d'un côté, la mort lui arrivait de l'autre.

Le mur en ruines est là : sa brèche est praticable ; mais il faut descendre, à travers les décombres, au pied des remparts extérieurs. Il faut franchir des quartiers de roc, des amas de

ronces, des gravois et des pierres : ce passage a de grands périls. N'importe ! on ne peut reculer. Un dernier effort de courage, et les fugitifs sont sauvés.

Les pieds d'Anna étaient en sang ; le vent qui tourbillonnait au-dessus de sa tête avait enlevé son chapeau ; et ses cheveux épars autour d'elle tombaient sur ses épaules glacées ; l'eau ruisselait de ses vêtemens ; elle était sans manteau, sans châle : tout semblait conspirer sa perte. Oh ! la femme !... *le sexe faible !...* la femme, dans les grands dangers, c'est la reine de la douleur ! la puissance du dévouement ! Rien n'est impossible à son ame ; et l'homme, étonné devant elle, à l'heure où il partage ses maux, se demande, le cœur brisé, qui des deux est *le sexe fort ?*

Anna est parvenue à la brèche ; et, le sourire sur les lèvres, elle se traîne... elle descend. Ses mains, en s'accrochant aux ronces, se déchi-

raient sans lui arracher une plainte. Elle avait à la fois à endurer ses souffrances, à soulager celles de Rodolphe, à les porter toutes ensemble, à sauver une double vie.

Les nuages s'éclaircissaient : elle retire un instant sa main de celle du comte pour mieux franchir les murs écroulés. Péniblement accroupie, elle se fraie un passage au milieu des démolitions. Seule, elle croit se raffermir : *il* sera plus à *lui*, moins à *elle*. Suspendue à un bout de roc, elle se laisse glisser le long des pierres avec le calme de l'audace. Elle est à moitié du trajet... quand tout-à-coup le ciel se recouvre... et plus de clarté protectrice...

« — Au secours ! s'écrie l'orpheline. Votre main, Rodolphe !... je tombe. »

Bréville s'élance vers elle....... Pas un seul rayon de lumière !... il n'aperçoit plus sa compagne.

Un cri affreux se fait entendre..... le bruit d'une chute y succède... La captive, du haut d'un reste de mur, a roulé au pied du rempart.

Elle a péri sans doute... elle est morte. Rodolphe, à travers les ténèbres, se précipite à son tour, au risque de se fracasser les membres, vers le fossé creux et profond d'où s'élève un sourd gémissement... un dernier soupir peut-être. Il arrive au pied de la brèche : le fossé, par bonheur, est à sec. Quelque chose de blanc et d'inanimé repose à quelques pas de lui... Sa main le saisit : c'est Anna. Elle est immobile et glacée... Sur son front des gouttes de sang. Il se penche... il est à ses pieds.

« — Et nous étions sauvés!... s'écrie-t-il ; hors du castel, rendus l'un à l'autre !..... Dieu barbare! échouer au port ! »

Il l'appelle : point de réponse.

« — Anna! reprend-il d'une voix éteinte, parle-moi! parle, ou je blasphème!.. C'est mon existence en ce monde et mon salut dans l'autre vie que je te demande à genoux. Entre nous..... si tu ne réponds..... séparation éternelle!... »

Il écoute. Un léger accent!...

« — Non, tu n'es pas partie la première, reprend-il avec véhémence; je ne puis te concevoir morte. Je suis trop calme encore pour que tu aies cessé de vivre. Un cri féroce des enfers, un sinistre avertissement de la nature, le bouleversement général de tout mon être, eussent signalé l'horrible départ. Superstition de l'amour! tu ne saurais être trompeuse. *Elle* est là, froide, inanimée; tout semble dire : *elle n'est plus;* n'importe, je sens qu'*elle* vit. »

Le malheureux s'est relevé.

« — Emportons-la! continue-t-il; Dieu peut

m'envoyer un secours. Qui sait si quelque toit protecteur ne se trouve pas ici près!... La vie allait nous être si belle! le sort allait changer, je le sens. La nature, aujourd'hui hostile, nous aurait fait fête demain. Anna!... ma fiancée!... ma femme!... »

Il l'avait entourée de ses bras : il la soulève lentement. Tenant son fardeau précieux, il a traversé le fossé; mais c'était le dernier effort. Son regard n'a plus de rayons; son cœur, qui battait si vite l'instant d'auparavant, n'a plus que de rares pulsations. Le froid gagne, le corps s'affaisse. Anna échappe de ses mains... et lui-même il tombe auprès d'elle.

« — Adieu! murmure-t-il tout bas; je ne puis lutter davantage; il faut succomber et périr... aux portes du salut... du bonheur. Adieu, ange de lumière un instant fourvoyé dans les nuits impures d'ici-bas! Je n'ai pu rien être pour toi : ni ami, ni époux, ni guide. Brûlant

d'amour et d'énergie, j'ai tombé nul et sans puissance. Pour moi, mort et honte à la fois ! Où t'ai-je conduit? au sépulcre; et pourtant tu m'avais aimé!...

— Rodolphe! soupire une voix.

— O Anna ! d'où m'appelles-tu?.... Est-ce de la terre ou du ciel?... Anna! je n'ai point blasphémé! Anna ! mène-moi où tu es!

— Rodolphe ! point d'adieu !... je vis. »

Et, reprenant ses esprits, l'orpheline essuyait le sang qui découlait de son front. Sa tête avait frappé une pierre; mais le coup qui l'avait étourdie n'était pas celui de sa mort. Elle se redresse... elle écoute.... Inexprimable désespoir ! c'est elle à son tour qui est seule. Rodolphe n'entend ni ne parle. Il est étendu à ses pieds, pâle, expirant, inanimé.

Anna fait retentir les airs de ses cris lamen-

tables. Peu lui importe que ses accens parviennent aux oreilles de ses ravisseurs ! Du moment qu'elle a tout perdu, il n'est plus rien à craindre pour elle ; et tout est perdu à ses yeux si Rodolphe a cessé de vivre.

« — Non, dit-elle ; c'est impossible. Dieu n'a pas déjà prononcé. Écoute, Rodolphe, je t'aime ! Je ne te l'avais pas encore dit ; mais tu ne peux pas mourir avant que je te l'apprenne ! et maintenant que tu le sais, tu ne pourras pas mourir ! n'est-ce pas ?... »

Elle a posé sa main sur son cœur. Ciel ! un médaillon de cheveux !... le présent fait à Bernardine !...

« — Comme il m'aimait ! continue-t-elle. Tout-à-l'heure... j'entendais mal... ne me disait-il pas *adieu ?*... Oh ! moi, ici je peux, succomber : mais dire *adieu*, je ne le puis. Mourir est plus facile... et je meurs. »

Quel est ce bruit lointain?.... On appelle.... Quelqu'un a entendu ses cris, et quelqu'un vient de son côté... Anna fait de nouveaux efforts : sa voix retrouve encore des sons. Des pas précipités se rapprochent. Un jeune homme s'est présenté une lanterne sourde à la main. Cet inconnu se baisse... il regarde...

« — C'est lui! crie-t-il avec transport; c'est lui!... Mon maître! mon cher maître!...

— Qui êtes-vous?...

— Un frère, un sauveur; le petit Paulin de la ferme.

— Ah! dites *un envoyé du ciel!*

— Mon maître!..... et hors des griffes du diable!...

— Mais il se meurt!

— Il revivra.

. . . .

— Et comment l'arracher d'ici ?

. . . . . .

— J'ai, à quatre pas, une voiture et deux chevaux. J'accourais pour le délivrer, ainsi que vous, sans doute, madame. Plus tard, vous saurez les détails : je soupçonnais d'horribles piéges. On m'avait fermé les portes du château ; et je venais droit à la brèche, par où je comptais me glisser dans la forteresse, lorsque j'ai entendu vos cris. Me voici ! vous êtes sauvés.

— Et nous le rendrions à la vie !... s'écrie Anna transportée. O vous, dont il m'a tant parlé !... Paulin !... pour nous, je le répète, vous êtes *l'envoyé du ciel !* Voyez ! les nuées se dissipent, le jour reparaît... l'air circule. Oui, le doigt de Dieu est ici. Rodolphe a rouvert les yeux. Oh ! merci ! à genoux ! merci ! »

Le ciel recouvrait son azur; les orages sont dissipés : une brise au lieu d'ouragan. L'air se remplissait d'harmonies; et le firmament, épuré, scintillait d'étoiles brillantes.

Quel bruit, répété par l'écho, se perd sous les murs du vieux fort?... le roulement d'une voiture. Elle s'éloigne du castel : le crime et le remords y restent. Où vont l'amour et la vertu? Au bonheur. Qu'importe le lieu!

ÉPILOGUE.

Quelle rumeur à Suzannin ! quel revirement de fortune !... Le fameux château est en vente, et par autorité de justice. Hélas ! la marquise, entièrement ruinée par les extravagances de son fils, et condamnée à payer ses dettes, se voit expropriée de sa terre. Ses meubles même sont

saisis; on va procéder à leur vente; et la malheureuse châtelaine, accablée par son infortune, a quitté Suzannin pour toujours.

Pourquoi tant de monde au château? Que veut cette foule affairée, qui parcourt les salons de la marquise avec une curiosité si bruyante et une gaîté si grossière?... Eh! mon Dieu! ce sont en partie les mêmes gens qui faisaient autrefois une cour si humble et si assidue à la mère de Philibert : alors elle était riche et heureuse. Ils viennent aujourd'hui examiner son mobilier, voir ce qui peut leur convenir pour y mettre un prix aux enchères, y inspecter ce qui se passe, et déchirer, à belles dents, la marquise pauvre et déchue.

« — Eh! viens donc, Vérancourt! dit Max. J'ai envie de ces porcelaines : qu'en dis-tu, c'est chinois?

— C'est turc.

— Ça me va ; j'ai pleuré Mahmoud.

— Est-ce un présent pour ta houri ?

— Pour la d'Estival ? Non parbleu !

— Comment ! ta passion est éteinte ?...

— Fi ! une passion ! tu plaisantes ? Caprice, intrigue, à la bonne heure. Est-ce que tu crois aux passions, toi ?... Comment aime-t-on aujourd'hui ? comme on joue, mon cher, à la paume ; pour s'agiter à quelque chose et y tuer le temps : voilà tout. Tu ne sais donc pas, d'ailleurs, que la d'Estival, en quatre jours de maladie, est devenue puissamment laide ? et, à vrai dire, foi de Max ! j'en avais par-dessus la tête.

— Et tu l'as campée là ?

— Comme de juste.

— Si elle allait en mourir de chagrin ?

— Je ne m'en porterais que mieux. Mais bah!... elle ne me fera pas cet honneur-là... pas plus qu'aux autres.

— Et Flore?...

— La belle s'est fait enlever.

— Par qui ?

— Par un jeune docteur, un maître en homéopathie.

— L'imbécile !

— Qui?... la cousine?

— Non; le docteur homéopathe. »

Bussiron s'avance vers Max,

« — Que pensez-vous de ce tapis ?... Il est de Perse ?

— Il est d'Égypte.

— Bon : je raffole d'Ibrahim.

— Pauvre Bichonnin ! reprend Max ; elle aimait beaucoup ce tapis, quoiqu'il y entrât de la laine. Ah ! si son père revenait ! voir ainsi dans l'affliction la plus chérie de ses bobines !...

— Sait-on qui aura le château ?

— On cite un commerçant en cuivre.

— Il restera ici, celui-là. Le cuivre est plus solide que la laine. On tord l'une...

— On peut casser l'autre.

— Messieurs ! interrompt Vérancourt, que va devenir Philibert ?

— Il a des mines de charbon ; et il est parti à tire-d'ailes pour s'aller remplumer dans les houilles.

— Et remplumé ou non, *pigeon vole!...*

— S'il vole, il sait déjà commercer.

— Quoi ! l'on cause ici de fadaises !... dit la baronne de Vauxbier braquant son lorgnon sur un bronze ; et nul ne s'entretient des fameuses affaires de Nortonval !... On m'a assuré tout-à-l'heure (quant à moi, je n'affirme rien) que notre ami M. de Stainville pourrait être traduit, avant peu, en police correctionnelle.

— Avec de l'or, madame, on s'en tire.

— Ah ! vous croyez ? Quel est ce groupe ? C'est Marthe et Marie, je suppose.

— Non, madame, pas tout-à-fait : c'est Fanny Ellsler et sa sœur.

— En vérité ! Mauvais lorgnon. Quant au déboire de Stainville, la chose est fort grave, messieurs. Tenez, interrogez M. Théodose de Sombrelin ; il me l'a racontée à merveille, et dans le genre romantique. Cette chiffonnière est charmante.

— Madame, c'est un piano.

— Théodose ! dit Vérancourt, on vous demande à cor et à cri. Voyons ! asseyez-vous sur ce coffre. Un récit sombre et lamentable à dresser les cheveux sur le crâne !... Et, pour commencer, quel beau titre : *les ruines de Nortonval !* »

On fait cercle autour du jeune homme. Sombrelin, fronçant le sourcil, se pose en dramaturge à la mode. Il a les cheveux en arrière, une main placée sur le cœur, le front pâle, et les yeux au ciel.

« — Messieurs ! voici l'horrible histoire :

Stainville, ivre d'amour et de rage, s'élance une nuit vers Santure... Il enlève Anna d'Ambleville..... La victime est traînée mourante aux ruines de Nortonval. Là, chez un peuple de fantômes, habitait une magicienne...

— Oh ! oh ! interrompt l'auditoire.

— Elle avait nom *Pierrine* ici-bas.

— C'est commun, ce nom-là ! dit Max. J'aurais préféré *Meg* ou *Flig*.

— Le ravisseur, poursuit Théodose, arrive au funèbre castel par une effroyable tempête. Lowensfeld y était déjà ; je ne sais comment, mais n'importe. Cet enfant des bords du Danube, alors veuf de sa fiancée, et ne buvant qu'à la coupe du désespoir, où se versait l'eau des vengeances, ne marchait plus qu'avec une amère irritation le long des espérances de l'a-

venir. Il lui semblait être assis douloureusement sur les ruines de sa vie...

— Et sur celles de Nortonval, interrompt gaîment Vérancourt. Toutes les ruines ensemble, les unes sur les autres : à merveille. La marquise eût dû être là.

— Bravo ! Sombrelin ! reprend Max. *Marcher le long des espérances ; s'asseoir sur les ruines de sa vie...* Voilà un style qui ne *piétine* pas dans le terre à terre d'un pittoresque étroit et raccourci ! J'aime à voir *trotter* haut les images. Poursuivez : on est tout oreilles.

— Messieurs ! Stainville était trahi : Stainville avait son *Maroto*.

— Vite ! une croix d'honneur au Judas !

— Accumulation de noirceurs et ramifications de complots.

— Abomination ! s'écrie Max.

— Stainville, à peine hors de voiture, est entouré d'un flot d'ennemis. Combat sanglant ! carnage horrible !... On tue Placourt.

— Il était là ?

— J'avais oublié de le dire. Stainville, à coups d'estoc et de taille, parvient à remporter la victoire ; et le voilà maître de la citadelle de Nortonval ! Le champ de bataille est à lui..... Mais la magicienne s'armait.

— La *Pierrine* ?...

— Précisément. Pierrine évoque les enfers. Il se fait, au clair de la lune, une assemblée de noirs génies.

— Au clair de la lune !.... dit Max. Vous nous parliez d'une tempête !

— Elle était éclairée par la lune.

— Chose neuve !

— Effet de magie. Anna prisonnière se lève ; elle s'échappe de sa tour : on l'y gardait à vue cependant. Elle parcourt, d'un pied léger, les galeries crénelées du castel. Elle sort ; la nuit était noire.... la pluie tombait du ciel à torrens...

— Toujours, sans doute, au clair de la lune ?

— Anna, trempée, transie de froid...

— Quel rhume elle a dû attraper !

— Anna fait le tour des remparts. La sorcière l'accompagnait, ainsi qu'une nuée de chouettes. Le vent sifflait piteusement. Elles avaient chacune une lampe, qui jetait des feux

du Bengale. Elles arrivent à un tombeau ; et il en sort... M. de Bréville.

— Il était là aussi? s'écrie Max.

—Apparemment, poursuit Théodose. Alors, au cri de la sibylle, aux pâles clartés de l'orage.... des deux lampes..... et de la lune, les portes s'ouvrent, les murs croulent..... et, en voiture peu après, les fugitifs couraient la poste.

— Comment, la poste aussi était là ?

— Rien n'y manquait.

— Dénouement brusque.

— C'est absurde! un vrai conte bleu! dit Amédée de Bussiron. Autant vaut *le petit Poucet*.

— Messieurs, il y était aussi, en protecteur

extraordinaire, avec des bottes de sept lieues. On l'appelait *petit Paulin*.

— Et que devint M. de Stainville?

— Ici finit le poétique. Le ravisseur fut dénoncé par les postillons du pays : il y eut descente de justice à Nortonval : gendarmes, procureur du roi, juge d'instruction, toute la prosaïque séquelle. Mais Stainville avait pris le large.

— Que va-t-on faire s'il a fui?

— On instruira, on délibérera, on griffonnera ; et, toute paperasse close, on jugera par contumace. Il paraît qu'il s'est trouvé une infinité de cadavres dans les vieux donjons du castel ; et qu'on les a reconnus pour des *émeutiers* de Paris; ils avaient rempli les souterrains de poudre et de poison pour leurs affiliés et confrères. Je n'ai compris ni pourquoi ni com-

ment : les pairs de France expliqueront. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que M. de Lowensfeld blessé, quoique peu dangereusement, et ayant appris la mort du petit vicomte de Bréville son neveu, est reparti pour l'Allemagne, assez ennuyé de la France. On croit que, sur les bords du Danube, il se fera sauter la cervelle. La magicienne a été ramassée à peu près folle dans les décombres du manoir, où elle a déclaré positivement qu'elle faisait partie de la société des *Saisons*. La sous-préfecture en a ri. Ce qui n'a pas empêché Pierrine, entièrement guérie aujourd'hui, d'aller rejoindre Anna et Bréville. Les deux amans sont mariés.

— Et où sont-ils ?

— En Italie. La tante d'Ambleville, qu'on avait cru morte, est partie pour les y rejoindre. Le bonheur est dans la famille ; mais le drame a une victime.

— Laquelle?

— M. de Placourt.

— C'est affreux! s'écrie l'auditoire.

— Quel malheur! un si aimable homme!

— Si bon!

— Si noble!

— Si parfait!

— C'est une perte irréparable!

— Oh! oui!...

— Oh! oui!...

— IRRÉPARABLE! »

Écoutez les récits du monde : ainsi l'on raconte les faits; ainsi l'on apprécie les hommes. Voilà les jugemens d'ici-bas. Gloire à Dieu! le ciel en a d'autres.

FIN.

FELIPE GONZÁLEZ ROJAS, EDITOR.—MADRID

HISTORIA DE EUROPA

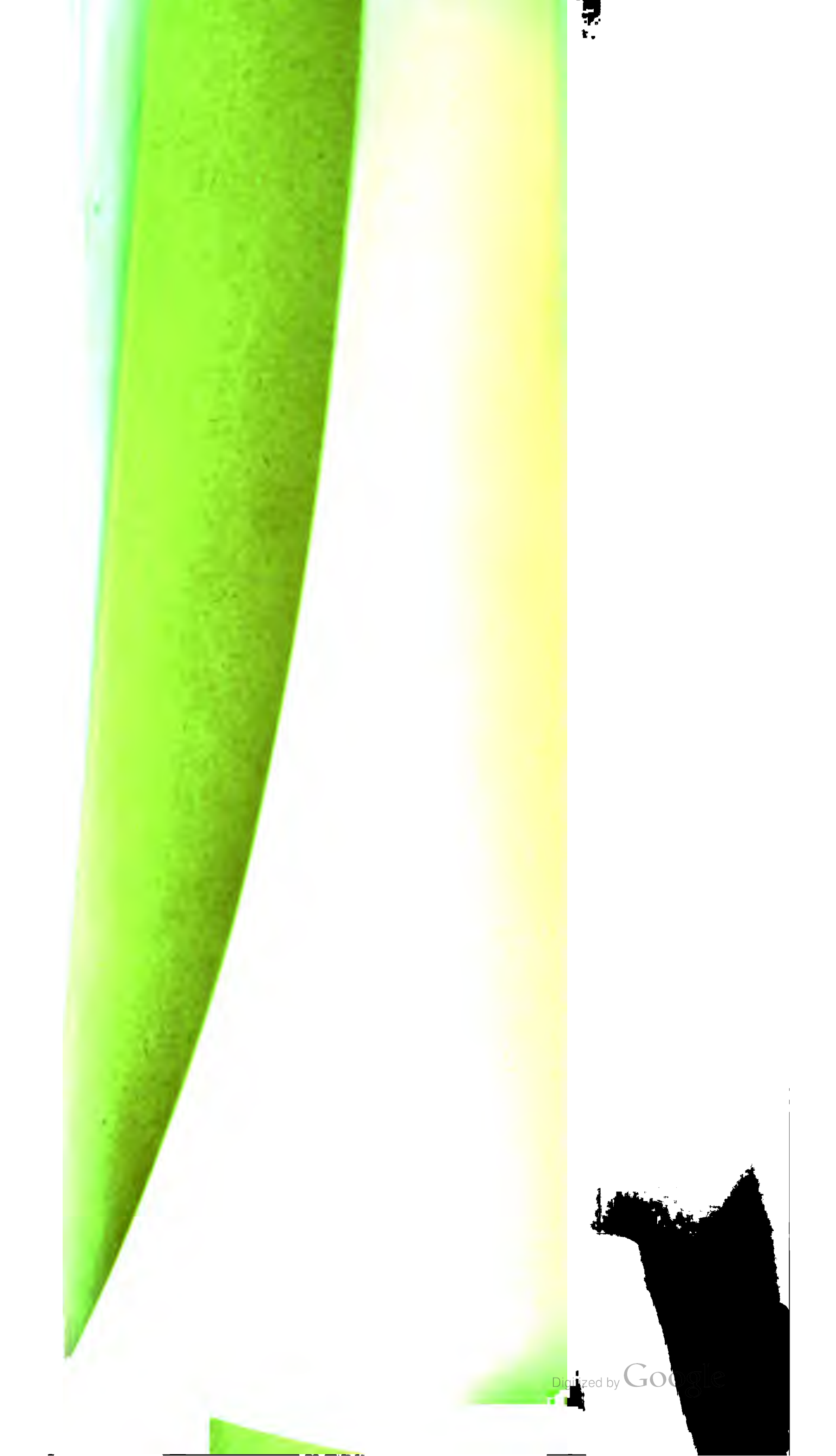
Desde la Revolución francesa hasta nuestros días

POR

EMILIO CASTELAR








UNIVERSITY OF MICHIGAN
9015 01480 1065
Digitized by Google

ENTO DE AMÉRICA,

POR EMILIO CASTELAR.—Un tomo en 8.° de

49 páginas, esmeradamente impreso.—PRE

FELIPE GONZÁLEZ ROJAS, EDITOR.—MADRID.

HISTORIA DE EUROPA

Desde la Revolución francesa hasta nuestros días

POR

EMILIO CASTELAR



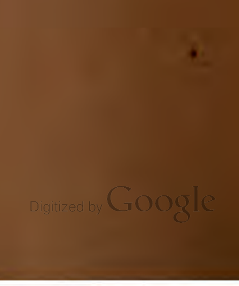
FELIPE GONZÁLEZ ROJAS, EDITOR.—MADRID.

HISTORIA DE EUROPA

Desde la Revolución francesa hasta nuestros días

POR

EMILIO CASTELAR




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01480 1065

